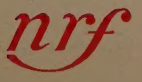
30e ANNÉE - No 335 1er JANVIER 1942

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— CHRONIQUES —

— NOTES —



15 fr.

AVIS IMPORTANT

Les restrictions qui nous sont imposées dans notre approvisionnement en papier nous contraignent, à notre vif regret, à réduire notre tirage. Nous pensons donc qu'il est de l'intérêt des lecteurs qui suivent notre revue de s'assurer les prochains numéros en souscrivant un abonnement aux conditions indiquées ci-dessous.

France et Colonies : 6 mois................	80 fr.
Etranger (Union postale)..................	90 fr.
— (autres pays)....................	96 fr.
France et Colonies : 1 an	150 fr.
Etranger (Union postale)	170 fr.
— (autres pays)......................	180 fr.

Les demandes d'abonnement sont reçues ainsi qu'il est indiqué ci-après :

Zone occupée : La Nouvelle Revue Française, 5, Rue Sébastien-Bottin, Paris-7e — Compte chèque postal : Paris 169-33

Zone non occupée : Messageries Hachette, Service de la Nouvelle Revue Française, 12, Rue Bellecordière, Lyon — Compte chèque postal : Lyon 218.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 20 de chaque mois. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 2 francs en timbres.

Le Directeur reçoit le Jeudi, de 17 heures à 19 heures.

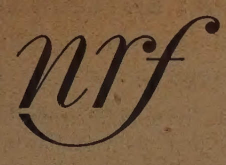
La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

CAHIER de JANVIER

des Éditions de la



UVRAGES PARUS DU 1er SEPTEMBRE AU 30 NOVEMBRE 1941

ROMANS - NOUVELLES

y-M. Ayres : Séparée...... 25 »
ed Fabre-Luce : Un Fils du iel.......................... 30 »
ienne Favre : Mille et un Jours 28 »
ène Froment : On ne revient as.......................... 32 »
ius Grout : Musique d'Avent. 28 »
l-Henri Michel : La Terre ourne........................ 35 »
Morand : L'Homme Pressé. 28 »
ues Perrin : Que votre Vonté soit faite............... 28 »
Tourguéniev : Scènes de la ie Rustique.................. 30 »

ESSAIS - PHILOSOPHIE

ré Bellessort : Le Collège et Monde (Collection « La onnaissance de Soi »)...... 45 »
the : Conversations de Gœthe vec Eckermann............. 100 »
en Kierkegaard : Journal Extraits) 1834-1846......... 45 »
ime Leroy : La Politique de ainte-Beuve................ 45 »
1. Petitjean : Combats Prélinaires.................... 28 »

THÉATRE

Salacrou : Histoire de Rire, uivi de Le Casseur d'assiettes t de La Marguerite et précédé d'une note sur le Théâtre. 30 »

POÉSIE

l Éluard : Choix de Poèmes.. 45 »
nri Michaux : Au Pays de la lagie....................... 20 »

BIOGRAPHIES

anne Bertillon : La Vie d'Alhonse Bertillon............ 40 »

Lt-Col. Henri Carré : Duguay-Trouin, corsaire et chef d'escadre (1673-1736)........... 38 »
Maurice Daumas : Lavoisier.... 40 »

DOCUMENTS - HISTOIRE

Drieu La Rochelle : Notes pour comprendre le siècle........ 25 »
E.-E. Dwinger : Et Dieu se tait.. 20 »
Alfred Leroy : La Vie familière et anecdotique des Artistes français du Moyen Age à nos jours......................... 50 »
F. Lot : La France des Origines à la Guerre de Cent Ans........ 50 »

COLLECTION CATHOLIQUE

Omer Englebert : Sainte Geneviève......................... 7 »
Pierre Pascal : Les Belles Morts.. 7 »

SCIENCES

Émile Borel : Le Jeu, la Science et les Théories scientifiques modernes. (Collection « L'Avenir de la Science ».)......... 30 »
Lecomte du Nouy : L'Avenir de l'Esprit...................... 35 »
Jean Rostand : L'Homme. (Collection « L'Avenir de la Science ».)................. 30 »
Joseph Roy : Le Sang, puissance de Vie...................... 25 »

GÉOGRAPHIE

Albert Dauzat : Le Village et le Paysan de France. (Collection « Le Paysan et la Terre ».)... 55 »

GALLIMARD
1942

OUVRAGES PARUS EN DÉCEMBRE 1941

RÉCIT

ANDRÉ FRAIGNEAU : LA FLEUR DE L'AGE.

Un volume in-16 double couronne........................... **33 f**
20 exemplaires numérotés sur alfa.......................... **90 f**

Je voudrais que ce nouveau livre, **la Fleur de l'Age**, que je lâche, « bate frêle comme un papillon de mai » sur la flache noire et froide de not eau d'Europe, résumât l'essentiel d'une jeunesse qui eut l'avantage faire ses découvertes (l'amour, l'aventure, l'adoration) parmi les beau jardins civilisés qui composent notre Occident... Les nouveaux « Étonn ments de Guillaume Francœur » que je propose avec ce livre n'auront, m'en excuse, rien d'amer. Il appartenait à ce jeune homme sans parti pr d'apprendre de la vie et de ses voyages que, par exemple, les femmes province sortent la nuit, que Venise n'est pas mourante ni pourrie, q les dieux de la Grèce ne sont pas morts, que la France de juin 1940, q recouvrait une hémorragie de fuyards, embaumait quand même la ros que par la vertu du malheur des prisonniers nous savons, désormais, q lorsque l'on est loin des yeux, on n'a jamais été plus près du cœur.

Je n'y peux rien. A la veille de la catastrophe, la « Grâce humaine opposait la transparence de nos enfants et leur sourire aux forces aveugl et désespérées auxquelles nos meilleurs intellectuels collaboraient. A lendemain de la défaite et parmi nos ruines, je demande une place au sol pour la beauté du monde et notre plus désintéressée faculté d'entho siasme.

(Extrait de l'Introduction.)

ROMAN

GERMAIN RALLON : L'OUCHE AUX BREBIS.

Un volume in-16 double couronne........................... **33 f**
Préface de **Charles Braibant.**

Il y a de la moelle dans le livre de Rallon. L'auteur, classe 1916, bles et fait prisonnier à Verdun en juin 1916, rentré en France après tren mois de captivité, est depuis dix-sept ans instituteur à Thénezay, un gr village situé aux confins de la sombre et renfrognée bâtine du Poitou et d la plaine plus bienveillante de Mirebeau.

L'anecdote est simple. Je ne la résumerai pas ici car je ne veux pas gard égoïstement pour moi tout le plaisir de la découverte.

Ce qui fait l'originalité de Rallon, c'est le don de l'observation patient minutieuse. Et comme il sait rendre en traits nets et francs ce qu'il a v on s'écrie à chaque instant, en le lisant, pourvu qu'on ait vécu au village « Comme c'est bien ça! ».

Charles BRAIBANT. Comœdia.

OUVRAGES PARUS EN DÉCEMBRE 1941

ROMANS

MENON : LE VOYAGEUR DE LA TOUSSAINT.

Un volume in-16 double couronne........................ **25** fr.

n jeune homme, héritier de son oncle, et sa tante, à demi dépossédée le testament, se trouvent peu à peu, par la force des choses, amenés à ier contre les tentatives de différents personnages qui veulent, ou récupérer une partie de l'héritage, ou bien se servir du jeune homme ls prennent pour un naïf. Mais celui-ci ne se laissera pas dominer; endra en main la direction de ses affaires et protégera sa tante contre alice des « bonnes âmes ». La scène se passe à La Rochelle, et c'est uissant tableau de la vie de province, des haines familiales et des jalou- et aussi des infamies que l'on voit trop souvent se perpétuer pour des tions d'argent dans la bourgeoisie aisée. C'est aussi un roman de l'éner- où pour une fois les bons triomphent des méchants et les faibles des s.

même auteur :

erniers volumes parus :

Inconnus dans la Maison................................ **15 »**
empin... **18 »**
utlaw... **20 »**
gelon... **20 »**
r d'Assises... **18 »**
eut, Bergère.. **20 »**

BEAUX-ARTS

C BENOIST : ART DU MONDE. La spiritualité du métier.

Un volume in-8° soleil, comportant 17 planches hors texte, sur beau papier.. **45** fr.

es histoires de l'art abondent. Également les philosophies. L'ouvrage nous présentons aux lecteurs, **Art du Monde,** se différencie des et des autres en ce que l'art y est expliqué non pas philosophiquement une spéculation abstraite sans rapports avec les monuments, non plus oriquement par une filiation des formes qui s'engendreraient automa- ement les unes les autres, mais par le besoin permanent auquel il ond dans le courant journalier de la vie. L'art est considéré comme la suprême du travail quotidien, comme unissant la spiritualité au ier.

auteur ne fait que restituer ainsi le point de vue traditionnel, celui créateurs eux-mêmes de ces chefs-d'œuvre que le plus lointain passé a légués. L'art chinois, l'art hindou, celui de notre moyen âge sont xpliqués par des textes contemporains des monuments devant lesquels passons sans en comprendre la leçon toujours actuelle. C'est pour- de cette large confrontation ressort l'unité de l'esprit humain qui exprimé dans des ouvrages aussi divers.

OUVRAGES PARUS EN DÉCEMBRE 1941

COLLECTION CATHOLIQUE

F. DUCAUD-BOURGET : LA VIE MÉPRISÉE JEHANNE DE FRANCE.

Un volume 11 × 19.. 7

La vie du chrétien est normalement semée d'épreuves. Celle de Jeha de France, fille de Louis XI, sœur de Charles VIII et femme de Louis le fut sans doute plus que toute autre. Elle porta l'aversion de son p et le dégoût de son mari avec une sensibilité qui, normalement, l'aurait pousser au désespoir. Sa foi immuable et son intense charité lui firent f chir tous les degrés de la vie spirituelle jusqu'à la plus authentique saint

Épouse aimante et répudiée, elle a su concilier cette affection huma normale et déchirée, avec une passion mystique pour son Dieu. Dan règle de l'Annonciade, cet ordre religieux (qu'elle a fondé après la dé ration de nullité de son mariage), le premier en France, consacré Vierge, nous trouvons le secret de sa sainteté, de toute sainteté : l'exen de Marie que l'on doit imiter pour plaire à Jésus.

Cet ouvrage fait revivre une époque bien curieuse au lendemain d guerre de Cent Ans, à la veille de la Renaissance. Et l'existence si humi et mouvementée de Jehanne de France peut nous aider à profiter, par leçons, des heures difficiles que nous avons à vivre.

GÉOGRAPHIE

ALFRED MÉTRAUX : L'ILE DE PAQUES.

Un volume in-8° carré de 216 pages, comportant 24 planches en héliogravure.. 65

Collection « L'Espèce Humaine ».

L'île de Pâques, avant-poste de la Polynésie face aux côtes chilien doit son illustration à ses statues géantes et au mystère dont ces fig sont enveloppées depuis deux siècles. La présence de tels colosses tuf sur un rocher qu'entoure le Pacifique est une énigme non m fascinante que celle des fameuses tablettes de bois qui y furent dé vertes et dans lesquelles on s'était plu à reconnaître des documents é recélant tous les secrets d'une civilisation disparue.

Le docteur Alfred Métraux, membre de la mission franco-belge séjourna à l'île de Pâques en 1934, s'est attaché à résoudre lucidement problèmes, en même temps qu'à présenter un tableau aussi ressemb que possible de ce que fut la vie de ces anciens Pascuans dont les des dants, peu nombreux et perdus dans l'isolement de leur île, ne guère plus aujourd'hui que les épaves rongées d'un monde jadis prestigi

Toute la sagacité d'un ethnologue éprouvé et toute l'ardeur voyageur dont chacune des pérégrinations représente, essentiellem une expérience humaine ont été nécessaires à l'auteur de ce livre, qui rend proches les habitants d'une terre ingrate, aussi mythique du longtemps que le fut, pour nos imaginations d'enfants, **l'Ile Mystérie** de Jules Verne.

OUVRAGES PARUS EN DÉCEMBRE 1941

LIVRES POUR ENFANTS

MANACH DU GAI SAVOIR POUR 1942.

Texte de **Colette Vivier.**

Images en couleurs de **Beuville.**

Album cartonné.. **26** fr.

succès qu'a obtenu l'an dernier, auprès des enfants, **l'Almanach du Savoir** et les nombreuses lettres qu'ils nous ont écrites pour nous en amer « un autre » nous incitent à présenter celui-ci, pour 1942. Il t d'un almanach d'un genre nouveau, d'un almanach composé pour les nts seuls, suivant une formule inédite.

auteur a cherché à aller autant que possible au-devant des désirs et curiosités de ses jeunes lecteurs, il espère que ce petit livre sera pour un bon et joyeux compagnon pendant l'année à venir.

LES CONTES DU CHAT PERCHÉ
par MARCEL AYMÉ

LES BOITES DE PEINTURE, album cartonné, images en couleurs de Nathalie Parain.................................... **30** »

LE LOUP, album cartonné, images en couleurs de Nathalie Parain.................................... **24** »

LES BŒUFS, album cartonné, images en couleurs de Nathalie Parain.................................... **24** »

LIVRES RELIÉS

UL ÉLUARD : CHOIX DE POÈMES (1914-1941).

Reliure soignée exécutée d'après la maquette de **Paul Bonet.**

250 exemplaires sur beau papier........................ **120** fr.

RMAN MELVILLE : MOBY DICK.

Reliure soignée exécutée d'après la maquette de **Paul Bonet.**

Exemplaire au format in-8° carré sur beau papier, présentation sous couvre-livre spécial........................ **150** fr.

DRÉ GIDE : L'ÉCOLE DES FEMMES, augmenté du supplément ROBERT.

Reliure soignée, titre et motifs or, sur héliona............. **60** fr.

GER MARTIN DU GARD : JEAN BAROIS.

Reliure soignée, titre et motifs or, sur héliona............. **90** fr.

OUVRAGES PARUS EN DÉCEMBRE 1941

COLLECTION " LA MONTAGNE SAINTE-GENEVIÈVE "

Qui s'intéresse à l'aventure intellectuelle du XXe siècle ne peut ignorer le travail des érudits. Naguère encore ils se préoccupaient surt de détails dont les non-initiés ne pouvaient pas comprendre l'importa

Plus certains de leurs savoir, entraînés aussi par le mouvem de revision des valeurs qui anime notre temps, ils osent mainter imaginer certaines hypothèses générales dont il est légitime de qu'elles sont métaphysiques, en ce sens qu'elles dépassent le maine de l'observation pure pour pénétrer dans le domaine de l'ex cation des conditions permanentes de notre existence. L'érudition devenue le moyen indispensable de toute réflexion historique ou philo phique. Mais elle tend désormais à n'en être plus qu'un moyen, surt donné lui-même à la nécessité où nous nous trouvons chaque jour mieux définir la nature de notre vie pour vivre dans la vérité.

La collection, à laquelle nous avons donné le nom de la « Monta Sainte-Geneviève » pour rappeler les débuts passionnés de la scie occidentale, a pour objet d'accueillir tous les ouvrages qui, à l'occas d'une recherche précise de philologie, d'histoire, ou même de mathé tiques, posent et s'efforcent de résoudre un problème d'ordre univer et par conséquent sont capables de contribuer avec le maximum d'exa tude à la formation du nouvel humanisme.

Premier volume à paraître :

GEORGES DUMÉZIL : JUPITER, MARS, QUIRINUS.

Un volume in-16 double couronne 42

Le présent livre établit que la fameuse division des Arya de l'Inde « castes » (prêtres, guerriers, éleveurs-agriculteurs) n'est qu'un adou sement d'une conception indo-européenne de la société et que les In Européens non seulement divisaient ainsi leurs sociétés, mais encore, des réflexions déjà philosophiques, mettaient cette tripartition soc en rapport avec une tripartition cosmique (ciel, atmsophère ou sous-sol), avec une classification des dieux (de la souveraineté magique juridique de la Force de la Fécondité), etc...

Examinés de ce point de vue, des faits romains bien connus mais enc obscurs s'éclairent bien. D'abord la vieille triade hiérarchisée des di (**Jupiter**, **Mars** et l'énigmatique **Quirinus**) desservie dans le culte par trois grands flamines hiérarchisés, résume, organise et patronne les t fonctions. Mais il y a plus important : des Romains de l'époque classi savaient encore que leur société se divisait primitivement en trois « bus », mais ils ne pouvaient dire sur quel principe se fondait cette divisi on montre ici qu'il s'agissait d'une division fonctionnelle, subordonn des guerriers et des éleveurs-agriculteurs à des chefs religieux; des v nouvelles et précises s'ouvrent ainsi sur la plus ancienne histoire de Ro et sur l'évolution qui a transformé en un État de **citoyens** un gro d'Indo-Européens **féodaux**.

OUVRAGES A PARAITRE EN JANVIER 1942

DOCUMENTS - BEAUX-ARTS

CORBUSIER : SUR LES 4 ROUTES.

Un volume in-8° soleil, comportant 20 clichés dans le texte. . **45** fr.

epuis des années que le problème de l'urbanisme est en quelque sorte ordre du jour, jamais il n'a été exposé dans son ensemble.

e ce fait il est ignoré du public et des professionnels et souvent même autorités.

e dernier livre de Le Corbusier vient donc à son heure.

crit en automne 1939, un an avant la défaite, ce livre auquel l'auteur pas jugé devoir changer une ligne démontre l'urgence des tâches à mplir une fois la paix revenue.

âches gigantesques qui se doivent de résoudre l'équipement d'une isation ayant tourné la page et pour laquelle tout peut, tout doit être paré sous peine de retomber, une fois de plus, dans la plus complète hérence, car non seulement les cadres sont inexistants et les respon- lités mal définies, mais en outre le trouble le plus grand règne dans dées puisqu'il s'agit de marier ce qu'il y a de valable dans le passé avec exigences impérieuses de la vie nouvelle, deux éléments on ne peut plus tradictoires, sur lesquels néanmoins il est indispensable de se mettre cord.

. ROMANS

ETTE JOYEUX : AGATHE DE NIEUL L'ESPOIR.

Un volume in-16 double couronne........................ **35** fr.

.Enfant, je rêvais d'histoires que je me racontais tout bas. A quinze ans, ivis. C'était mauvais, puis j'eus en tête ce livre.

- Le titre ?

- **Agathe de Nieul l'Espoir.** Ça paraît compliqué, mais c'est tout simple. héroïne s'appelle Agathe et l'histoire se passe à Nieul-l'Espoir, un t village où j'ai vécu.

- S'agit-il de vous ?

- Pas du tout.

- Racontez-moi le sujet.

- C'est l'histoire d'une petite fille qui grandit et qui provoque un dent. C'est tout !

- Est-elle jolie ?

- Forcément! Mais c'est sans importance. C'est autre chose qui attire elle. Tout cela baigne dans une atmosphère poétique, un peu irréelle. que fois que l'on touche au mystérieux domaine de l'enfance, il en est nsi forcément.

(Extrait d'une interview de l'auteur, par Jean-Marie Laroche.)

ACTUALITÉS

ŒUVRES DE MÉREJKOVSKI

ROMANS HISTORIQUES

Le Roman de Léonard de Vinci (3 volumes) 58 20

Julien L'Apostat 23 40

L'Antéchrist. Pierre et Alexis... 45 50

ESSAIS - LITTÉRATURE

Les Compagnons éternels........ 19

Le Mufle Roi................ 18

Sur le Chemin d'Emmaüs........ 19

Théâtre tragique............. 19

Gogol et le Diable............ 32

BIOGRAPHIES

Luther .... 35 »

A paraître : Calvin.

EXTRÊME-ORIENT

JEAN AJALBERT : Sao-van-di 23

— Raffin Su Su.................................. 38

— L'Indochine par les Français.............. 27

PAUL CLAUDEL : L'Oiseau Noir dans le Soleil Levant......... 17

ALFRED FABRE-LUCE : Un Fils du Ciel..................... 30

ALBERT GERVAIS : Æsculape en Chine 19

— L'Ombre du Ma-Koui.................. 23

WONG CHING WAI : La Chine et ses Nations 15

KIKOU YAMATA : La Vie du Général Nogi 19

RÉIMPRESSIONS

ARMAND SALACROU : Histoire de Rire, suivi de Le Casseur d'Assiettes, et de La Marguerite et précédé d'une Note sur le Théâtre 30

Ouvrages du même auteur :

Patchouli.. 17

Une Femme Libre, suivi d'Atlas-Hotel 18

L'Inconnue d'Arras............................... 19

La Terre est Ronde............................... 26

JEAN GIRAUDOUX : Pleins Pouvoirs......................... 23

EXTRAITS DE PRESSE

ROMAN

[MA]RIUS GROUT : MUSIQUE D'AVENT.

Un volume in-16 double couronne........................ **28** fr.

[Q]uelques pages, quelques lignes de **Musique d'Avent** suffisent à nous [don]ner cette certitude : Marius Grout est un écrivain véritable.

Jean FOUGÈRE. **Comœdia**, 8 novembre 1941.

[M]usique d'Avent est un vrai début dont on se félicite... C'est un roman [de fa]cture et de ton extrêmement personnels et de fine qualité.

[Il] y a dans **Musique d'Avent** tout un halo d'âme, toute une douceur fer[vent]e, toute une foi imprécise et certaine, au bord d'un autre monde [proc]he et lointain comme au bord d'une promesse qui tient déjà en assu[rance] qu'elle sera tenue.

R.-G. NOBÉCOURT. **Journal de Normandie**, 13 novembre 1941.

[N]i le sujet, ni la manière ne sont ici conventionnels. Le propos de [l'au]teur est d'évoquer pour nous l'aventure spirituelle d'un vieux profes[seu]r qui va prendre sa retraite dans son pays et qui prétend faire revenir [au] merveilleux tout un village comme s'il était chargé d'une mission [supé]rieure...

[L']ensemble du livre, par une sorte de pudeur parfaite en une matière [qui] exigeait un tact délicat, par une poésie grave et discrète, par une sensi[bilit]é intense aux nuances des âmes qu'il veut peindre, constitue une [auth]entique révélation.

Jean-Pierre MAXENCE. **Aujourd'hui**, 26 novembre 1941.

[U]n admirable roman d'un auteur français, **Musique d'Avent**, roman qui [mé]rait connaître dès maintenant le succès profond et éclatant qu'il [con]naîtra certainement un jour...

Robert FRANCIS. **Notre Temps**, 22 novembre 1941.

...Certaines pages sont proprement bouleversantes, et cela sans le [moi]ndre artifice. Dans une merveilleuse simplicité de ton, elles explorent [les] âmes à une profondeur étonnante. C'est avec une intensité presque [phy]sique que le lecteur participe au drame de conscience vécu par le vieux [pro]fesseur. Il faut pour cela que l'auteur soit doué d'un très grand talent. [Mu]sique d'Avent est un très beau livre, que l'on ne peut lire sans être [trou]blé...

LES TROIS. **Dépêche du Berry**, 30 novembre 1941.

EXTRAITS DE PRESSE

RÉCIT

ALFRED FABRE-LUCE : UN FILS DU CIEL.

Un volume in-16 double couronne........................ **30**
20 exemplaires sur alfa................................ **75**

Un Fils du Ciel, qui frappe d'abord par sa brillante fantaisie, mais l'on ne tarde pas à reconnaître un observateur, un esprit des mieux aver et un moraliste de classe.

Marcel **ARLAND. Comœdia**, 29 novembre 1941

Un Fils du Ciel atteint, par ses voies brillantes, une authenticité huma et dramatique indiscutable... Le récit du voyage sur la route birmane superbe de couleur et de grandeur.

Georges BLOND. Je Suis Partout, 22 novembre 1941

Le livre de M. Fabre-Luce, par les idées qu'il exprime plus encore pe être que par ses qualités d'art, suscitera un intérêt passionné.

René GÉRIN. L'Œuvre, 31 octobre 1941

Les Chinois de M. Fabre-Luce ont beaucoup d'esprit. Tant, qu'on demande si M. Fabre-Luce ne leur en prête pas un peu du sien, et si roman ne serait pas un roman philosophique. Je crois qu'il n'en est r et que les traits retracés ici traduisent une connaissance pénétrante d'u matière difficile et introduisent à un drame prodigieux.

Gonzague TRUC. La Gerbe, 13 novembre 1941

L'auteur rencontre en Chine un Français étonnant, vaguement atta consulaire, retiré dans un ermitage : opium, dialogues sur l'ordre nouve la mission de la France, la politique sociale et internationale. De temp autre, une réplique magistrale, une parole fulgurante de raison et de bea traversent ce livre qui, mi-politique, mi-romanesque, suscitera chez be coup de lecteurs un intérêt passionné.

LES ANAGNOSTES. **Le Petit Parisien**, 27 novembre 1941

Il est malaisé d'y faire la part exacte de la fiction. Le moralisme le narrateur, les souvenirs véridiques de voyage et les dialogues phi sophiques y paraissent tour à tour. C'est un ouvrage du plus rare tale

André THÉRIVE. Tout et Tout, 27 novembre 1941

É MARAN : BRAZZA ET LA FONDATION DE L'A.E.F.

Collection « La Découverte du Monde ».

Un volume in-8º soleil avec 16 reproductions hors texte.... **48** fr.

Émouvante, cette biographie l'est par la simplicité avec laquelle elle nt la surhumaine ténacité, la tranquille audace, la profonde clair-nce et le patriotisme ardent avec lesquels Brazza se donna à sa mission. 'est aussi parce que le biographe aime et comprend l'Afrique, dont évoquer ici ou là, en quelques phrases, la vie puissante, dangereuse, érieuse et fascinante.

LES TROIS. Dépêche du Berry, 24 octobre 1941.

Brazza est une étude remarquable de la colonisation de l'Afrique toriale depuis l'Ogooué jusqu'au Congo... Ce livre, qui ne comporte e lacune, et qui est fort bien écrit, mérite de tenir une place de pre- plan dans la bibliothèque coloniale française.

Jean MERRIEN. Comœdia, 25 octobre 1941.

te-t-il un plus beau roman d'aventures que la biographie d'un grand urier ? Certes, non. Chacun connaît le talent de conteur de M. René n. Chacun sait que l'auteur de **Batouala** est probablement le meilleur ncier contemporain de la brousse, le descendant spirituel de Kipling. ené Maran nous ramène aujourd'hui dans ces décors qui lui sont fami- et qu'il fait parcourir au premier Français qui osa troubler le mystère forêt vierge africaine : Brazza.

P. PARET. Mon Pays, 1er novembre 1941.

est avec une piété toute filiale que René Maran a mis son sûr talent ivain au service de Brazza. Ajoutons qu'il a parcouru les pays dont il et qu'il est un poète inné de la nature...

Pierre BONARDI. L'Atlantique, 16 novembre 1941.

ombreux sont les ouvrages déjà consacrés à Pierre Savorgnan de za et l'un des mérites du livre de René Maran est de nous donner une lente synthèse de tous ces écrits. Ainsi, s'il ne nous apporte aucun ment sensationnel sur la vie et les voyages du grand explorateur, son mérite-t-il quand même sa place dans de nombreuses bibliothèques, n le sent composé avec ces deux qualités qui font les œuvres durables : nscience et l'enthousiasme.

P.-H. DALBUT. Sciences et Voyages, décembre 1941.

vie de Pierre Savorgnan de Brazza, aventurier au sens le plus noble not, est certainement une des plus passionnantes que l'on puisse lire.

RABETTE. Paris-Soir, 10 décembre 1941.

ÉCHOS

Nous apprenons la mort de Maurice Magre. Il était âgé de soixante-qu ans. Il avait publié aux Éditions de la N. R. F. **Jean de Fodoas** et ouvrage sur l'Inde, **Tigres, Magie, Forêts Vierges.**

Les Éditions de la N. R. F. viennent de recevoir le manuscrit du der roman de Louis Guilloux, **le Pain des Rêves.**

Un grand cinéma de Paris projette en ce moment **Histoire de Rire,** d'ap la pièce d'Armand Salacrou qui a paru en volume aux Éditions d N. R. F.

Un film sera tiré du roman de Louise de Vilmorin, **le Lit à Colon** Roland Tual en sera le metteur en scène. Pour ce film, un concour maquettes et de décors de cinéma est ouvert sous les auspices journal **Comœdia.**

Les droits de traduction en suédois de **Pour saluer Melville** vienn d'être vendus par la N. R. F. aux Éditions Albert Bonnier de Stockho

Les Éditions de la N. R. F. publieront prochainement un nouvel ouvr de Georges Dumézil, **Horace et les Curiaces.**

Audiberti vient de remettre aux Éditions de la N. R. F. un impor essai sur la Poésie : **La Nouvelle Origine.**

Nous avons annoncé par erreur, dans notre dernier numéro, que la duction du **Post-Scriptum aux Miettes philosophiques,** de Kierkega a paru sous les auspices de l'Association Franco-Danoise de Paris e Fonds Rask-Œrsted de Copenhague. C'est la traduction du **Journa** Kierkegaard par Knud Ferlov et Jean-J. Gateau qui a été publiée sous auspices dans la collection « Les Essais » (N. R. F.).

Le second volume de cette traduction du **Journal** de Kierkegaard actuellement en préparation.

La Psychologie du Comportement, de Pierre Naville, paraîtra procha ment dans la collection « L'Avenir de la Science » (N. R. F.), qu'une édition revue et augmentée de **la Lutte contre la Mort** Metalnikov.

Une édition revue et augmentée des **Contes Bizarres** d'Achim d'Ar fera partie de la collection des **Classiques Allemands** de la N. R. F.

L'Académie des Sciences a décerné à Jean Rostand le Prix annuel d' toire et de Philosophie des Sciences.

Jean Rostand dirigera aux Éditions de la N. R. F. une nouvelle collect **la Vie des Bêtes.** Le premier volume à paraître sera **la Vie des Huî** par M. Ranson. Sont également prévus : **la Vie des Sauterelles,** L. Chopard, directeur du Vivarium; **la Vie des Tritons,** par J. Rost **la Vie des Gerboises,** par le docteur Laurent; **la Vie des Coli** par Jacques Berlioz, etc.

R. Gaudier prépare pour la N. R. F. une édition des lettres inédite Marie Dorval à Alfred de Vigny.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LA MATRONE D'ÉPHÈSE

Comédie en un acte

PERSONNAGES :

Le soldat.
Le voleur.
Le mari de la matrone.
La matrone d'Éphèse.
La femme du voleur.
La maîtresse du voleur.

La scène est à Éphèse, dans un cimetière, la nuit. A droite, au fond, une potence avec un pendu. A gauche, au premier plan, un grand mausolée prétentieux, en marbre, avec fioritures funéraires.

SCÈNE I
(servant de prologue)

LE MARI DE LA MATRONE, LE VOLEUR.

(Le premier, drapé d'un suaire, prend le frais à la porte de son mausolée. Le second, dans l'ombre, se balance en haut de la potence, corde au cou.)

LE MARI.

O ma femme, ma chère femme, où es-tu? Réponds... Hélas! Aglaé! Aglaé!... Ah!... Hé!... Rien. Pour les morts, pour les morts qui débutent, c'est le premier soir qui est le plus dur. Personne ne nous aide à franchir le pas. Le dernier

discours, la dernière larme, la dernière pleureuse payée... le fossoyeur remet en place les pots de fleurs... les gardiens crient : « On ferme ! » Et vous restez là, abandonné, sans soupe et sans carafe, dans votre drap de marbre.

LE VOLEUR.

Hé, apprenti squelette !

LE MARI.

J'entends du bruit... Non... C'est le vent dans mon suaire. Ici, nul mortel ne peut entrer ni sortir la nuit. Dans l'ombreuse demeure, les morts seuls se promènent... et encore ! les premiers jours, par habitude et par hébétude, tant que le double tient à la chair. Ensuite, ils se détachent pour toujours des vivants ; comme eux je perdrai mes nerfs, je cesserai de hanter ma maison, de descendre dans les tables tournantes, de courir les médiums comme la foudre court les paratonnerres ; je perdrai un à un mes désirs et mes curiosités d'outre-terre, je me croiserai les bras ; dans les cercueils, les morts font tous la grève des bras croisés.

LE VOLEUR.

Éloquence pas morte !

LE MARI.

Quoi ! Quelqu'un vient-il partager mon noir exil ? Qui a bougé ?

LE VOLEUR.

Moi.

LE MARI.

D'où vient ce bruit ?

LE VOLEUR.

De là-haut.

LE MARI.

Qui vive !

LE VOLEUR.

Qui vive?... Mais personne! Je suis mort. Je suis pendu.

LE MARI (*avec mépris*).

Un pendu!

LE VOLEUR.

Très mêlé comme monde, l'autre monde. A côté du caveau de famille, le gibet.

LE MARI.

Tu remues... Tu es donc vivant?

LE VOLEUR.

Ma foi, si la brise est vivante, je vis. Mais quand le vent tombe, je retombe; je cesse ma vacillation, je reprends la verticale, de pendule je redeviens fil à plomb, et chacun peut alors voir que je suis bien mort et que j'ai payé ma dette à la société.

LE MARI.

Supplicié?

LE VOLEUR.

De ce matin.

LE MARI.

Quel fut ton crime?

LE VOLEUR.

D'avoir volé le métal des conduites d'eau du théâtre d'Éphèse.

LE MARI (*sévère*).

Cas pendable.

LE VOLEUR.

J'ai été fait au marché aux puces avec ma besace pleine de morceaux de tuyaux que j'allais revendre... Monseigneur.

LE MARI.

Tu peux m'appeler simplement monsieur.

LE VOLEUR.

Ma situation élevée m'interdit de vous faire la révérence.

LE MARI.

Je t'envie, moi, de pouvoir contempler de là-haut le temple d'Artémis sous la lune; et le pont luisant, le bois sacré tout noir, le théâtre tout blanc et les plis des monts d'Ionie portant leurs tombeaux suspendus... suspendus comme tu es pendu!

LE VOLEUR.

Votre mausolée m'a pris ma vue! J'avoue pourtant que du haut de mon perchoir, il fait un effet! C'est choucard! Ce matin, au moment où l'on m'enlevait dans les airs, je me disais que celui qu'on descendait au même moment sous terre ne pouvait être qu'un notable. Pas plus égaux dans la mort qu'ailleurs.

LE MARI *(gêné)*.

Mon tombeau est celui d'un simple citoyen.

LE VOLEUR.

Mieux que ça certainement... Excellence.

LE MARI.

Tu y tiens? Soit. D'un grand citoyen. J'ai eu des funérailles nationales.

LE VOLEUR.

Moi z'aussi.

LE MARI.

Sais-tu qui je suis?... Je suis l'Auditeur du Trésor de la Déesse.

LE VOLEUR.

L'époux de Mme Aglaé? Aglaé aux belles perles!

LE MARI.

Oui. Haut fonctionnaire, bon républicain, je n'ai eu pour réussir qu'à écouter les conseils de mon admirable épouse. Tiens, si je suis ici si bien logé, c'est grâce à elle; c'est elle, l'industrieuse matrone, qui me fit acheter d'occasion cette concession perpétuelle. Ami, je t'en eusse souhaité une comme celle-là!

LE VOLEUR.

Une de concession?

LE MARI.

Non, une épouse.

LE VOLEUR.

Une épouse? peuh! Ce sont des concessions perpétuelles.

LE MARI.

Qu'en sais-tu? Tu n'as sans doute connu que des gardeuses d'oies.

LE VOLEUR.

Erreur, mon Auditeur; j'en ai connu et harponné de toutes les dimensions, calibres et couleurs, des clientes. Les dames, c'est bon à vingt ans, pour aller aux noisettes, mais quand vient l'heure d'aller manger le pissenlit par les racines, plus personne! Voilà mon dernier jugement, avant le Jugement Dernier.

LE MARI.

Blasphème! Dans cette sépulture par ses soins édifiée, mon épouse viendra pleurer sur moi, inépuisablement. Elle a même prévu des rigoles dans le marbre.

LE VOLEUR.

Ma particulière me dérangera pas... Je suis sûr qu'elle sait même pas où que je gîte... où que je ci-gîte.

LE MARI.

La mienne était un modèle de vertu, la statue du devoir,

l'image d'un amour puisé aux meilleures sources. Pieuse, riche de bon sens, parlant plusieurs langues étrangères; et tous les talents, tu entends, tous : fine brodeuse, artiste en cuir repoussé, merveilleuse pâtissière...

LE VOLEUR.

La mienne recousait pas mal mes sandales.

LE MARI.

La mienne taillait ses chemises elle-même. Et malgré cela, habituée à tenir un grand état de maison! Quand elle faisait claquer les portes avec autorité, le domestique en tremblait. Je l'écoutais en tout, tant je respectais son jugement : la prudence même, la diplomatie incarnée; elle avait du cœur, sais-tu... et passionnée! Mais pourquoi parler d'elle au passé et de moi au présent, alors qu'elle est bien vivante et moi trépassé? Aglaé, ma chère femme, tu me gardes un attachement que les Parques ne pourront rompre. En vérité, tu es la première matrone de notre ville d'Éphèse!

LE VOLEUR.

J'peux pas vous répondre comme je voudrais, la corde m'enserre le cou. Et puis j'ai pas d'instruction. Mais en femmes, je m'y connais et je vous dis qu'il vaut mieux pas s'y fier. Elles ont vite fait de reléguer notre portrait à l'antichambre.

LE MARI.

Indigent d'esprit! déficient mental! Apprends qu'aucun homme ne peut se passer des femmes; elles sont les graveurs fidèles créés pour perpétuer l'œuvre des maîtres que nous sommes! Frisettes blondes ou bandeaux gris, parcelles de sublime, reflets du divin, je vous révère et vous regrette.

LE VOLEUR.

Eh bien, moi, mon conseiller, moi qui suis orphelin d'épouse et de maîtresse, car j'avais les deux, une régulière

et une panthère, moi je vous déclare que je m'en passe fort bien.

LE MARI *(très Hugo)*.

Hommage à la femme, à l'épouse pleine d'enfants, à la mère pleine de lait, à la courtisane elle-même, nourrie de perles et d'or.

LE VOLEUR.

Mes putains, je les nourrissais de gifles et de coups de pied aux fesses!

LE MARI.

Ignoble individu!

LE VOLEUR.

Que voulez-vous, moi, je suis à la redresse!

LE MARI.

Puisses-tu rester à jamais dans ta position de turpitude!

LE VOLEUR.

Ayez pas peur, je sais garder mes distances! Pas question de jamais mêler nos ossements! Vous êtes un monsieur, je suis un gueux, vous ne tendriez jamais le métacarpe à un pauvre mec. Je resterai accroché sans amour et sans soins, à contempler votre tombe d'homme riche parsemée de larmes d'argent et de regrets éternels.

LE MARI.

Et ce sera justice puisque tu as douté de la femme!

LE VOLEUR.

Je resterai ici, vous dis-je, jusqu'à ce que ma tête se sépare du tronc, comme celle de la bécasse pourrie, et, qu'ayant été pendu par les hommes, je sois de plus décapité par la nature. Ananké, ananké!

LE MARI.

Que dis-tu? je ne te comprends pas.

LE VOLEUR.

C'est du grec; ça veut dire : fatalité, fatalité.

LE MARI.

Il ne convient pas que les morts parlent métaphysique puisque aussi bien ils la vivent... mais chut! j'entends des pas.

LE VOLEUR.

Moi qui ai l'œil du guetteur et l'oreille du crocheteur, je ne vois ni n'entends rien.

LE MARI.

Ça doit être le gardien.

LE VOLEUR.

A bas les gardiens!

LE MARI.

Je t'assure qu'on vient; surveille tes propos séditieux.

LE VOLEUR.

Un pendu n'aurait pas le droit de crier : « A bas la société! »

LE MARI.

Non. Les trépassés ne doivent pas faire de la politique : la mort, c'est la grande muette... Cette fois, j'ai vu quelqu'un, je le jure. Vite, replongeons-nous dans l'Achéron.

LE VOLEUR.

Et merde pour l'Éternité!

(Le transparent se lève, la lune paraît.)

SCÈNE II

LE SOLDAT. *(Il entre au pas cadencé.)*

Comptez-vous... Un! Halte! Fixe!... Repos... Quel métier! Dire qu'il y a une position fixe et réglementaire même pour le repos... Et maintenant, quatre heures de garde au cimetière... Troisième travée à gauche... deuxième cyprès... Voilà mon pendu... Bonsoir, ami... Il ne répond

pas, c'est un vrai pendu. Quel agrément de monter la garde devant un pendu! La loi le veut. Règlement d'infanterie, article 777 : « Une sentinelle sera placée devant les potences pour empêcher les familles des suppliciés de venir les ensevelir. » Il y a des familles pieuses jusque chez les suppliciés. La loi, c'est la loi, et le règlement c'est le petit-fils de la loi... Quelle lune! Lune, ma reine, éclaire bien mon pendu qu'il ne profite pas des ténèbres pour se faire porter manquant... Les morts vont vite.

(La lune, obéissante, se déplace brusquement, vient éclairer le pendu, puis retourne à son poste.)

Sois louée, ô déesse de l'arc et du carnier, vierge des nuits, protectrice de l'épi naissant, de la jeune pousse, du timide débutant et de la recrue hésitante. Protège-moi, ce soir de mes débuts au cimetière. C'est la première fois que je veille un mort; ainsi ce qui commence assiste ce qui finit et le serpent se mord la queue. *(Regardant le ciel:)* Il fait si clair qu'on pourrait lire son journal... mais je n'ai pas de journal. Quoi lire?... sinon les épitaphes. Elles sont bien courtes... lapidaires, c'est le cas de le dire. Voyons ces mots de la fin. *(Il lit :)* « J'ai soixante ans et ne me suis jamais marié; que mon père n'a-t-il fait comme moi. » Signé : Dionysos de Tarse. Un rigolo! *(Il lit une autre épitaphe :)* « Ci-gît Brotos le Crétois, venu à Éphèse pour conclure une affaire. » Elle est toute conclue, son affaire! *(Lisant :)* « Je souhaite à ta fortune meilleure mer qu'à la mienne. » C'est le coin des marins. *(Il éternue.)* Je m'enrhume, attention, le rhume de lune rend fou... Je vais boire un coup. Mon outre... on m'a pris mon outre... Triple idiot! Je l'ai laissée au corps de garde!... Artémis, dame agile à la course, accours encore une fois et jette ton rayon secourable sur mon pendu. Je file au pas gymnastique.

(La lune vient éclairer le gibet. Le soldat sort en courant. Bruit de ferraille militaire.)

Scène III

LA FEMME ET LA MAITRESSE DU VOLEUR.

(Elles entrent furtivement en se tenant par la main, dissimulées derrière les tombès.)

L'Épouse *(apercevant le gibet)*.

Le voilà! *(Elle se raidit.)*

La Maitresse *(gémissante)*.

Oh! oh! c'est bien lui.

L'Épouse.

Rien à faire, pour le moment, faut attendre qu'il soit dans l'ombre.

La Maitresse.

Pauvre Hector!

L'Épouse.

Allons, ne chiale pas!

La Maitresse.

On est au cimetière pour chialer.

L'Épouse.

Non. On est ici, toutes deux, pour le dépendre et l'ensevelir. Mon homme était un voleur, mais non pas un chien. Il a droit à une tombe comme tout le monde. Un cadavre, oui; une charogne, non.

La Maitresse.

T'es quelqu'un, toi.

L'Épouse.

Oui, je suis la femme du roi des voleurs d'Éphèse.

La Maitresse.

Il est tout bleu.

L'ÉPOUSE.

C'est la lune.

LA MAITRESSE.

Avec son menton sur la poitrine, il a l'air de réfléchir... Un si bel homme!

L'ÉPOUSE.

Il est toujours beau.

LA MAITRESSE.

Il a l'air dégoûté.

L'ÉPOUSE.

Dégoûté et beau; il était comme ça.

LA MAITRESSE.

Oui, et c'est comme ça qu'il m'a eue.

L'ÉPOUSE.

Moi aussi.

LA MAITRESSE.

Puisque toutes deux on était sa femme, et qu'on se raconte tout, et qu'on le pleure ensemble, explique comment il te causait de moi?

L'ÉPOUSE.

Peuh!...

LA MAITRESSE.

Si. J'voudrais tant savoir!

L'ÉPOUSE.

Il disait : « Arsinoé, elle est proprette! »

LA MAITRESSE *(pleurant)*.

Que j'l'aimais! Et dire qu'il est consommé!

L'ÉPOUSE.

J'entends la garde qui revient. Cachons-nous derrière le cyprès. Quand le soldat tournera la tête...

LA MAITRESSE.

C'est un tout jeune. Il va peut-être s'endormir...

L'ÉPOUSE.

L'échelle est là tout près... Je monte la première... Nous roulons mon homme dans mon manteau et on l'emporte.

LA MAITRESSE.

On n'ira pas loin. Il pèse son poids!

L'ÉPOUSE.

Pas besoin d'aller loin. Demain on l'enterrera.

LA MAITRESSE.

Hi! Hi! *(Elle pleure.)*

L'ÉPOUSE.

Tais-toi.

LA MAITRESSE.

J'peux pas me retenir!

L'ÉPOUSE.

Moi, quand j'ai de la peine, je ne pleure jamais.

LA MAITRESSE.

Oui, mais toi, c'est toi.

L'ÉPOUSE.

Avale tes larmes.

LA MAITRESSE *(la suivant docilement)*.

C'est trop salé!

(Elles sortent, courbées, et disparaissent derrière les stèles où elles restent cachées.)

SCÈNE IV

LE SOLDAT, LA MATRONE.

LE SOLDAT *(soufflant sa lanterne)*.

Lune, merci d'avoir monté la garde.
(La lune retourne à droite.)

Par Artémis, dame du pays des cailles grasses, voici votre travée, madame, et voici mon pendu.

LA MATRONE.

Quelle horreur!

LE SOLDAT.

C'est le dernier supplice! Suspension suivie de mortification. Votre mari ne doit pas être loin.

LA MATRONE.

Merci, mon ami; prenez cette obole, moi aussi je suis arrivée; me voilà devant la tombe de mon époux adoré! Dans la nuit, je la reconnais.

LE SOLDAT.

Vous n'avez pas peur des morts?

LA MATRONE.

Pourquoi en aurais-je peur? *(Elle se penche sur le caveau.)* Entrée des Enfers, combien vous m'attirez!

LE SOLDAT *(la regardant avec inquiétude)*.

Vous n'allez pas me faire d'ennuis, hein! Je vais vous guetter de l'œil gauche en gardant l'œil droit sur mon pendu.

LA MATRONE.

Je vous en prie, laissez-moi, je veux être seule... seule pour mourir.

LE SOLDAT.

Mourir! Non, mais, est-ce que vous auriez des idées de suicide!

LA MATRONE.

Le cœur le voudrait... mais la main ne peut pas!

LE SOLDAT.

Attention, ce qu'on a peur de faire au soleil, parfois au clair de lune on l'ose.

LA MATRONE.

Plût aux Dieux!

LE SOLDAT.

Allons, allons, soyez raisonnable; d'ailleurs, vous n'avez pas le droit d'être ici et si l'on vous découvre, je serai puni. Retournez-vous-en gentiment.

LA MATRONE.

Je ne suis chez moi qu'au cimetière!

LE SOLDAT.

Que dirait-on si on vous voyait seule à c'te heure avec un hoplite?

LA MATRONE.

Je suis seule avec mon époux. Tu n'existes pas plus que ces cyprès. Son mausolée sera désormais ma chambre conjugale où je vivrai auprès de sa dépouille adorée.

LE SOLDAT.

Folle nuit, vraiment!

LA MATRONE.

Sache que je suis plus riche de félicités avec mon défunt que d'autres au lit avec leur ronfleur. Mon bien-aimé dort

d'un sommeil silencieux et léger... Les yeux fermés parce que c'est la nuit, et pour cela seulement; mais il me voit à son côté.

LE SOLDAT.

Il ne vous voit ni ne vous entend. Il est livide, éclairé seulement par le gaz des marais qui se dégage des charniers. Il repose là où vous ne sauriez le suivre.

LA MATRONE.

La femme doit suivre son mari partout. Tu ne sais pas ce que fut celui-là, mercenaire! Il était majestueux comme la loi! Tu n'as jamais entendu sa voix de velours noir quand il déposait ses conclusions! Tu n'as jamais contemplé sa barbe, blanc-bec! Jeune secrétaire de la Boulè, quand il préparait les décrets du peuple, le soir, à la lueur de la lampe, ou qu'il se penchait pour lire quelque sentence exécutoire, cette barbe violette à reflets roux, pareille au raisin de Corinthe, tombait sur les écritures publiques comme la nuit sur un toit à double pente!

LE SOLDAT.

On le disait bel homme, en effet, mais vous de meilleure famille, et c'est vous, paraît-il, qui l'avez élevé des petits emplois aux plus hautes charges.

LA MATRONE.

Sottises et calomnies! Quand il déclamait, sa parole résonnait dans le prytanée comme la flèche sur la peau de bœuf tendue par le bois de ton bouclier. En vérité, il est doux de ne pas survivre à un tel homme!

LE SOLDAT.

Ne plus vivre... à votre âge... et belle comme une fleur!

LA MATRONE.

Je ne suis plus qu'une fleur sans eau!

LE SOLDAT.

Et de quoi comptez-vous mourir?

LA MATRONE.

De froid, de douleur et de faim.

LE SOLDAT.

Vous ne pourrez mourir de faim. Il y a dans le tombeau de quoi nourrir mille ombres, des olives sépulcrales, des coquillages funéraires, de l'huile à libations... Et quant à mourir de chagrin, personne n'est jamais mort de cela!

LA MATRONE.

Tu n'as pas lu les grands tragiques.

LE SOLDAT.

C'est ce qui vous trompe, je les connais par cœur. J'ai été pompier au théâtre. La douleur ne tue pas les acteurs de tragédie, elle les nourrit. Mais pour ce qui est de mourir de froid... ça, vous le pourriez, il fait frisquet. Allons, asseyez-vous et prenez mon manteau.

LA MATRONE.

Pouah!

LE SOLDAT.

Il sent si fort le poil de chèvre qu'aucune puce ne peut y tenir. Ce n'est pas la pourpre du stratège, évidemment, c'est une modeste cape de phalange, mais elle a vu des choses, elle m'a tenu chaud dans mes périples.

LA MATRONE *(avec dédain)*.

Tes périples, fantassin!

LE SOLDAT.

... de l'infanterie coloniale, oui! J'ai beaucoup voyagé. Ce n'est pas par les géographies que j'ai appris les pays, mais par la plante de mes pieds. J'ai vu la Médie et la Bactriane...

et Suse, pleine de trésors; il y en a pour plus de trois cent mille talents. Et l'Hyrcanie...

LA MATRONE (*intéressée*).

Le pays des loups?

LE SOLDAT.

Je n'en ai pas vu, c'était l'été. (*La matrone se détourne de nouveau.*) Mais j'ai tüé des hydres et des lièvres.

LA MATRONE.

Passe. Ça a été fait avant toi.

LE SOLDAT.

Nous avons combattu contre des hommes muselés comme des ours. Puis on nous a mis au repos chez les Ichtyophages, dans une région où la myrrhe est si abondante qu'on en bourre les matelas... A plus de quatre mille stades d'Éphèse, savez-vous?

LA MATRONE (*avec ennui*).

C'est tout?

LE SOLDAT.

J'ai vu des pays où les abeilles ruchent au haut des arbres et où le miel coule des feuilles; d'autres où il faut quinze hommes pour faire le tour d'un cep de vigne et où le soleil se lève à l'Occident... Et j'ai navigué jusque chez les Celtes où la pluie tombe tous les jours mais ne mouille pas les hommes car ils sont vêtus d'étoffes cirées. (*S'approchant de la matrone:*) Aux Indes, les filles sans dot sont exposées au marché et le père vous fait tâter leurs fesses nues... J'ai tâté, c'était doux... Mais au-dessus de tous ces royaumes, je place la Scythie où la loi ordonne que les dames de qualité se montrent un jour par semaine sur la grand'place, magnifiquement parées dans leurs litières, et suivent le premier étranger qui leur fait signe.

LA MATRONE.

Trois espèces d'hommes sont odieux : ceux qui racontent leurs chasses, ceux qui racontent leurs voyages...

LE SOLDAT.

... Et ceux qui racontent leurs rêves ?... Voulez-vous savoir le mien : toucher ma pension de colon mobilisable, posséder un petit potager en Eubée et pouvoir enfin suspendre mon javelot au-dessus de ma couche en souvenir de mes campagnes, avec ma cape que voilà et ma flûte que voici et qui ne me quitte jamais. Permettez que je vous joue un petit air ?

LA MATRONE.

Je te prie de me laisser en paix.

LE SOLDAT.

Écoutez, c'est du mélancolique, pour vous plaire.

LA MATRONE.

Tu joues faux !

LE SOLDAT.

Faux ? Vous allez voir si je canarde du berzergue ! *(Il joue très bien.)*

LA MATRONE *(premier soupir)*.

Maintenant tu joues trop bien. Tais-toi... canaille.

LE SOLDAT.

Vous voyez, une simple flûte. Je n'en demande pas plus pour embellir ma solitude.

LA MATRONE *(se redressant)*.

Vivre seul ! C'est bon pour les gens de rien. Ce supplicié, là-haut, pouvait vivre seul et sois sûr que seul il a vécu. La société est un luxe, même le premier de tous, pour les

personnes bien. Un homme considérable a une suite : les amis affluent...

LE SOLDAT.

... Les solliciteurs pleuvent, vous voulez dire; les pique-assiettes et les écumeurs de marmite encombrent l'antichambre. Moi, je préfère être exempt de corvée.

LA MATRONE *(plongée dans ses souvenirs)*.

Mon mari n'était jamais seul... D'abord parce que je le suivais; je le suivais, je le suivais! Je m'attachais à lui. Voulait-il s'habiller pour sortir, j'accourais lui mettre des pense-bêtes et des listes de commissions dans les poches; voulait-il causer avec des amis, j'étais toujours en tiers. Je décachetais toutes ses lettres. Au théâtre j'étais son escorte, en voyage son cortège, en promenade son équipage.

LE SOLDAT.

Il aimait être cramponné.

LA MATRONE.

Je faisais route avec lui aux incinérations des personnages officiels, je commentais son humeur comme le chœur commente l'action, et eût-il parcouru le monde que je lui eusse emboîté le pas. *(Avec emphase :)* Mon mari aura traversé la vie en homme accompagné.

LE SOLDAT.

Encore un qui est tombé dans le pluriel!

LA MATRONE.

Mon mari était ce qu'il y a de plus beau au monde : un homme avec une femme! *(Elle pleure.)*

LE SOLDAT *(ému)*.

Sans doute... sans doute... Seul, ce n'est pas toujours drôle. Vieillir célibataire...

LA MATRONE *(pleurant)*.

Veuve!

LE SOLDAT.

Ah! Madame, vous vous consolerez, allez, vous ne pleurerez pas toujours comme une urne renversée; vous en reviendrez, des Excellences à deux drachmes par séance; l'hoplite à une obole par jour pourrait vous offrir, lui...

LA MATRONE *(levant la tête)*.

Que dis-tu, rustre?

LE SOLDAT.

Parfois, je suis des yeux les couples dans les jardins et je réfléchis que pour vivre seul vaudrait peut-être mieux se mettre à deux. Ma cabane de l'Eubée, avec une belle femme, voilà le rêve! A l'aube j'irais nourrir mes petits cochons; puis ma femme et moi, on moudrait l'orge, on égrapperait le raisin, on écalerait nos noix, et au soleil couchant, quand les filles et les garçons dansent en joignant les mains, je jouerais pour vous de la flûte phrygienne!

LA MATRONE.

Pour moi, insolent!

LE SOLDAT.

Ah! Madame, je suis peut-être fastidieux et sans éducation mais plein d'ardeur à vivre et à l'épreuve de l'eau et du feu. J'ai un cœur bouillant sous le poil noir, savez-vous! Tenez, quand on consigne la garnison et que je ne puis sortir, ou bien quand on va être d'un combat où ça chauffera et que je veux calmer mon impatience, voyez comme je sais bien m'épancher sur ma flûte! *(Il joue un air vainqueur.)*

LA MATRONE.

Cette musique m'agite affreusement!

LE SOLDAT.

C'est une pyrrhique de ma composition.

LA MATRONE.

De grâce, faites silence, mon ami.

LE SOLDAT.

Votre figure est toute changée!

LA MATRONE *(brutalement)*.

Cesse de jouer!

LE SOLDAT.

Je ne puis me retenir, c'est bon comme de pousser un grand cri.

LA MATRONE.

Va-t'en, soudard!

LE SOLDAT *(s'arrêtant de jouer)*.

Quel âge avez-vous?... Pas d'écho? *(Il reprend sa flûte, puis s'interrompt.)* Moi, j'ai vingt-six ans.

LA MATRONE.

Je ressens pour toi une aversion soudaine et profonde.

LE SOLDAT.

Bon signe!

LA MATRONE.

Quel plaisir trouves-tu à m'irriter, ivrogne immatriculé?

LE SOLDAT.

Ça vous va bien d'être décoiffée?

LA MATRONE.

Ne m'approche pas; tu sens le poisson mariné!

LE SOLDAT.

Ce que la colère peut vous faire une petite fossette méchante au coin de la bouche... et un pli orgueilleux au-dessus du sourcil!

LA MATRONE.

Ah! pourquoi suis-je venue ici? Calamité!

LE SOLDAT.

Un mot de plus et je reprends ma flûte!

LA MATRONE.

Avec ta flûte tu ne fais qu'un vilain bruit de crapaud dans les roseaux!

LE SOLDAT *(rejouant quelques notes)*.

Vous soupirez, vous tournez la tête à droite et à gauche, nerveusement comme le commissaire-priseur suit de l'œil les enchères; et vous battez des paupières vite, vite, comme bat votre cœur...

LA MATRONE.

Débauché!

LE SOLDAT.

Direct. Touché.

LA MATRONE.

Bachelier ès vices!

LE SOLDAT *(flatté)*.

Bachelier, oh! merci, vous me comblez! Comme vous me plaisez avec vos frisettes rousses et votre regard lardant. J'aime les femmes bien rembourrées; en peignoir de dentelles tu dois être épatante!

LA MATRONE.

Vous osez tutoyer une matrone... une veuve!

LE SOLDAT.

Les dames du monde aux doigts couverts de bagues ne détestent pas, la nuit, rechercher les vagabonds sur les bancs, les permissionnaires saouls et même les poisses aux ongles noirs.

LA MATRONE.

Sauvage! Tais-toi.

LE SOLDAT.

Écoutez-moi, plutôt.

LA MATRONE.

Jamais! Ne me touche pas! Voudrais-tu déshonorer un mort? O mon époux, ô le plus illustre des cadavres, périras-tu une seconde fois?

LE SOLDAT *(lui prenant le bras)*.

Je vous réquisitionne.

LA MATRONE *(éperdue)*.

Mais enfin que veux-tu, infâme?

LE SOLDAT.

Ce que toute femme attend, ce que peu d'hommes osent, l'impossible!

LA MATRONE.

Barbare, métèque! Je te souhaite la torture! Puisses-tu crever, jambes et bras brisés!...

LE SOLDAT *(s'emparant d'elle)*.

A nous deux!

LA MATRONE.

Ah! Ah! Je me meurs! *(Elle s'évanouit. On entend le coq.)*

LE SOLDAT *(penché sur elle)*.

Elle revient à elle!

LA MATRONE *(rouvrant les yeux)*.

Je t'aime, mon chéri!

LE SOLDAT.

J'ai le vent dans les voiles et la marée pour moi!

LA MATRONE.

Je te suivrai partout.

LE SOLDAT.

C'est une grande victoire...

LA MATRONE *(pâmée)*.

Que vas-tu faire?

LE SOLDAT.

Je vais vous faire un petit enfant!

(Il prend la matrone dans ses bras. Interminable baiser.)

SCÈNE V

LES MÊMES, PLUS LA FEMME ET LA MAITRESSE DU VOLEUR.

(Pendant que la matrone et le soldat s'embrassent, on voit la femme et la maîtresse du voleur sortir de l'ombre, appuyées l'une sur l'autre, images de la douleur.

La femme monte à l'échelle posée contre la potence et fait descendre le pendu que la maîtresse décroche.

Ayant recouvert le supplicié de leurs manteaux, les deux femmes, le soutenant par les épaules, le traînant par les pieds, l'emportent et disparaissent enfin avec leur fardeau.

Lorsque ce jeu de scène sera terminé, le soldat et la matrone, assis sans pudeur au bord du mausolée, au premier plan, se désenlacent.)

SCÈNE VI

LA MATRONE, LE SOLDAT.

(Ils se regardent tendrement.)

LE SOLDAT.

Tu ne regrettes rien? Tu ne te demandes pas encore pourquoi?

LA MATRONE.

Parce qu'on ne peut pas te résister.

LE SOLDAT.

Ça t'a fait plaisir?

LA MATRONE.

Et à toi?

LE SOLDAT.

Ça m'a fait chaud... *(Se penchant sur le caveau:)* Écoute, nous n'aurions pas dû... si près de ton mari; s'il nous voyait...

LA MATRONE *(avec indifférence)*.

Oh! Je lui ai fermé les yeux ce matin...

LE SOLDAT.

A la bonne heure!

LA MATRONE.

Je t'aime!

LE SOLDAT.

Tu dis vrai?

LA MATRONE.

Je t'accompagnerai partout; nous irons loin, tu verras; nous monterons... *(Riant :)* Tu vois, te voilà tombé, toi aussi, dans le pluriel... Je te ferai monter haut, très haut! je ferai de toi un stratège.

LE SOLDAT.

Chiche!

LA MATRONE.

Tu seras gouverneur d'Éphèse.

LE SOLDAT.

Gouverneur des fesses me suffit...

LA MATRONE.

J'aime ton esprit fin. J'aime ton rire. J'aime voir tes dents.

LE SOLDAT.

Et moi j'aime voir sourire les affligées.

LA MATRONE.

Tu es bon et délicat... *(Avec inquiétude :)* Es-tu vraiment délicat et bon?

LE SOLDAT.

Que veux-tu que je te réponde? Que je suis bon ou que je suis vache?

LA MATRONE.

Si tu es bon, je ne serai qu'heureuse, mais si tu es vache, je serai comblée. *(Elle l'embrasse.)*

LE SOLDAT *(se dégageant)*.

Ça doit tout de même attrister tout le cimetière, ce qu'on a fait là!

LA MATRONE.

Le passé est le passé, mon chéri, n'y pense plus... Regardons plutôt les étoiles... C'est la plus belle nuit de l'année.

LE SOLDAT.

Toute bleue avec des trous plus noirs que le bleu, de chaque côté de la Voie Lactée. Quelle poussière, sur cette Voie Lactée!

LA MATRONE.

Et pourtant personne n'y circule plus; c'est une ancienne route du soleil.

LE SOLDAT.

Oh! la belle étoile filante!

LA MATRONE.

C'est une torche ardente avec un vœu ardent au bout. Fais un vœu.

LE SOLDAT.

Je ne souhaite plus rien; je laisse filer toutes les étoiles sans leur courir après.

LA MATRONE.

Même Astarté? Prions-la ensemble.

(Pendant ces répliques, ils tournent sur eux-mêmes en regardant le ciel; à la dernière réplique, la matrone montre du doigt l'étoile qui est juste au-dessus de la potence.)

LE SOLDAT *(apercevant la potence vide)*.

Nom de Dieu!

LA MATRONE.

Quoi?

LE SOLDAT.

Disparu!

LA MATRONE.

Qui?

LE SOLDAT.

Là... là...

LA MATRONE.

Je ne vois rien...

LE SOLDAT.

Justement! Il n'y a plus rien.

LA MATRONE.

Plus rien?

LE SOLDAT.

Mon pendu a été dépendu pendant que j'étais occupé avec vous.

LA MATRONE (*vexée*).

« Occupé... »

LE SOLDAT (*pour corriger*).

Pendant que je m'occupais à vous distraire.

LA MATRONE (*s'essuyant les yeux*).

Me distraire de ma douleur!

LE SOLDAT.

On m'a bien distrait de mon pendu! Me voilà bon pour le tourniquet.

LA MATRONE.

Quel tourniquet?

LE SOLDAT.

Le conseil de guerre; à cause de vous, je vais passer en conseil de guerre.

LA MATRONE.

Cela ne me déplairait pas.

LE SOLDAT.

Quoi! Vous me haïssez de nouveau!

LA MATRONE.

Non, mais l'épreuve trempe les cœurs forts. Écoute-moi bien...

LE SOLDAT.

Rendez-moi mon pendu.

LA MATRONE.

Mais enfin, est-ce ma faute si...

LE SOLDAT.

Est-ce la mienne si...

LA MATRONE.

Suis-je la première femme qui...

LE SOLDAT.

Et moi le premier garçon à...

LA MATRONE *(extasiée)*.

Tu es beau!

LE SOLDAT.

Que ne suis-je affreux! Rendez-moi mon pendu.

LA MATRONE.

Je te sauverai. J'ai des relations, mon beau soldat...

LE SOLDAT.

Ouais! Quand vous passerez en litière devant les barreaux de la prison où votre beau soldat attendra les verges...

LA MATRONE.

Tu es si doux à toucher qu'on te fouettera tout doucement... Tes cuisses sont si fermes qu'on ne peut pas ne pas s'intéresser à elles... et te plaindre...

LE SOLDAT.

Mes cuisses... ça me fait une belle jambe... une jambe rivée à un boulet...

LA MATRONE.

N'est-ce pas bon d'être plaint?

LE SOLDAT.

Ici tout le monde est plaint; c'est l'habitude dans un cimetière. *(Il gémit.)* Cinq ans à casser les cailloux... au minimum!

LA MATRONE.

Je te donnerai de l'argent...

LE SOLDAT.

Et pour quoi faire, bon sang!

LA MATRONE.

Pour acheter les juges.

LE SOLDAT.

Les juges militaires ne sont pas comme les autres : ils aiment mieux punir que de recevoir de l'argent... Au besoin, ils paieraient.

LA MATRONE.

Je te cacherai dans mon gynécée.

LE SOLDAT.

On m'y découvrira! Je n'ai pour me cacher que les profondeurs de l'Hadès.

LA MATRONE.

Tu fuiras! Les dieux te prêteront secours!

LE SOLDAT.

Ils ne prêtent qu'aux riches!

LA MATRONE.

Alors, je fuirai avec toi.

LE SOLDAT.

Nous serons rejoints. Vous, relâchée et acquittée. Moi, pendu. J'irai au bout de la potence prendre la place de mon voltigeur. Ainsi sera inverti l'ordre naturel qui veut que le gardien soit en bas et le condamné en haut. Et ce sera votre faute.

LA MATRONE.

Ma faute?

LE SOLDAT.

Mon avocat le dira sûrement; il dira que non seulement elles ne vont pas au front, les femmes, mais encore qu'à

l'arrière elles ne sont bonnes qu'à amollir le militaire. Ce sont des déserteuses!

LA MATRONE *(avec dignité)*.

Ma vie répondra pour moi.

LE SOLDAT.

Et que les plus rigoristes, le jour, sont quand vient la nuit les plus délacées!

LA MATRONE *(doucement)*.

Ingrat!

LE SOLDAT.

Et que rien ne leur est sacré, pas même les tombes.

LA MATRONE.

Si ton avocat prononce le mot de tombe dans sa plaidoirie, tu es perdu, mon amour. C'est un très mauvais présage!

LE SOLDAT.

Mais moi, je pourrai toujours déclarer que vous m'avez adressé la parole sans y être invitée.

LA MATRONE *(souriant)*.

Voyez le fat!

LE SOLDAT.

Ne saviez-vous pas qu'il est défendu de parler à la sentinelle?

LA MATRONE.

C'était pour te demander le chemin. Tu m'as fait retrouver mon mausolée et moi je t'ai fait perdre ton mort. Que d'histoires pour cette ombre!

LE SOLDAT *(amer)*.

Oh! je sais le prix que vous attachez aux ombres.

LA MATRONE.

Tu penses encore à mon mari!

LE SOLDAT (*superstitieux*).

Je l'ai outragé, il s'est vengé.

LA MATRONE (*pratique*).

Possible, mais il m'a laissé sa fortune et l'argent arrange tout. Si je ne peux pas t'acheter tes juges, eh bien... eh bien.. eh bien, je t'achèterai un autre pendu.

LE SOLDAT (*stupéfait*).

Quoi!

LA MATRONE.

Une famille nécessiteuse me cédera sûrement dans de bonnes conditions un cadavre de père ou de fils.

LE SOLDAT.

Non. La mort, c'est le luxe des pauvres. Ils tiennent aux leurs.

LA MATRONE.

Soit. Nous irons donc chez la sorcière. Payée par moi, elle déclarera à ton procès que par la vertu de ses incantations elle a réduit le supplicié à l'état de fantôme et qu'il a ainsi passé à travers le nœud coulant.

LE SOLDAT (*indigné*).

Et vous croyez, comme ça, qu'on badine, avec les autorités militaires?

LA MATRONE (*désolée*).

Mais alors, que faire... que faire pour avoir un... remplaçant?

LE SOLDAT.

Pas facile la chasse au gibier de potence.

LA MATRONE (*rêveusement*).

Un remplaçant... Je crois qu'il me vient une idée...

LE SOLDAT.

Mourir pour mourir, autant en finir tout de suite : je vais me passer mon épée à travers le corps!

LA MATRONE.

Arrête, malheureux! Tu n'en as pas le droit. Un si beau corps!

LE SOLDAT *(brandissant son épée)*.

Je meurs, déshonoré!

LA MATRONE.

Mon amour!

LE SOLDAT.

Ne me serre pas ainsi, tout suicide devient impossible.

LA MATRONE *(s'écartant, d'une voix impérieuse)*.

Soldat!

LE SOLDAT.

Présent. Pour la dernière fois, je réponds : présent!

LA MATRONE.

Jette ton épée et regarde ce tombeau : ton salut va en sortir. Mon mari...

LE SOLDAT.

Votre mari? Vous n'allez pas l'envoyer chez le ministre?

LA MATRONE.

Je l'enverrai encore plus haut... beaucoup plus haut.

LE SOLDAT.

Mais où donc?

LA MATRONE.

Le lieu auquel je pense, je n'ose pas le nommer; il est des choses plus faciles à faire qu'à dire... Devine. *(Du doigt, elle dessine en l'air une ligne allant du tombeau à la potence.)*

LE SOLDAT *(épouvanté)*.

Quoi? le guinder... là-haut? Sacrilège!

LA MATRONE.

Nécessité.

LE SOLDAT.

Les genoux m'en tremblent derrière mes cnémides!

LA MATRONE.

Vide cette amphore : c'est du vin destiné aux dieux... et malgré cela, il n'est pas mauvais.

LE SOLDAT *(résolument)*.

Non. Moi, je respecte les dieux et les morts.

LA MATRONE.

Et moi je respecte les vifs; mieux vaut une brebis vivante que mille lions empaillés.

LE SOLDAT.

Faire cet affront... à Monsieur votre mari!

LA MATRONE.

Mais songe donc qu'il va planer en plein ciel, lui qui étouffait dans l'ombre souterraine. Il dominera les balcons où les dames font sécher leurs chevelures; le premier il boira la rosée matinale, et lui qui ne voyait plus que de rampantes racines, il lui écherra le privilège supérieur de contempler des toits.

LE SOLDAT *(ébranlé)*.

Le fait est... Mais je n'oserai jamais. J'ai peur que les démons me saisissent.

LA MATRONE *(énergiquement)*.

Préfères-tu être pendu?

LE SOLDAT.

Non! Non!

LA MATRONE.

Alors, suis-moi. Le coq a chanté; déjà les étoiles pâlissent. Hâtons-nous, il n'est que temps.

(Ils descendent dans le caveau, la matrone la première, d'un pas décidé. Elle allume une lampe, se retourne sur le seuil, éclairant avec passion le visage du soldat.)

Je t'adore!

(Ils disparaissent dans le tombeau. On entend chanter un oiseau, puis les deux amants reparaissent, le soldat le premier, tenant entre ses bras une forme enroulée dans un suaire. La matrone reste au premier plan tandis que le soldat s'éloigne. On le revoit au fond, prêt à monter le corps au haut du gibet.)

LE SOLDAT.

Hissez le pavillon! Garde à vous!

LA MATRONE.

Pauvre cher disparu! Il sera content! Il aimait tellement à rendre service. *(Elle souffle la lampe.)*

(Rideau de gaze métallique. Au premier plan, peu éclairé, passe la matrone au bras du soldat; bouches jointes, rires. Ils croisent sans les voir les deux femmes du pendu, images de la douleur.)

RIDEAU.

PAUL MORAND.

TRADUIT DU SILENCE (1)

Après un certain nombre d'années j'ai fini par comprendre que la nature des choses me faisait une loi d'aspirer à la mort. Et non pas parce que je suis moi, mais parce que je suis un homme. Chacune de mes sensations, maintenant, est pleine d'un mécontentement qui va se précisant : cette gorgée d'horreur que je respire à chaque instant finit par donner à tous les actes de ma vie un arrière-goût que je me sens un peu plus qu'autrefois apte à caractériser.

A travers la perception d'un objet, quel qu'il soit, je sens comme une espèce de préjudice causé à ma pensée. Le monde où je vis est accablé par le poids de la lumière, de cette lumière dans laquelle je ne peux pas pénétrer sans que toutes les pensées qui sont en moi deviennent transparentes et se fassent inexistantes comme des spectres. Ce monde est grotesque, et il faut bien qu'il porte son absurdité sur la face puisque, sans en connaître d'autre, je peux le juger imparfait. On ne peut pas rester dans l'horrible lumière, sous la hideuse pluie de rayons, et si quelqu'un d'aussi prévenu que moi y demeure encore, c'est qu'il ne sait par quel bout prendre la nuit.

Il y a une nuit dans la nuit.

Certains soirs, je me sens effleuré par une espèce de mélancolie, une insensibilité qui est triste. Je me sens infé-

(1) Joë Bousquet, blessé en 1918, n'a pu quitter depuis vingt-trois ans le lit où l'attache une demi-paralysie.

rieur, alors, digne d'une médiocrité à laquelle je vérifie que ma vie se conforme. Je me sens retranché du monde par une idée que je me fais de sa beauté. Je ne souffre pas; mais je savoure et je pense mon silence comme s'il était l'expression parfaitement appropriée de mon néant intérieur.

J'ai le dégoût de ce moi, car je sais qu'il tient la réalité du monde dans ses mains. Je hais ce « moi » qui, au lieu de me former, me détermine. Car il est l'unité de tous mes instants, mais m'abandonne au milieu d'eux, et tend à me donner pour être ma pensée, c'est-à-dire ce qui me pose en face du monde extérieur et en dehors de lui.

Tous mes instants en un seul!... Je crains, désormais, que ma peine ne dure autant que moi. Mon être véritable me chasse devant lui. Ah! il faudrait avoir pour toute existence réelle l'être abstrait de cette unité. Il ne faudrait pas que cette unité de tous mes instants trouvât à se figurer dans l'univers matériel par ce corps absurde auquel je suis lié. Cette unité porte un fruit, hélas!

Mon moi n'est lui-même que dans un monde où je ne peux pas demeurer.

Le même silence qu'autrefois est dans l'oubli où l'approche du sommeil fait entrer les choses. Je suis le même, sans doute, à cela près que la vie m'est, plus qu'autrefois, à charge. Hélas! dans la pensée que je suis vivant, mon être, maintenant, pèse plus lourd que mon cœur. Je me prends pour un homme, je m'habite, je me connais. Ce moi qui est l'unité de tous mes instants pense à son existence au lieu de penser à son unité.

La réalité de ce monde a perdu son innocence. Mon corps m'a été repris; la souillure m'est restée. La faute d'être a survécu en moi à l'existence.

Douleur incompréhensible, incommunicable; et rien ne me guérira. Je n'ai de réalité que dans mon amour; et j'ai sa faiblesse pour demeurer de chair. Mais l'ombre des autres est sur moi pour m'habiller de honte.

Dans les derniers mois de cette année 1935 je sens un peu mieux les limites de ma force et celles de ma faiblesse. On dirait que ma volonté s'éveille au sein de ma vie, qu'elle aspire à devenir la conscience de mon destin; et la hâte me vient de la traduire ici en termes clairs et communicables. Ainsi vais-je me mettre en paix avec l'avenir auquel je crains que mon courage ne se montre inégal.

Le moi est l'unité des instants. Encore faut-il que le contenu de ces instants ne l'empêche pas de prendre conscience de cette unité. Si mal que je le dise, je traduis à peu près ma peine de malade; ou, plus exactement, le rêve éclos dans mon ambition de la voir finir. Qu'entre l'unité de mes instants et la conscience de cette unité, il n'y ait place désormais pour rien d'extérieur à moi... Je me plais à penser au passage que l'amour absolu représente pour moi, plus que jamais et au mépris du réel, la solution de choix. Mais il y en a une autre qui revient à cacher le monde réel sous les trames d'un monde que j'inventerai. Pendant mes années de jeunesse je me suis contenté de voir mon amour transfigurer les personnes et les choses qui m'approchaient. L'existence que ce pouvoir me ménageait un peu en marge de l'opinion reçue faisait retentir au plus profond du réel cette unité des instants que ma pensée employait à transformer les visages. Cette opération poétique ne me contente plus.

J'aurai mis toutes mes forces à « naturaliser » l'accident dont ma jeunesse a été victime. J'ai voulu qu'il cessât de me demeurer extérieur; et que toute mon activité intellectuelle et morale en fût le prolongement nécessaire;

comme si, dans une existence entièrement restaurée, je pouvais effacer le caractère matériel dont il était revêtu, éliminer de mes pensées l'impression qu'un hasard avait pu s'appesantir sur moi sans démêler ma vie de celle des choses. Il ne s'agit pas pour moi d'écrire, mais de rendre à ma vie sa hauteur inévaluable; et pour cela, la faire indifférente à ce qui se produisit en elle sous le jour de l'accident.

Il n'y a que le monde qui soit assez grand pour exprimer la paix de mon esprit avec lui-même, l'enchantementd'une pensée entrant dans la demeure de vérité. Je me sens plus heureux qu'hier et ce bonheur de ce soir ne se distingue pas de celui que je ressentais autrefois et que je croyais avoir perdu. Il y a hors de moi tel être de chair qui est l'unité de toutes les heures comme ma pensée est l'unité de tous mes instants. On dirait que la lumière du jour parle la même langue que mes pensées. A travers la beauté des choses un rêve s'élève de mon regard comme une transparence dont mon corps accomplit en lui le pressentiment. Paroles creuses, sans doute, et qu'un tableau aussi naïf que possible de mes impressions remplacerait avantageusement.

Je noterai la couleur de ces impressions; à ceux qui me liront j'en communiquerai la saveur. Je dirai comment la beauté des choses est ce qui me semble les rendre réelles. Quitte à scandaliser les esprits positifs, je déclarerai que la beauté des choses m'apparaît comme la condition de leur existence, comme si, entre elles et mon regard, mon être et le leur se fussent après coup forgés.

Aimer, c'est être absent de soi-même; découvrir la vérité de sa propre vie dans la présence de ce qu'on ne peut pas avoir. J'ai connu ces impressions autrefois; je les retrouve plus fortes, mais liées, désormais, à des malaises cardiaques. Tout le jour, dans mon cœur grand et fou il se lève une vie dont je ne perçois que le retentissement mêlé à des choses qui ne peuvent pas me faire oublier mon amour.

Si seulement c'était l'amour de quelqu'un! Mais irai-je croire à la sincérité de ceux, de celles qui aspireraient à le porter avec moi?

L'amour, avec ses ailes de colère...

Douceur d'inventer une vie à ceux qui nous font la grâce d'oublier leur être pour nous... Elle fut pour moi l'oubli du réel, ne saurai-je pas prolonger en sa faveur l'enchantement qu'elle m'a procuré? Ainsi parle l'homme, dans le silence, dans la solitude; et sa parole consacre son impuissance et l'inanité de son aspiration vers le beau. Sous les apparences d'un songe à réaliser il n'a jamais entrevu que sa faiblesse et l'espoir de l'amener à se connaître avec des larmes. Il n'est rien, que le désir d'approfondir ce rien, d'en sonder le néant dans la contemplation de toutes les choses.

J'ai changé. Tout mon être gémit à travers une sorte de hauteur qui se découvre dans ma pensée et ce gémissement annonce que je suis mortel avec des paroles de vérité. Des regrets qui m'accablaient se rendent clairs : mon désespoir de toujours n'était qu'une forme pensable de mon lien avec moi-même; et cette horreur qu'il ne cessa de m'inspirer se détache comme une ombre au seuil de la vie nouvelle où il me semble que je vais entrer. Le temps n'est plus aux projets : l'acte d'écrire est pour moi une joie, le seul rapprochement possible avec celle que l'on ne rencontre jamais en ce monde. J'écris sans m'arrêter, j'empêche le temps de me révéler qu'il n'est pas la pulsation, dans mon cœur, de mon amour.

Tous les sentiments qui portent un nom en ce monde s'approchent aussitôt pour parler de mon désir avec moi. « Écoute ta douleur parler d'un autre temps dans la pensée que tu es heureux. Écoute ta jalousie comme si ton ombre devait te passer un couteau. »

« Ton enfance est là... Mais non! c'est l'inutilité de ta vie que tu perçois tout d'un coup; et, au lieu de ton enfance, ce qui dans le temps passé mieux qu'aujourd'hui s'offrait à combler d'amour l'espace à découvrir. De ce qu'il y eut toujours en moi d'insatisfait il n'y a rien qui ne demeure. Je le découvre à différentes époques de ma vie comme l'indice d'une présence à laquelle mes sentiments offraient plus ou moins de clarté dans l'eau découverte d'un miroir...»

Et maintenant j'écris pour que mes paroles donnent l'idée d'une joie unique en ce temps mauvais. La société dont je fais partie chasse les hommes bons ou les gâte : elle sépare la pensée d'elle-même, assigne la vérité comme solitude à quelques individus dont elle ne fait aucun cas. C'est la honte du temps où je vis qu'il fasse l'existence la moins lourde à ceux qu'il a, comme moi, aux trois quarts démolis. La vie, en me déshumanisant, m'a séparé de ce qu'il y avait de plus abject sous le ciel. Mais cette considération nécessaire ne mérite pas d'être méditée.

A trente-huit ans, je sens toute ma vie s'absorber encore dans la promesse que se faisait, il y a un quart de siècle, mon cœur d'enfant. Déjà, il s'agissait d'amour. Mais l'éveil de ce sentiment se colorait de toutes les impressions auxquelles mon extrême jeunesse trouvait la saveur de sa propre chair; et ce sont ces souvenirs poétiques que je trouve en moi à la place de l'espoir qui s'inscrivait en eux : le vent de décembre dans la ruelle éclairée par une fille en robe rose; l'odeur de la poussière dans le vent sifflant de la mer... La Palme, odeur des chèvres et du sel; et le brin de lilas blanc que j'avais cueilli dans le jardin d'une fillette, désolé de ne pouvoir me souvenir qu'elle me l'eût donné.

« Tu es là! Tu es toujours là. Personne ne t'a ôté ce qui fut le bien le plus précieux de ton adolescence; et la mort

même passera sur toi sans le voir, car comment s'ajouterait-elle ce que tu t'es interdit de tuer ? Sois attentif à ton bonheur. Le poids des ans n'y fait rien. Et tu sais maintenant que c'est hors de toi que ton cœur trouve la place de battre. La beauté perdue, vis-la dans l'instant qui vient où elle est ton amour plus qu'elle n'est toi-même; et donc, la nécessité pour toi de te chercher et de te trouver dans ton cœur.

» Il aura donc fallu que tu inventes un langage pour te parler à toi-même. »

Sous les coups de vent et dans l'odeur des muscats et des varechs il y avait la même essence voluptueuse dont un transparent visage approche de moi la vertu, de plus en plus sensible, de plus en plus transparente à la pensée que j'ai de toutes les choses. Aussitôt que je pense à une femme, des mots me viennent à la bouche; et je me dis : « Parler... être lié en elle à la présence de tout ce qu'elle aime... »

Je traduirai cette exaltation en termes de sagesse. Que m'importe si la réalité doit s'enrichir d'images inventées pour rester égale à mon amour dans les phrases terre à terre de ma traduction ! Aussitôt que mon amour me parle d'une femme, je vois cette femme m'apparaître avec une couronne de myosotis sur le front. Les myrtes de la légende et aussi la couronne de laurier sont nés d'un songe d'amour. C'est là, non la vérité, mais l'expression d'une vérité plus haute, sans rapport évident avec elle.

JOË BOUSQUET.

MON JOLI CHATILLON

Castrum nobile quondam et inclytum valde Castellio.
GODEFROI DE LANGRES.

... mon joli Chastillon.
BOISROBERT.

ARGUMENT

Le poète évoque sa ville natale dans ses aspects anciens, et telle que son enfance l'a connue. Il la voit aimable et souriante encore, mais frustrée du rang éminent auquel son passé le plus lointain lui aurait donné le droit de prétendre. Par là, le destin de la petite ville bourguignonne ressemble à celui de l'auteur exilé dans la grande métropole de l'Occident où il ne retrouve ni son sang ni son langage. Il annonce les terribles épreuves qui vont s'abattre sur un peuple asservi et dégradé, le châtiment de ses infâmes bergers, le Mal finalement vaincu : c'est ainsi que le chant de déploration s'achève par un cri d'espérance.

Doux séjour où j'ai pris naissance,
Que dorent le songe et l'absence,
Puissent te mériter mes vers
Los plénier et gloire éternable,
O ville toujours avenable
Dans ton nid de feuillages verts.

Je vois dans tes longues annales
Briller les vertus cardinales,
Mais ce fut bien travail perdu :
A peine à moitié de ta course
La Fortune te fut rebourse
Et contraire à l'heur attendu.

A combien de chances diverses,
De tempêtes et de traverses,
Ton sort fut autrefois soumis,
Et que dans cette heure pesante
Répond peu l'image présente
A l'honneur qui t'était promis !

Où sont tes lices redoutées,
Tes couvents aux salles voûtées,
Pleins de rendus et de nonnains,
Capucins et Bénédictines,
Bien chantants laudes et matines,
Feuillants, Cordeliers, Antonins ?

Sur les débris de tes tournelles
Poussent orpins et ravenelles.
Adieu portes et bastillons !
Éternel'ment nous feront faute
Pont-tournis et muraille haute
Pour les justes rébellions.

Je ne me plains trop de Philippe,
(Trop Hugue était de male grippe)
Encor moins d'Henri le bon roi,
Ains de ceux de la Sainte Ligue
Qui pour ruer jus Papefigue
Nous ont fait nuisance et déroi.

En ce temps, ta grande abbaye
Par Thénissey fut mal baillie :
Ce baron, larron désormais,
Dépeçant toits, fenêtres, grilles,
Fit pis que reîtres et soudrilles
A l'église de Saint-Mamès.

Ton donjon n'est plus qu'un fantôme,
Qui, l'un des plus forts du royaume,
A la puissance fut aidant
Des ducs lassés de la tutelle,
Où l'on vit la croix qui ventèle
Du grand prince de l'Occident,

Le duc de la grande Bourgogne,
Lothier, Luxembourg, qui qu'en grogne,
Brabant avec Limbourg grossi
De Gueldre et conquis sans esclandre,
Comte d'Artois, comte de Flandre
Et comte de Bourgogne aussi,

Palatin de Hainaut, Hollande,
Namur et Zutphen et Zélande
Où sont les grands flocards de lin,
Marquis enfin de Saint Empire,
Seigneur de Frise, qui n'est pire,
Et de Maline et de Salin.

Entre tes murailles vantées,
Par mainte guerre cravantées,
On vit plus d'un clerc, vrai soleil
De sapience et de lettrure,
Maint vassal de bonne engendrure
Et renommé pour le conseil.

Bernard au radieux visage
Y fit son saint apprentissage,
Celui qui par un soir d'hiver
Eut vision béatifique,
Composant l'hymne séraphique
« Marie, étoile de la mer ».

Afin qu'y fleurît Prudhomie,
De Fraude et Barat ennemie,
Le bon bailli Jean de Foissi
Y rédigea notre coutume,
Et pour les siècles de sa plume
En a chaque point éclairci.

Muse, redis-moi les cortèges
Où se pressaient drapiers de beiges,
Tisserands, maçons, charpentiers,
Traiteurs, barbiers portant bannière
De l'une ou de l'autre manière
Selon de chacun les métiers,

Avec l'enseigne de leur gloire,
Équerre, navette ou doloire,
Lion rampant ou bœuf passant,
Lesquels ne sont pas mots de gueule,
Fiole d'argent, tourteaux de gueule,
Saint Martin, saint Côme ou Vincent.

Les Chevaliers de l'Arquebuse
Qui furent, si je ne m'abuse,
Pour l'oisel abattre à coup sûr
Fameux jusqu'à Constantinople,
Portaient papegai de sinople,
Hampe de sable sur azur.

Est-il encore une relique
De ce siècle où la république
Avait le bien pour seule loi
Et faisait aux tricheurs la guerre ?
De reliques, je ne vois guère
Que le bâton de saint Éloi.

Adieu les pompeuses entrées
Par quelque régent célébrées,
Et le joyeux heurtebillis;
Fifres suisses, tabours d'Écosse,
Mortiers, annonçant le carrosse
De l'un ou l'autre des Louis;

Échevins, maïeurs à la file,
Présentant les clés de la ville
Sur un coussin de taffetas,
Avec pour riches garnitures
Truffes, mousserons, confitures,
Tant clairet que blanc hypocras.

Mais franchissons des temps l'espace;
Que dans mon esprit je repasse
Aucuns événements moins vieux
Qu'appris avons non par les cuivres
De Renommée ou par les livres,
Mais de la bouche des aïeux.

Voilà cent ans et trente, espère,
Qu'est allé mon virli-grand-père
Là-haut à Saint-Vorles dormir,
Sur la colline qui verdoie,
En sa redingote vert-d'oie
Et son gilet de casimir;

Soixante et dix que cloche en vambe
Y mena l'aïeul Belle-Jambe :
Ayant vingt ans porté le faix
Des besognes de la commune,
Peu chiche des biens de fortune,
Bénin, loyal en tous ses faits.

C'était l'âge des forges, l'âge
De la grand route et du roulage :
Alors dans nos deux Châtillons,
Chamont et Bourg, que de frairies,
Que de logis, d'hôtelleries,
Que de coches, de postillons !

Vous vissiez, claquantes galoches,
Mettant fiarde ou gobille en poches,
Cent gamins courir à grands cris,
Quand par le faubourg de Courcelle
Arrivait, postillon sur selle,
La diligence de Paris.

On n'oit plus, gai comme fauvette,
Du tissier siffler la navette,
Amusement de l'écolier;
En Chamont plus rien ne recorde
Le cordier cordelant sa corde,
Ni le maillet du tonnelier.

Au bord de la Seine si gente
Le charron flambe-t-il sa jante ?
Ferre-t-on toujours les chevaux ?
La halle de bois est rasée,
Et maint vestige est au Musée
Pour instruire peuples nouveaux.

Plus le prêtre en surplis n'éclaire
Le soir de Saint-Jean la foulère;
Ni Béniçons, ni Fête-Dieu;
Triste sujet pour les Oroses !
Saint Roch, sainte Anne ont-ils leurs roses,
Et sonne-t-on le couvre-feu ?

Où sont vos coiffes et vos hottes,
Vos sorciers et vos caillebottes,
Bonnes femmes de Massingy ?
Je n'y vois sorciers ni fromages,
Non plus que châles à ramages,
Ni jacquillons de poulangi.

Les ménagères sont détruites
Qui faisaient beaux pâtés de truites
Et tripes en pots vernissés,
Qu'accompagnaient, plus d'un dimanche,
Ou le vin de la Vigne blanche,
Ou bien le pineau des Riceys.

Chantez avec moi, marris, mornes,
Au son des anvots et cromornes,
O chantres de Saint-Nicolas :
Aux mains de la gent ennemie,
Lamentons comme Jérémie
Et proférons le grand hélas.

« Ma cité, comme elle est lointaine
Et seule, et que la quarantaine
Est longue au pauvre déchassé !
Tous deux, l'orphelin et la veuve,
Pleurons au bord du même fleuve
L'Avenir comme le Passé.

» L'auteur de cette déchéance,
Est-ce divine Pourvéance
Que l'on appelle le Seigneur ?
C'est plutôt, j'ai lieu de le croire,
L'Aversier plein d'engigne noire,
De mortelle voie enseigneur;

» Le destructeur, le mauvais ange
Par qui tout de mal en pis change;
Il m'a chassé de ma maison,
Il m'a souhaité malétrenne,
Il m'a mis en terre foraine
Et conduit en chétivaison.

» Dans tes remous, foule étrangère,
A la guise du horsain j'erre
Que ne sait l'ami rencontrer.
Où frapperai-je ? A quelle porte ?
L'une est fermée et l'autre porte
L'écriteau « Défense d'entrer ».

» Tu aimes ce que je déteste
Et montres haine manifeste
Pour tout ce que plus cher je tien,
D'autant plus que d'un franc lignage
Mon parler donne témoignage
Et d'un sang qui n'est pas le tien.

» Tombé je suis en male trappe,
Tel Daniel chez le satrape,
Le Prodigue au milieu des porcs.
Je suis l'Ulage qui se musse
Sous l'haubert, le froc ou l'aumusse,
Pour garder de péril son corps.

» Mais bien que parfois elle hésite,
Mon âme, qu'un dieu fort visite,
Inflexible devant le mal,
Attend la défaite dernière
De la caterve pautonière
Au service de Bélial.

» Ménageons comme or de Bétique
L'espoir, précieux viatique,
Dans l'adversité seul recours,
Car l'homme qui perd l'espérance
N'a de vivre que l'apparence
Et touche au terme de ses jours. »

Mars-avril 1936.

ANDRÉ MARY.

BATAILLE AU COUTEAU

I

Dix minutes après le coup de sirène ils sont venus, comme chaque soir, s'aligner sur le remblai, devant mon wagon, le wagon où je loge. Ils ne m'ont pas provoqué avec des injures cette fois-ci; ils n'avaient pas leur tête de tous les jours.

Ils m'ont dit presque à voix basse : « Alors, on se bat ? » et le plus gros, de la tête, m'a fait un mouvement de côté comme pour dire : « Avance un peu si tu n'es pas un lâche. »

Je ne suis pas un lâche, mais j'avais peur. Après avoir tiré, avoir ouvert mon couteau, je me suis avancé; mais j'avais peur.

Je ne sais pas ce qu'ils me veulent, ceux-là.

Je vis dans ce wagon et ne fais de tort à personne puisqu'on l'a abandonné aux abords de la gare, en bordure de champ. Il est à moi puisque j'y habite depuis plus d'une saison. Le chef de gare m'a dit lui-même :

« Moi, je ne vous ai pas vu. Vous êtes ici en dehors du règlement : je vous ignore. »

Ils viennent tous les soirs parce que mon rail touche au chemin de leur usine, mais ce n'est pas moi qui les empêche de passer. Ils me rossent tous les soirs parce que je les dépasse de la tête et des épaules, ce que je ne fais pas pour leur causer du tort.

Et ce soir j'ai peur de me battre, car je sens que je ne m'en tirerai pas avec quelques coups de poing comme les

autres soirs, le nez saignant et un genou sur l'épaule comme d'autres fois; je comprends à leur silence qu'il va falloir se battre pour de bon.

J'ai peur, car je sais me servir du couteau maintenant.

II

Je n'ai pas eu le temps de m'apercevoir que ça commence, que le gros tombe sur moi comme un sac de sable.

Je suis dans l'herbe en dessous de lui, et je ne vois plus rien que par éclats : la chemise tordue, un genou, sa semelle qui me râpe la joue, le ciel qui tourne avec ses nuages, l'herbe que je mâche de force, les jambes en file des autres qui regardent.

Je m'accroche avec acharnement à sa main droite armée, et lui à la mienne.

Je sens son cœur contre mon cœur battre à lourds coups réguliers, et mes narines respirent cette chaleur farcie qui sort de lui.

Mon cœur tape de plus en plus vite, et plus il tape moins je suis sûr de résister. Un muscle lâche. Je faiblis. Sa lame se rapproche de ma cuisse. Je tiens ma lame près de son dos, et je tords en arrière sa main qui me retient.

Et comme sa bouche est sur mon cou et qu'il bave, et que sa sueur colle sa joue à mon oreille, j'ai vraiment envie de le tuer, j'ai vraiment besoin que ma lame grince tout de suite dans ses vertèbres pour me nettoyer de lui.

La pointe du couteau pique l'étoffe, ouvre la peau qui sue. Nous saignons. Je cherche à le mordre car l'arme me pénètre, mais il se dégage d'un tel coup de reins qu'il m'envoie rouler à trois pas.

Il me laisse le temps de me relever. Le ciel s'est obscurci. Quelques gouttes tombent.

Je suis debout, et maintenant qu'il n'est plus contre moi je n'ai plus envie de le tuer.

Les autres regardent et ne disent rien.

Nous nous penchons un peu sur le vide qui nous sépare.

Il fonce sur moi et moi je baisse la tête comme pour qu'il s'y troue. Nous nous soudons encore une fois. Je lève ma lame.

J'attrape un tel coup dans le flanc que la haine me reprend et d'une détente je lui entaille le poignet.

Son sang jaillit.

Ma tête tourne et je tombe.

Ils sont partis.

Je n'ai d'autre envie que de me coucher.

Je me traîne jusqu'à mon wagon.

Je m'étends sur la banquette.

Ma chaussure est mouillée de sang. Je me sens mouillé du côté douloureux.

Je relève la chemise déchirée et trouve la blessure; c'est une fente rouge avec des bords blanchâtres.

Le sang coule dans le creux de la hanche, mes mains ne peuvent plus le retenir. Il est beau, il est précieux et il s'en va.

Et je m'émerveille que de moi qui ai mangé tant de vase, bu tant de pluie, mâché tant de nourritures grises, sorte une substance si rouge.

J'éprouve un contentement grave parce que quelque chose va commencer pour moi, parce que maintenant je vais vivre ou mourir et que ce sera également nouveau.

III

Je me réveillai avec la lumière sur la joue comme un morceau de plâtre. Le sang souillait toute la banquette, un sang devenu noir et lointain. La douleur était plus profonde et comme enterrée dans la plaie.

Derrière la vitre, le soleil chauffait les feuilles ouvertes. J'avais froid comme s'il neigeait.

Un peu de vent frottait les branches contre les vitres et sur le toit. Vers l'est, le ciel se découvrait.

Je m'aperçus que j'avais emprisonné une feuille en fermant la portière. Sans quitter ma place, je descendis de la feuille à la tige, et d'elle aux racines. Et voilà, ce wagon construit pour le voyage était enraciné à la terre; depuis quinze ans il n'avait pas roulé et je savais que son rail était creusé de rouille. Et la terre, qui veut reprendre tout ce qui a perdu le mouvement de la vie, voulait le reprendre.

Abandonner les choses sur la face de la terre c'est comme les laisser en pleine mer : si les choses n'ont pas la force de fuir, elles tombent au fond.

Le vent s'était levé.

Tout à l'entour, les feuilles faisaient un clapotis de pieds nus. La poussière de l'intérieur se soulevait.

La feuille prise me semblait un reproche de n'être attaché nulle part, de n'avoir jamais trouvé un trou où mettre mes pieds, où me cacher, où dormir.

J'étais couché ici comme dans un ventre : le wagon abandonné de tous avait été pour moi une chaude demeure.

Depuis que nous avons quitté la maison de nos pères, nous en avons subi des chambres d'hôtel traversées par la lumière des rues, des asiles exposés comme des cages, des meublés plus gênants que l'habit que d'autres ont porté, des hôpitaux dénudés de toute mémoire; nous deux, elle et moi : elle qui était la chaleur de ma vie, fin exacte au delà de laquelle il n'y a plus de désir, ni pensée, refuge contre la ruine de toute raison de vivre : ma tranquille maison, ma mère.

Elle, le souci de mes jours et de mes nuits. Le frémissement de ses mains où je voyais venir la mort. Et quand ma voix se faisait plus lourde elle riait, se levait, et plus tard tombait, avec la lampe. Mon effroi, le soir, de ses forces brisées; et plus, de ses yeux brillants du matin. Le poison auquel je la disputais, qui la gagnait chaque jour.

L'angoisse qui nous poussait de ville en ville, qui nous chassait loin l'un de l'autre.

Et aussitôt retrouvée, elle a fui d'entre mes mains. Elle est morte, morte seule dans une salle d'hôpital tandis que je pleurais dans la rue.

Et de chute en chute me voici dans mon lieu, dans le wagon fait pour rouler, et qui rouille. Pourtant, il n'avait pas été bâti pour moi, le wagon, mais pour les hommes; pour qu'ils puissent grossir les villes, se quitter, se cacher; partir enfin.

Je les voyais, par quatre, assis à ma place, reculer à toute vapeur dans les campagnes, tandis que le sang continuait à couler paisiblement en eux, que s'achevaient les lentes digestions, que leurs regards se croisaient avec indifférence et s'éloignaient à travers les vitres, sur les champs où reste un râteau, où passe une grande faux, où le soir tombe sur les meules, où une vache tend le mufle vers la mare.

IV

Comme si le vent avait soufflé le soleil, la campagne se fit sombre. Je songeai que la nuit allait peut-être revenir et je ne voulais plus rester enfermé dans cette boîte qui ne bougeait plus.

Je me levai.

Ce qu'il y avait dans mon ventre et ce qu'il y avait dans ma tête se mélangea dans ma bouche. Tout tourna tandis que je me laissais pendre du marchepied et glisser jusqu'au sol.

Je suivis la voie tracée jusqu'à la gare où il n'y avait rien. Et comme une route partait de la gare, je pris la route qui conduit aux faubourgs.

Le soleil reparaît, mais je grelotte de froid.

Malgré tout le sang perdu, je me sens liquide comme une barque percée qui fait eau.

La respiration qui s'affole rencontre au fond du poumon un insecte sifflant qui s'y agrippe avec ses pointes.

La volonté qui me soutient est dure dans la tête, molle dans les jambes. Les paupières se couchent de plus en plus, cils contre cils, et le champ de la vue est étroit.

La route est moite avec un poteau sur son bord.

L'herbe est chaude, à droite, à gauche. Je vois sa chaleur aux abeilles. M'y enfoncer est tout ce que je demande au monde. Mais je serais tenté d'y descendre et de m'y perdre pour toujours. Alors je marche sur la route qui conduit aux faubourgs. Je marche vers les faubourgs, vers rien.

Qu'est-ce qui me pousse vers les hommes, vers ceux qui ne nous sont rien et dont les mains guérissent et tuent?

V

Les maisons prenaient de plus en plus d'importance, devenaient de plus en plus chaudes de couleur.

Comme j'arrivais sur la place, un cycliste fonça sur moi, puis me contourna en sifflant. Je me rejetai en arrière, crispant les poings pour ne pas tomber.

Ce fut alors que j'entendis un bruit de vague sur les cailloux et que surgit dans le champ de mon regard un grand cercueil de métal. Je tombai assis sur le marchepied de la voiture.

Une voix douce me demanda ce que j'avais.

« Il ne fait pas chaud aujourd'hui », répondis-je avec un effort pour me retourner.

Je ne comprenais plus grand'chose.

Je me sentis tiré par les bras — ce qui m'arracha une plainte — et rouler sur des coussins pendant un temps indéfini.

Dans la torpeur où j'étais, un parfum me révélait une présence.

Je pendais sur le vide où j'étais près d'entrer; mais, au moment de verser, je me rappelai à moi-même avec douleur.

Ma joue frôla une fourrure, mon œil rencontra une broche. Alors je me sentis redressé par deux mains. Et depuis l'enfance et ma mère, jamais un tel mouvement ne m'avait secouru. Malgré la douleur et malgré la nausée, j'en éprouvai la délicatesse et la fermeté. J'étais comme une eau qui se retrouve dans un creux et qui n'a plus qu'à s'abandonner à son apaisement.

Je tournai les yeux vers celle dont me venait tant de douceur. Je vis s'élever la main qui m'avait soutenu.

Le sang qui tachait la paume commençait à couler sur les veines de son poignet.

Et très loin derrière ce geste ancien parut le visage, d'une beauté de pierre, sans tristesse ni pitié.

VI

Il y eut un bruit de trompe et je vis s'ouvrir une grille à deux battants. Nous étions arrêtés au bas d'une façade blanche. Des personnages blancs nous entourèrent, il y eut des voix.

On me traîna, on me coucha, on me déshabilla, on me lava partout. Je n'avais plus à m'occuper de rien. Je descendis dans le puits froid des draps et au fond je trouvai la bouillotte. Ils devaient être plusieurs à me regarder. Je les voyais mélangés à la lumière des fenêtres, aux murs et au plafond.

Le dégoût me remontant au delà de la bouche me rendit la nuque si pesante qu'il me sembla que j'étais entraîné en arrière.

J'aperçus une petite figure barbue, des mains me soulevèrent avec précaution : on me poignarda au côté. Je poussai un grand cri et me débattis. Alors j'entendis une voix qui disait :

« Laissez, laissez faire le docteur. »

Je les regardais, me demandant ce que tous ces gens venaient faire là.

Après le pansement, la piqûre m'ouvrit la perception parfaite de tout ce qui se passait en moi.

Ils s'en étaient allés en tirant de grands rideaux rouges. J'entendais à présent s'ouvrir et se fermer les cachots souterrains du poumon, se tisser dans la blessure les fibrilles d'un bord à l'autre, tandis que le drain repoussait leurs efforts; et le cœur couché comme un autre dans ce lit.

Parfois je me défaisais comme du sable. Parfois je me tassais comme des cailloux. Parfois j'apercevais le jour ou la moitié d'un visage. Une femme se penchait, comme si elle voulait m'attirer jusqu'à son regard. Mais j'étais une mare croupie. Ma mère venait, elle me reprochait de m'être fait tuer pour la faire pleurer encore, elle morte. La dame à la main de sang levait la main et me reprochait de l'avoir salie, me reprochait de l'avoir salie de mon sang.

Des hommes venaient, toujours les mêmes, m'assommer de coups sur la tête, me percer du couteau; à chaque battement de la pendule, replonger la lame pour la retirer avec lenteur.

Je me soulevais vers le ciel jaune pour rendre; la femme venait m'essuyer les lèvres, mais j'y gardais une aigreur que la tisane n'enlevait plus.

VII

Je voyais maintenant la femme presque tout à fait. Je me trouvais presque à sec et sur le point de sortir de mon mal. Chaque fois que je m'apprêtais à dire un mot poli, elle me faisait un signe de silence, un doigt sur la bouche, comme dans une église.

Je cherchais des yeux les grands rideaux rouges que j'avais vu tirer tant de fois. Mais tous les rideaux étaient blancs.

LUC DIETRICH.

NOTE SUR PASCAL
ET LA PSYCHOLOGIE ROMANTIQUE

Rien de plus opposé en fait que l'homme selon Pascal et l'homme romantique, que les sources de la pensée de Pascal et celles de la pensée romantique.

La première démarche de celle-ci, c'est le décri de la raison, son éviction et son remplacement par une sorte de mystique naturaliste du sentiment.

> « *Chantons, célébrons la naissance*
> *Du nouveau Dieu du sentiment* »

s'exaltait platement, en 1788, le gazetier Baumier (1), voulant souligner l'avènement sentimental de la révolution rousseauiste avant qu'elle ne s'inscrivît dans l'Histoire en traits sanglants.

Déjà Luther, ce précurseur de toutes les rébellions du moi, lançait les plus grossières imprécations contre la raison qu'il nommait « *la putain du diable* », avant que Lamennais n'en fît « *la grande maîtresse d'erreur* ». Pascal, au contraire, s'il se refuse à l'angéliser comme Descartes (ce qui est encore une manière de la détruire), respecte la raison de l'homme, en appelle à elle, affirme son primat en tout ce qui n'est point l'ordre ineffable de la charité. Écoutez-le : « *La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître, car en désobéissant à l'un on est malheureux et en désobéissant à l'autre on est un sot* (2). »

(1) *Tableau des mœurs de ce siècle*, 1788.
(2) *Pensées*.

Est-ce un contempteur de l'intelligence, un disciple de Belphégor que celui qui note : « *L'homme est visiblement fait pour penser, c'est toute sa dignité et tout son mérite* (1) », et, plus loin, comme pour insister : « *Pensée fait la grandeur de l'homme* (2). » « *Je puis bien concevoir un homme sans main, pied, tête... mais je ne puis concevoir l'homme sans pensée, ce serait une pierre ou une brute* (3). » Et qu'on ne vienne pas soutenir que Pascal entend par pensée la seule intuition, rejetant au rang des serviteurs inutiles, des esclaves promus rois par l'homme misérable l'humble connaissance discursive. Certes, il les distingue, mais ce n'est point pour les séparer. « *Deux excès*, note-t-il dans l'« Apologie », *exclure la raison, n'admettre que la raison.* » Encore, et M. Émile Bréhier le fait judicieusement remarquer, Pascal n'est-il point un philosophe. Il n'a pas à échafauder une théorie de la connaissance, pas à définir la hiérarchie des facultés, pas à poser dogmatiquement et à démontrer dans l'absolu le primat de l'une d'elles. Apologète, les soucis de Pascal sont tout autres. Il veut éveiller, inquiéter, ébranler, secouer, faire trembler et faire désirer, il veut convertir. Il n'enseigne point, il guide. Il n'expose pas, il entraîne. Il n'est point un théoricien ou un professeur, mais un directeur de conscience, presque un pêcheur d'âmes. Pourtant, Pascal est tellement convaincu de la valeur de la raison qu'il fait de la non-contradiction de la raison et du dogme révélé la démarche préliminaire et essentielle de son apologie, la condition *sine qua non* pour que celle-ci puisse être efficace et soit valable à ses propres yeux : « *Les hommes*, écrit-il, *ont mépris pour la religion, ils en ont haine et peur qu'elle soit vraie. Pour guérir cela il faut commencer par montrer que la religion n'est point contraire à la raison; vénérable, en donner le respect, la rendre ensuite aimable, faire*

(1) *Pensées.*
(2) *Pensées.*
(3) *Pensées.*

souhaiter aux bons qu'elle fût vraie, et puis montrer qu'elle est vraie (1). »

Au commencement et au terme de son périple d'apologète, Pascal s'en remet donc deux fois au témoignage de la raison. Voilà la différence majeure entre *les Pensées* et le *Génie du Christianisme.* Chateaubriand s'efforce bien de rendre aimable la religion, voire de faire saisir en elle la seule réponse adéquate aux désirs et aux inquiétudes de l'homme de son temps, mais il ne songe ni à en démontrer la vérité de fait, ni à en prouver la conformité, avec la raison. Pascal en appelle à l'intelligence avant de s'adresser au sentiment. L'apologétique de Pascal se situe dans l'éternel, s'applique à l'homme de tous les temps; l'apologétique romantique est surtout orientée vers ses contemporains, parle surtout aux « enfants du siècle ». Pascal presse l'esprit et l'âme de désarmer devant la fo parce que ses mystères divins, s'ils la dépassent et la confondent, ne bafouent point la raison de l'homme. Chateaubriand invite à entrer dans le temple parce que d'abord il est mystérieux et que son cœur a faim du mystère et que la nuit enveloppe, protège, apaise son effroi. Le romantique entend la voix divine dans l'orage des passions; Pascal cherche les traces de Dieu dans une lucidité ardente. Mathématicien, expérimentateur, homme de science, Pascal ne cherche point à escamoter l'apologétique rationnelle. Il sait qu'une vérité se prouve, même s'il ne suffit point de la prouver pour qu'elle devienne « sensible au cœur ». Chateaubriand semble ignorer la vertu et les méthodes mêmes de la preuve. Il poétise quand Pascal démontre. L'adhésion de l'homme pascalien à la foi, c'est l'agenouillement d'une intelligence qui a reconnu ses limites et dont la localisation du mystère est la suprême et la plus puissante démarche; l'adhésion de l'homme romantique est un itinéraire de fuite, une poétique réso-

(1) *Pensées.*

lution des troubles incessants de son cœur. Pascal conduit au Dieu de vérité, Chateaubriand à l'homme de douleur. Le croyant de Chateaubriand est un aveugle qui se réfugie dans la Foi; le croyant de Pascal est un infirme aux yeux de lumière. Où Lamennais pressent, vaticine, s'indigne, se révolte, Pascal pèse, argumente, examine, comprend. Jamais on ne verra Pascal, comme Félicité de Lamennais, appeler à la *démission de l'intelligence*. Au contraire, les révoltes mêmes de Pascal sont des révoltes raisonnables. S'il ne veut point que Port-Royal signe le formulaire c'est parce qu'il dénie à l'Église le droit d'affirmer un fait sans le montrer, d'accuser Jansénius d'une doctrine qu'on ne peut trouver dans son œuvre. Pascal invite l'homme à soumettre son intelligence, jamais à se soumettre *contre* l'intelligence. Il croit à une religion divine; il n'y croirait point si elle était cette religion « *humaine, trop humaine* » que Nietzsche, prenant pour le christianisme le sentiment panthéiste de Rousseau ou l'émotion religieuse romantique, poursuivait d'insultants sarcasmes (1). Pascal n'éteint point les lampes humaines, les flammes vacillantes de l'intelligence pour ne marcher orgueilleusement qu'aux étoiles.

De Pascal aux romantiques la différence n'est point seulement de méthode. Elle va plus profond et plus loin. Le propre de la philosophie romantique, — et elle est encore en cela, quoi qu'il en paraisse, l'héritière de Descartes —, c'est le divorce qu'elle introduit dans l'homme entre la raison et le cœur, l'intelligence et les passions. Toute la pensée moderne depuis Descartes avive la même opposition. Kant interdit à la connaissance le monde des noumènes, seuls les phénomènes lui paraissant être à la mesure de l'homme. Hegel, face à la thèse, dresse l'anti-

(1) A cet égard, Montherlant comme Nietzsche semble confondre aujourd'hui catholicisme et religion romantique de la faiblesse. (Cf. *le Solstice de Juin*.)

thèse sans trop réussir à opérer la synthèse que par référence à l'histoire, réduisant ainsi la complexité des faits vivants à ce qu'il croit être des lois de l'esprit. Bergson lui-même tend à séparer irrémédiablement des catégories de la raison, cette pauvresse, les vues fécondes de l'intuition. Il n'est pas jusqu'aux héros de roman qui ne témoignent de la même pente. Chaque fois qu'ils commencent d'aimer, on les voit renoncer à toute lumière de raison, — et ils semblent à leurs créateurs mériter d'autant plus l'intérêt qu'ils sont davantage des « possédés ». Jean-Jacques Rousseau, modèle et prototype de toutes les attitudes romantiques (et l'on sait de reste quelle large part de la littérature d'imagination du XIXe siècle reste tributaire de Jean-Jacques), le Rousseau des *Confessions* avoue sans feindre ce divorce absolu en lui : « *On dirait que mon cœur et mon esprit n'appartiennent point au même individu. Le sentiment plus prompt que l'éclair vient remplir mon âme, mais au lieu de m'éclairer, il brûle et m'éblouit. Je sens tout, mais je ne vois rien. Je suis stupide ; il faut que je sois de sang-froid pour penser.* » Ingénu ou cynique, un tel aveu n'en marque pas moins la limite même de la psychologie romantique. Le cas Rousseau est sans doute un cas extrême, mais éminemment significatif de l'attitude de toute une époque qui vient à peine de s'achever.

Or, à cet égard, Pascal est à l'opposé même de Rousseau. Il maintient soigneusement, jalousement l'unité de la personne humaine. Il la maintient contre Descartes. Pascal n'accepte pas de faire du caractère clair et distinct des idées le critère de la vérité, et cela, au nom même de l'unité complexe de la personne. « *Et ainsi, si nous sommes simples matériels*, écrit-il, *nous ne pouvons rien du tout connaître et si nous sommes composés d'esprit et de matière nous ne pouvons connaître parfaitement les choses simples et corporelles.* » En cela comme en toutes choses Pascal n'est point de ceux qui prétendent résoudre un problème en supprimant l'une de ses données. Il refuse d'immoler

avec Descartes les passions et les sens à la raison. (« *La nature corrige la raison* », note-t-il.) Mais il refuse bien plus encore de sacrifier, comme la plupart des romantiques, la raison à la dictature du sentiment, au flot divinisé des passions. Ou plutôt, pour Pascal, en lui, l'un et l'autre refus procèdent du même mouvement. Il n'accepte point ce qui mutile le composé humain, soit pour l'angéliser, soit pour l'abêtir. Il y discerne la même illusion, le même défaut d'intégrité dans l'analyse : « *Cette guerre intérieure de la raison contre les passions*, observe-t-il, *a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix se sont partagés en deux sectes : les uns ont voulu renoncer aux passions et devenir dieux, les autres ont voulu renoncer à la raison et devenir bêtes brutes.* » Car, psychologue lucide, esprit qui d'un seul regard embrasse tout le champ d'un problème, Pascal refuse avant tout d'être dupe. Il n'est point un homme à système, mais un réaliste. Il n'impose pas ses catégories au réel; il cherche, par une analyse géniale, à faire une lecture correcte du réel, une lecture qui n'en altère pas la complexité : « *On ne montre pas sa grandeur, pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, et en remplissant tout l'entre-deux.* »

Ce cœur, cet esprit dont Rousseau appelle le divorce, Pascal en distingue la coexistence dans l'infrangible et douloureuse unité de l'homme. Pour n'être ni unilatérale ni anarchique, sa conception de l'homme ne s'en révèle pas moins tragique.

Le tragique romantique, en effet, est un tragique incomplet, blessé, à certains égards impuissant. Il est un tragique d'accumulation, une sorte de tragique passif. Le flot des passions déferle et submerge, la houle des émotions commande, arrache, emporte. Mais où est en cette tragédie la participation de l'homme? Peut-on dire même qu'il y ait conflit dans cette constante défaite de l'intelligence? Le tragique, je ne le vois point chez Rousseau qui se résigne; je le vois chez Pascal qui lutte. L'un

et l'autre sont déchirés. L'un et l'autre ont une conscience aiguë de cette dispute intérieure. Mais alors que chez l'homme pascalien la raison combat pour maintenir ou pour ressaisir son empire; la raison se tait et se terre chez l'homme selon Rousseau, elle démissionne, elle abdique.

Si tragédie suppose combat, Pascal est essentiellement tragique, avec son combat permanent, actif. C'est la tragédie de l'unité de nature, dans la diversité des puissances; c'est, non point comme chez Rousseau une tragédie de bête affolée, d'enfant bouleversé par l'éveil de ses sensations, d'adolescent soumis à tous les déchirements et à tous les troubles, mais la pure et dure tragédie de la condition humaine, la tragédie de l'homme éternel.

Sans doute touchons-nous ici l'une des plus profondes antinomies de la pensée pascalienne et de la pensée romantique. Pascal, sous les incidents de l'instant, sous les fugitives tempêtes de la vie, discerne les traits de nature, les caractères essentiels. Pascal atteint à l'universel. Rousseau, et après lui, avec lui, tous les romantiques s'enfoncent dans l'individuel. Pascal sauve la personne, Rousseau abolit la personne. Pascal est le génie de la permanence, Rousseau le démon de la minute. Pascal fait saigner en nous des blessures profondes, nos plaies d'homme; Rousseau avive des meurtrissures de surface, celles qu'à un individu donné, à lui Rousseau, à moi son lecteur, portent les coups hasardeux de la vie. *Les Confessions* de Rousseau sont l'histoire d'un homme, *les Pensées* de Pascal constituent l'histoire de l'homme.

Le romantique s'accepte, le pascalien se combat. Cela comporte quelques conséquences...

Pour le romantique qui s'accepte, la grande règle est *la sincérité*, c'est-à-dire la conformité à soi-même; pour l'homme pascalien qui ne s'accepte pas, la règle unique est *la vérité*, c'est-à-dire la conformité à l'objet. Rousseau procède d'aveu en aveu; Pascal, de recherche en recherche.

Rousseau hypostasie le mystère — si souvent fétide — de ces « *basses retraites insondables que l'on ose à peine s'avouer à soi-même* (1); Pascal localise le mystère, il ne tente point de violer le secret de l'homme. Le tourment de Rousseau, c'est le tourment de soi; le tourment de Pascal, c'est le tourment de la vérité. « *N'y a-t-il point une vérité substantielle, voyant tant de choses vraies qui ne sont pas la vérité même ?...* » interroge Pascal en priant; tandis que le vicaire savoyard ramène sa prière à son trouble. Lisez Rousseau, tout y est aveu jusqu'au cynisme, jusqu'à l'impudeur psychologique. Lisez Pascal, voyez comme il se livre peu, comme, dans ses lettres elles-mêmes à ses plus intimes amis, il fait peu de part à la confidence. Tous les ouvrages de Rousseau pourraient avoir pour titre celui de l'un deux : *Confessions*. Au plus personnel des travaux de Pascal on n'a pu donner que ce titre : *Pensées*, encore l'eût-il sans doute jugé trop ramené à lui-même s'il eût eu le temps d'en choisir un pour l'ouvrage achevé. Voltaire accusait Pascal de ne s'intéresser qu'à soi-même. Non, Pascal nous parle de l'homme, c'est Rousseau qui ne nous entretient que de lui.

Et cela, dans la douleur même qui est sans doute l'état où l'homme s'abandonne le plus à soi. La douleur exalte le romantique, elle le trouble, le blesse et l'enchante tout ensemble; il la divinise. Pascal la subit en silence, ou prie Dieu de lui accorder d'en bien user. Il s'efforce qu'elle n'altère point la sérénité de son horizon. Le romantique étale sa douleur. Pascal la tait et se contente de l'offrir. Par elle, le romantique se laisse envahir, posséder; Pascal s'en défie. « *Ses raisonnements ne concordent jamais qu'à la cadence de sa plainte* (2) », a pu écrire lucidement de Rousseau M. Charles Maurras. Pascal, au contraire, ne soumet jamais ses raisons aux inflexions de sa douleur. Bien plus,

(1) Jacques Rivière.
(2) Charles Maurras, *Romantisme et Révolution*.

il craint qu'elle ne vienne obscurcir en lui la lucidité d'une intelligence qui sait que le jugement droit requiert certaine paix intérieure, certain équilibre. « *Nous avons un autre principe d'erreur, les maladies,* écrit Pascal, *elles nous gâtent le jugement et les sens, et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute pas que les petites n'y fassent impression à proportion.* » Pascal a jeté le mot juste : « *gâter* ». La douleur gâte le romantique, elle « gâte » Rousseau, même lorsqu'elle lui inspire des pages qui forcent l'émotion. Chez Pascal, la douleur *épure*. Elle est pour lui un moyen d'ascèse, alors qu'elle reste pour Rousseau la plus pathétique occasion de complaisance envers soi-même.

Car non seulement le romantique s'accepte, mais il s'aime. Il ne se contente pas d'assister, impuissant et passif, à ses incohérences intimes, il s'y complaît.

Avant que soit achevé, autant qu'il est humainement possible, le grand travail d'épuration de soi qui est l'œuvre de sa vie mystique, avant qu'il ait retrouvé l'esprit d'enfance, on pourra, à propos de Pascal, parler d'orgueil. Jamais on ne pourra parler de complaisance. Rousseau, au contraire, n'est point orgueilleux; il est complaisant pour soi-même. Le jeune Pascal est fier de ce qu'il sait ou de ce qu'il fait; le Rousseau de tout âge est enchanté de ce qu'il est. Pascal, au contraire, ne s'aime point, et il s'aime de moins en moins à mesure qu'il préfère Jésus-Christ. C'est du Christ que Pascal tire son amour des autres et c'est à Lui qu'il le rapporte. C'est de soi que Rousseau tire son indulgence générale. Écoutez-le : « *Je m'aime trop pour pouvoir haïr quoi que ce soit. Ce serait resserrer, comprimer mon existence, et je voudrais plutôt l'étendre sur tout l'univers* (1) », et, dans une page plus nette encore, il ajoute « : *La suprême jouissance est dans le contentement de soi. C'est pour mériter ce contentement que nous sommes placés sur la terre et doués de la liberté* (2). »

(1) Rousseau : *Rêveries.*
(2) Rousseau : IIIe *Lettre sur la Montagne.*

Qu'on place en regard l'enseignement de Pascal qui est celui de la chrétienté : « *J'aime tous les hommes comme mes frères parce qu'ils sont tous rachetés* (1). » « *Il faut n'aimer que Dieu et ne haïr que soi.* » Nous sommes aux antipodes du romantisme, aux antipodes de Rousseau. La tendresse de Pascal est théocentrique, elle s'attache aux hommes pour leur salut. Le romantique les ramène à soi, sa tendresse est égocentrique.

Et cela demeure sensible jusque dans la vie de tous les jours. Voyez les tendresses de Pascal, ses affections que livre si mal sa correspondance, combien tout cela est exempt d'exaltation et d'outrance. Quelle pudeur, quelle rigueur même ! Certes, il sait bien que « *la vie de tempête surprend, frappe et pénètre* », il observe lui-même que « *la vie tumultueuse est agréable aux grands esprits* »; il n'est point un tiède, un froid, un de ces êtres dont le cœur sommeille. Il aime, il brûle, mais jamais les mots ne dépassent, n'atteignent même ce qu'il ressent. Jamais il ne s'excite à la crise. La justesse du sentiment, qualité proprement antiromantique, est une qualité pascalienne. Le romantique qui s'accepte et qui s'aime, s'exhibe. Il force sa voix et, pour lui donner de plus pathétiques accents, il en arrive à forcer son cœur. « *La passion*, note Pascal, *ne peut être sans excès* », cela il le sait, il n'est point aveugle. Mais il ne cultive pas cet excès comme le cultive Rousseau. On ne le voit point se mettre en scène. Ni dans la douleur, ni dans l'amour, Pascal ne cherche à étonner. On ne trouve point en lui, dans sa pensée ou dans sa vie, ce culte du rare qui est peut-être le point d'aboutissement de l'attitude romantique. « *On jouit de ce qui n'est pas commun, même quand cette chose est un malheur* », enseigne Chateaubriand. Pascal n'est point de ceux qui jouissent d'un malheur ! Et il ne saurait lui suffire qu'une chose ne soit point commune, pour qu'il l'accueille avec révérence ou admiration.

(1) *Pensées* (citant Tertullien).

Il a trop souci de l'homme pour avoir cet excès de souci de l'individu. Pascal sait le prix de la *mesure*; non certes d'une mesure qui signifierait froideur ou médiocrité, mais de cette mesure qui est une sorte d'équilibre ardent gardé entre deux extrêmes reconnus et dépassés. Pour lui, la *mesure*, c'est l'homme, « *cet abîme de contradictions* » et non lui-même, tel homme, tel individu de poussière. Si — tendresse ou douleur — il accepte de livrer une de ses aventures intérieures, c'est seulement parce qu'elle a un *sens*, qu'elle peut être un symptôme, un *signe*. Là où le romantique se complaît dans la différence, le classique la dépasse pour aller jusqu'au trait de nature. Et le classique, c'est Pascal.

JEAN-PIERRE MAXENCE.

CLÉMENT

QUATRIÈME PARTIE

I

LE DÉLIRE DE JUPITER.

La maladie est à la mort ce que l'amour est à la poésie.

II

LE MAITRE SORCIER.

D'instant en instant la cabine devenait moins habitable. Jupiter se plaignant de la clarté excessive qui par les hublots y pénétrait, Platon avait voilé les ouvertures. Les vapeurs des décoctions, déjections et sueurs n'en stagnaient que plus denses. Vers le milieu du jour Platon profita d'une quiétude momentanée chez le malade pour se rendre à la caverne du sorcier. Elle était creusée dans la falaise à la limite de la partie inhabitable de l'île. Au delà, par de rocheux couloirs on aurait accédé à un plateau, puis à des montagnes dont on apercevait de certains promontoires les sommets. Nul n'y était jamais parvenu, car l'instinct de ces indigènes les retenait près du rivage marin, sous les vergers vastes et suffisamment nourriciers. Pourquoi s'aventurer dans les régions secrètes que de puissants serpents siffleurs sillonnent? Les curieux en étaient morts; et le sorcier se refusait à soigner ceux, téméraires encore,

qui risqueraient leur vie en cédant à l'attrait de l'inconnu, — ce piège. Il exigea de Platon l'affirmation formelle que Jupiter n'était point victime des serpents. Sur quoi il se mit en route, apportant avec lui un attirail énigmatique. Durant le trajet il expliquait :

— L'erreur est de s'imaginer qu'il y a plusieurs sortes de maladies; mais non... il n'en est qu'une : et c'est la mort. Elle entre dans le corps humain à l'improviste, comme elle peut, sous des formes diverses; elle se déguise en maux bénins parfois : alors elle ronge sa proie en une harcelante guérilla; ou d'autres fois elle joue franc jeu, avec brutalité : par exemple grâce à un accident, à la folie, à la peste, etc. A nous de traquer ce mal, de lui rendre la vie impossible : il ne prospère que de notre décrépitude. Voilà pourquoi il est nécessaire, inévitable que je tourmente le malade avec d'autant plus de virulence qu'il est plus atteint. La mort n'aime pas qu'on la dérange dans son œuvre; à ses convulsions opposons les nôtres, humaines.

— N'arrive-t-il pas que la mort tienne déjà la victoire avant ta venue? Et t'en aperçois-tu, maître sorcier? demanda Platon comme on approchait du cotre d'où des gémissements effusaient.

— Entrons, repartit le sorcier; on verra bien...

En présence de Jupiter il se recueillit, puis se livra à des impositions de mains, à des applications de baumes sur tout le corps du moribond et entra en transes jusqu'à tomber lui-même, cataleptique.

Comme ces devins qui vous assurent une chance aux loteries et sont impuissants à la capter pour eux-mêmes, les sorciers ne sont jamais tout à fait leurs propres sauveurs; quelquefois même ils sont victimes de leur zèle et celui-ci s'en retourna dans sa grotte fort mal en point; on l'aurait pu croire atteint par une subite contagion d'un mal étrange.

Jupiter délirant de plus belle depuis les incantations, Platon voulut retenir le sorcier. « Au moins, se disait-il,

s'il le tue, qu'il s'en rende compte et qu'il en porte le remords. » (Toujours cette occidentale manie d'une conscience en règle avec ses règles, dont Ponce Pilate demeure le Moïse.)

— Ne partez pas : oyez comme il déchante! fit-il observer au médicastre.

— Est-ce pas naturel après ce que je vous ai révélé de ma méthode? S'il délire, c'est que la mort s'était glissée en lui sous la forme de vocables. Qu'il les expulse donc!

— Je ne savais point que ce fût là une maladie caractérisée.

— Les paroles ont leur venin. Méfiez-vous d'elles, et surtout des plus douces; elles flattent le goût, mais pourrissent l'âme. A ce que j'ai entendu que disait votre ami, il était gangrené de clémence.

— Je crois bien, révéla Platon; même, ô sorcier, il s'appelait Clément.

— Vous m'avez dit qu'il était Jupiter!

— Son nouveau nom, oui; il se l'était choisi à mon invite.

— Ah! l'eussé-je su plus tôt; j'aurais forcé mes doses.

Platon vit que le sorcier allait reprendre son manège et par ses sortilèges accroître encore la fièvre de son pitoyable compagnon.

— Pour cette nuit, il m'en dira bien assez ainsi, affirma Platon. Merci, sorcier!

L'étrange vieillard sortit en titubant. Il y avait maintenant de longues heures que Platon n'avait pas quitté la cabine; il était habitué aux odeurs régnantes. Il ne lui restait qu'à renoncer au sommeil, car son voisin purgeant sa clémence en totalité, d'une voix éructante prononçait un duo monologué d'où, pour un semblant de suite dans les idées, les trop folles parenthèses ont été éliminées.

III

Le délire lucide de Jupiter.

Il s'adressait à Platon, que celui-ci l'écoutât ou non, car il ne cherchait ni à le distinguer ni à le savoir présent, — mais aussi à Listaque, à Revêche et à Ptolémée qu'il ressuscitait —, et encore à d'autres que nous-mêmes nous ne connaissions pas pour avoir été de ses relations. Son délire était plus lucide que sa mémoire ordinaire.

Il disait :

— Je n'ai pas toujours été Clément, et mon occupation n'a pas été depuis ma naissance l'étude des vers de terre. Appelez ça comme vous voudrez, Platon, avec votre verbalomanie; alors, disons : la vérologie. Ne pas me confondre avec un spécialiste de la vérole, hep! attention! — J'ai été, plus que Ptolémée, l'amant de la révolution, adolescent. — Puis j'ai réfléchi, ah! mais à fond. Que vouliez-vous faire, tous enchaînés, mes frères? Et non point par des despotes! — Par qui? — Par vous-mêmes. — Scepte a été illogique; puisqu'il avait accepté l'esclavage banal, il n'avait rien à redouter de l'exil. — Pardon, peut-être me trompé-je : il aimait donc sa chaîne. — Enfin j'ai compris un jour ceci : que les idées en soi n'ont qu'une signification spéculative, abstraite; leur application, c'est un jeu, mais dont les règles sont hors du rayonnement de l'Idée. — L'écrevisse avance par la queue; l'homme dans le même sens estime qu'il recule. Dans l'amour la progression est celle d'un scieur de long. — C'était Sosthène qui avait raison : il était toujours dans la mauvaise voie; et à force d'être en contradiction avec nous, les autres, nous disions qu'il avait l'esprit original. Oh! mais il faut dire que ses lubies lui réussissaient : Sosthène égale succès! Sauf avec Anaïs... Là, le roi, c'était moi. Anaïs! belle,

belle Anaïs! Je t'appelle... en vain? Tant pis! viens quand même! Attends, je vais crier plus fort...

A ce moment il se tut. Platon en profita pour passer dans le cagibi où il établissait en mer ses calculs de position.

IV

Sans commentaires.

Il se trouvait à l'aise de respirer un air plus pur. Nul bruit d'ailleurs dans la cabine où Jupiter reposait.

« S'il est mort, se dit Platon, je n'y pourrai rien changer. Que les morts reposent en paix, au moins pendant les premiers moments. S'il dort simplement je ne veux pas troubler son sommeil. Laissons dormir ceux qui dorment. »

Ce double raisonnement le retint longtemps à rêver.

A la tombée du jour, le Beau Bleu, ami de Platon, survint :

— J'ai appris, lui dit-il, que Jupiter était avec la Mort.

Dans l'île, la maladie étant la mort par définition, le malade devenait *ipso facto* un mourant.

— C'est exact, répondit Platon. Il a parlé...

— A qui? interrompit, curieux, l'indigène.

— A qui sais-je? Il divague...

— S'il recommence, et que cela vous gêne par trop, proposa le Beau Bleu, ami de Platon, retirez-vous donc chez moi ce soir.

Sur ce, il partit, faisant de ses reins onduler une traîne imaginaire.

Parfois, laissant filer négligemment en apparence un bouchon à l'extrémité d'une ficelle, les enfants décident un vieux chat à se souvenir des jeux de sa jeunesse.

Et la vieille bête soudain s'élance.

V

Le délire lucide de Jupiter.

(*Suite*).

Au soir Jupiter reprit son monologue :

— J'ai compris. Pour la Liberté, il en est de même que pour l'Amour. Ce n'est pas la Liberté qu'il importe de capter; ce sont les libertés qui sont à conquérir, et sans cesse à multiplier. Ce n'est pas l'Amour, mais les amours. Anaïs, tu n'es pas un symbole; tu es une obole : celle que m'offre la déesse Idée. J'ai compris. Suffisait de réfléchir, mais a-t-on le temps en suffisance à l'ordinaire? — Et plus j'ai d'argent, plus je m'éloigne du mythe; plus je me prédispose aux victoires : j'étais vêtu de peaux de bêtes que je conformais moi-même à ma taille; je buvais aux sources; je tuais mon adversaire. Liberté, j'étais près de toi. O Platon, toi qui aimes donner des pseudonymes appropriés, te plairait-il que j'appelasse cette liberté d'alors « caprice »? Puis les tailleurs sont nés de ma lassitude, de ma paresse : ils ont taillé tout, — la pierre, le bois, les étoffes... En revanche je leur apportai encore le produit de mes chasses dont ils se nourrissaient. Un jour, ils s'aperçurent que leurs scalpels découpaient la viande à merveille, mieux que mon glaive; ils ont taillé leur viande, que désormais je n'eus qu'à tuer. Puis ils sont devenus par plaisir chasseurs, et ne m'ont plus demandé que de pourfendre leurs adversaires. Enfin, lorsqu'ils ont voulu porter les armes, j'ai dit adieu à la liberté. Ce dont je pleurais, il en était pour s'en féliciter; moi aussi, j'en convins : nous devenions chaque jour plus solidaires, chaque jour plus liés FRATERNELLEMENT.

VI

Le message de Platon.

« Je vois ce que c'est, se dit Platon : il est atteint de nostalgie. Il n'était pas mûr pour la retraite. A quoi bon le laisser souffrir inutilement? N'ai-je pas le moyen de faire courir les hommes vers toutes les latitudes? — Jupiter, étonne-toi de joie! de naïveté plutôt, si simple est mon secret. »

Platon manipula une petite spatule, et son « tic-tic, tic-tac » révéla qu'il émettait en Morse :

— S.O.S. — Ici cargo *Anaïs* — Chargement d'or en péril. (Suivaient les indicatifs d'une position océane que Platon choisit assez à l'écart de l'île pour que celle-ci demeurât hors du circuit de curiosité.)

***

Si le lecteur a lu avec attention le chapitre intitulé « Le travail de la tégénaire », il n'aura pas été dupe du récit qui mimait la réalité. Pourtant dans ce canevas tout n'était pas illusion et fantaisie. Certes, le testament ne fut pas écrit; la bouteille à la mer n'a pas été lancée; Clément ne disposait ni de papier ni d'un flacon.

C'est un vice de notre imagination de se nourrir du vide de nos désirs : sur le thème du testament Clément avait brodé l'arabesque du destin d'Anaïs.

Ainsi par la voie la plus folle il rejoignait la réalité; car il était exact que le Prince victorieux avait dans les conditions relatées épousé la jeune fille. A la faveur du délire comateux qui tenait Jupiter à l'écart du monde étroit des vivants, les ondes de la télépathie parvenaient jusqu'à lui, isolées de l'universelle cacophonie par la subtile tégénaire.

Un instant revenu à la vie, Clément ne s'était plus souvenu des frasques de son imagination; mais il avait gardé l'incontrôlable certitude de connaître le sort de sa bien-aimée; sa raison raisonnante avait introduit sa critique et, maîtresse d'erreur, installé en lui le doute.

Il avait suffi que revînt la folie pour que Jupiter reprît contact avec la Réalité.

VII

Le délire lucide de Jupiter.

(*Suite*).

— Que la magie des vocables, Platon, est exaltante et fallacieuse! Liberté! Fraternité! C'est le rythme qui nous entraîne, comme une musique militaire, au pas cadencé.

— Tu oublies l'Égalité!

— Ah! Tu te décides enfin à me secourir! Sot que je suis : tu me moques, Ptolémée! Bien mal à propos d'ailleurs. C'est le concept vrai, le seul, car là, pas d'incertitude; oui, nous sommes tous égaux devant la mort, — tous et même les oiseaux —. Tu ne comprends pas? alors, tais-toi. — Et écoute : pourquoi dit-on que tombe ce qui vers le sol chute? J'y vois un lien avec la tombe où l'on enterre ce cadavre qui est l'état de notre corps à l'instant de son affalement à terre, de notre corps *tombé*. Mais l'envol, ah! Platon, crois-moi, est aussi une chute, plus vertigineuse. — Non, je ne parle pas des aigles précipités du Ciel quand par hasard la foudre les frappe. La physique nous enseigne que les corps, au delà de la zone de terrestre attraction, entrent dans le champ magnétique d'une autre lune. Avez-vous maintenant compris, vous, mes amis, pourquoi j'étais devenu Clément, l'homme de douceur, l'homme fraternel, le plus humble, et qui se complaisait à l'étude des plus déshérités de nos frères en

Création, — mes vers de terre? Nos frères? Plus que cela : les voraces et victorieux nécrophores de notre carcasse. Scepte, tu avais raison : il faut leur échapper. Platon! Platon!

JETTE MES CENDRES A L'EAU
QUAND LA FIN SERA VENUE!

VIII

VAIN, SANS TOUTEFOIS ÊTRE INUTILE.

Mais Platon n'entendit pas la formule testamentaire, car il avait quitté le cotre à la nuit close.

Ne soyons pas indiscrets, non plus qu'hypocrites, puisque nous savons parfaitement où il s'en est allé.

IX

LE DÉLIRE LUCIDE DE JUPITER.

(*Suite*).

— Tester n'est pas capituler. Je n'ai pas toujours été Clément. Je ne serai pas Scepte; je serai Jupiter. Et solitaire et isolé. Seule la solitude assure la liberté; seule la liberté, la puissance, car : ....
on ne peut avoir de puissance que sur soi (1) ....
et de liberté qu'envers soi ....

A cet endroit de son discours Jupiter se leva : il était clair qu'un tourbillon l'entraînait. Il rassembla quelques hardes qu'il ne portait plus sur lui, en fit un ballot, tout en parlant encore, mais de moins en moins avec netteté, si

(1) Un long silence marque la valeur de la réflexion, la détache des pensées avoisinantes, l'impose à l'attention : c'est l'artifice dont use la parole pour appuyer son expression sans la souligner.

bien que je note plutôt des esquisses de phrases que des formules définitives en dépit de leur aspect :

— Il ne suffit pas de s'appeler Jupiter : il faut l'être ; l'Être ne vit que dans la solitude. Jupiter est ou Jupiter meurt. Fuir la société des hommes pour être : indispensable. Ah ! chut ! Fuite... suite... poursuite.. ah ! ah !

Tel un somnambule habité d'un démon adroit, Jupiter en délire quitta le cotre pour s'enfoncer dans l'île.

X

La fuite de Jupiter.

Jupiter, dès qu'il eut mis le pied sur la terre ferme, se sentit maître d'une force insolite. Il saisit une branche qu'il cassa comme un fétu. Ce fut pour lui comme une sorte de preuve par neuf de la multiplication de ses ressources potentielles.

« Je ne veux rien entreprendre que de difficile », se déclara-t-il à lui-même.

A tant de courage il fallait un but immédiat et qui convînt. La lune était, par le jeu de la perspective, drôlement juchée au sommet d'une montagne. La présence de cette planète si lointaine accentuait la proximité de ce mont. Jupiter décida qu'il irait prendre la place de la lune. « Prendre sa place, pensa-t-il, n'est pas une chimère et ce sera glorieux d'autant plus que je m'y rendrai par le chemin le plus rude et le plus inattendu.

En effet, à ce moment-là, comme il se trouvait devant une caverne au fronton de laquelle était gravée cette inscription : « Méfiez-vous des apparences », il y entra malgré la menace. La grotte était vide ; elle offrait une vaste salle oblongue. A l'extrémité opposée à l'entrée la paroi pleine était lisse comme si elle avait été passée au polissoir. C'était une surface aplanie par la main des hommes.

Pour être exactement Platon, notre Platon avait construit cet antre, et de temps en temps il jouait aux Bleus le mythe de la Caverne. Les indigènes s'accroupissaient face à la muraille artificielle; devant la porte Platon faisait s'agiter des personnages; et leurs ombres sur l'écran naturel dessinaient la réplique des gestes. Platon n'ignorait pas que la démonstration était millénaire. Qu'elle fût encore valable sous toutes les latitudes prouvait en tout cas qu'elle n'avait aucunement servi à ennoblir les Idées non plus qu'à hâter leur règne, mais cependant qu'elle suffisait à distraire les hommes et à assurer le renom de l'entrepreneur en spectacles.

Les Bleus étaient dans l'enchantement de la magie cinématographique, dont ils attribuaient l'invention à leur Platon; ils lui témoignaient déjà une reconnaissance qui s'étendait à l'au-delà. Une pierre tombale avait été gravée; l'inscription portait :

PLATON EST ICI
DANS CETTE CAVERNE
OÙ IL A FAIT SURGIR
DES ÊTRES INSAISISSABLES
SANS ÉPAISSEUR ET SANS YEUX
MAIS VIVANTS
PUISQU'ILS ÉTAIENT MOBILES.

Les hiéroglyphes étaient dessinés par l'ami de Platon, et c'était Platon lui-même qui, pour plus de certitude de sa propre survie, avait inspiré l'épitaphe. D'observations multiples il avait conclu que la mémoire des Bleus était fragile; certes, ils tiraient de ce défaut même l'insouciance, source d'un bonheur que ne troublait pas le fardeau d'une civilisation ancienne; ils ne se croyaient point obligés de maintenir d'ancestrales vertus, ni de s'humilier dans l'extase à l'égard de vieilles gloires. Platon changerait cela sans remords. Si quelque autre, ailleurs, dans une île excentrique, osait une identique tricherie,

il y aurait de mirobolantes découvertes pour les historiens futurs et de véhémentes polémiques de continent à continent. Le « Courrier de l'Occident » contre le « Messager de l'Orient ». — « Touristes, accourez! Ici vient d'être mise à jour l'authentique caverne de Platon! Ce mythe n'était pas un mythe! » De sensationnelles photographies illustreraient ces spirituels et alléchants sous-titres. Et l'article préciserait : « La paroi où les ombres passaient a été crevée par de barbares iconoclastes... », nous a déclaré Papyre, le savant mythologue.

Toute ruine mérite un commentaire. Plus simple et plus fantasmagorique était le vrai dans le cas de cette caverne. Jupiter, au pied du mur arrêté, refusa de reculer. On se souviendra qu'il avait résolu de ne pas céder à la facilité. Un obstacle s'offrait, symbolique et réel : la paroi à abattre. Il frappa contre elle à l'aide d'une souche qui servait de siège à Platon lorsqu'il commentait le jeu des ombres. (Cinéma parlant; en quoi Platon ne se bornait pas à n'être qu'un imitateur.) Le mur était en torchis; le second choc du bélier improvisé y fit une brèche par quoi Jupiter, insensément joyeux, s'élanca.

Il croyait, pour avoir fait ce trou, avoir franchi un monde; et il est bien certain qu'il n'avait prêté aucune attention à l'avertissement écrit au fronton de l'entrée : « MÉFIEZ-VOUS DES APPARENCES ». Encore moins se rappelait-il avoir discuté par devers soi de cette règle dans le temps qui avait précédé son arrestation. « Interpréter les apparences », avait-il alors noté. Cette coïncidence aurait dû l'étonner. Mais il n'en fut rien et nous reconnaissons ainsi que Clément avait bien cédé la place à Jupiter.

Un sentier au sortir de la caverne se tortillait : à sa sinuosité en forme de lacets on devinait qu'il était destiné à l'assaut des sommets. Jupiter marcha longtemps et à mesure qu'il avançait, la Montagne devenait plus imprécise comme si de la distance elle s'était fait un subterfuge. Et pourquoi pas, après tout, la tempête, la pluie, le gel, le

tremblement de terre, l'avalanche ne seraient-ils pas des actes de défense de la Montagne, de la Mer, du Sol contre la curiosité des hommes? Ne la tiendraient-ils pas pour insolente et dangereuse? La Nature a horreur du viol, — ce dont les hommes précisément raffolent au point de le surnommer conquête.

Après une matinée de marche Jupiter, un peu fatigué, se coucha dans l'ombre d'un arbrisseau. Pour que son corps entier restât à l'abri des rayons ardents du soleil, il se mit en chien de fusil: c'est une position favorable au sommeil.

J'ai dit que la contrée était fréquentée des serpents. L'un d'eux, attiré par l'odeur humaine, approcha du dormeur; il promena le pistil de sa langue le long de son dos; l'étoffe n'était pas de son goût; mais en descendant près des reins, tout à coup en un creux il sentit la peau, à un endroit que la chemise ne couvrait pas. Sait-on que les serpents sont incomparables pour les succions? Celui-ci profita de l'aubaine et il mit tant de douce application à se désaltérer que, sans émouvoir Jupiter, il pratiqua dans la région des lombes une abondante ponction.

Or cet exquis et pur liquide céphalo-rachidien enivre les serpents et les rend fous.

Voilà pourquoi, soudain, Jupiter fut piqué à la nuque comme si la gent reptile obéissait aussi à notre proverbiale courtoisie : « On ne crache pas dans l'assiette où l'on mange. »

MAURICE TOESCA.

(A suivre.)

A PROPOS DES « FLEURS DE TARBES »

Tous ceux qui ont eu l'occasion d'approcher Jean Paulhan au cours de ces dernières années n'ont pas manqué de subir le charme excitant pour l'esprit de ses silences, de ses brèves et déroutantes réflexions, et de tout ce qui composait une attitude intellectuelle haute et secrète. Ils ont pressenti qu'une énigme leur était proposée par ce directeur de conscience littéraire qui entendait conserver pour lui seul la solution d'un débat intérieur dont il admettait à peine de laisser entrevoir les termes. Certains regrettaient que cet écrivain brillant ait accepté de s'effacer derrière la personnalité de chef de groupe qu'il assumait à la tête de la *Nouvelle Revue Française*, et que tout en dirigeant la vie littéraire, il se tînt volontiers à l'écart de sa pratique. Jean Paulhan rompt aujourd'hui un long silence, et je pense que ses admirateurs ne regretteront pas qu'il l'ait tenu, lorsqu'ils aborderont le premier volume de l'essai qu'il a laissé mûrir au cours de ses méditations, et qui ne pouvait venir au jour que dans les conditions auxquelles il a durement astreint sa pensée.

L'essai dont il nous donne le tome initial présente, en effet, une étonnante innovation, tant par le sujet auquel il s'applique que par la forme dans laquelle il est conçu. L'auteur y élabore sous nos yeux une critique de la Critique, en portant son effort sur l'analyse de l'expression. Son mouvement l'emporte à s'interroger sur la nature du langage, qui constitue le problème le plus impénétrable qui se soit jamais proposé à l'analyse des chercheurs, et que les métaphysiciens vont jusqu'à confondre avec la cause des causes. C'est dire que le choix même de son sujet devait l'entraîner à des

aperçus qui conduisent la réflexion bien au delà du seul domaine littéraire. Quant à la forme de cet essai, écrit dans une langue dont la pureté et la grâce rejoignent celles des auteurs du XVIIIe siècle français, elle épouse les détours d'une pensée qui progresse par thèse et antithèse constamment confrontées à l'intérieur du même discours, de sorte que chacune de ses conclusions se forme d'elle-même dans l'esprit du lecteur plus encore qu'elle ne s'exprime. Il s'ensuit une collaboration entre l'auteur et le lecteur, qui s'exerce à l'insu de ce dernier, bien qu'elle lui soit à tout moment imposée.

Dès le premier chapitre de son ouvrage, Jean Paulhan remarque que la littérature moderne, celle qui va du XIXe au présent siècle, est constituée, de la part de ses tenants, par une prise de position contradictoire : le littérateur ne se cache pas d'attendre des Lettres « une religion, une morale, le sens de la vie enfin révélé », au moment même où il professe pour les lettres un dégoût hautement proclamé, se dit trahi par les mots, et en vient à désigner par le mot *littérature* tout ce qu'il désapprouve dans le champ de son art.

Jean Paulhan fait supporter à la critique, qui justement prit son essor au début du XIXe siècle, la responsabilité majeure de cette contradiction intellectuelle que les écrivains semblent chérir plutôt que de chercher à s'en défaire.

La critique moderne, dans sa recherche de la pensée authentique et débarrassée des conventions du langage, exige en effet que le théâtre évite le théâtral, la poésie le poétique, la littérature le littéraire :

« *Les rhétoriqueurs — du temps qu'il y avait des rhétoriques — expliquaient avec complaisance, nous dit Jean Paulhan, comment nous pouvons accéder a la poésie : par quels sons et quels mots, quels artifices, quelles fleurs. Mais une rhétorique moderne — diffuse à vrai dire et mal avouée, mais d'autant plus violente et têtue — nous apprend d'abord quels artifices, sons et règles peuvent à jamais effaroucher la poésie. Nos arts littéraires sont faits de refus. Il y a eu un temps où il était poétique de dire* onde, coursier *et* vespéral. *Mais il est aujourd'hui poétique de ne pas dire* onde, coursier, *et* vespéral. *Il vaut mieux éviter le ciel étoilé, et jusqu'aux pierres précieuses. N'écrivez pas* lac tranquille *(mais plutôt, disait*

Sainte-Beuve, lac bleu), *ni* doigts délicats *(mais plutôt doigts fuselés). Il a pu être désirable, mais il est à présent interdit de prononcer de la volupté qu'elle est douce, efféminée ou folâtre; des yeux, qu'ils se montrent éblouissants, éloquents, fondus. (Et s'ils le sont pourtant?) Qui veut définir les écrivains depuis cent cinquante ans, à travers mille aventures, par ce qu'ils n'ont cessé d'exiger, trouve qu'ils sont d'abord unanimes à* refuser *quelque chose : c'est la « vieillerie poétique » de Rimbaud; l' « éloquence » de Verlaine; la « rhétorique » de Victor Hugo.* »

Cet état de notre littérature paraît à Jean Paulhan défini par l'écriteau que l'on voit à l'entrée du jardin public de Tarbes, et qui pourrait aussi bien figurer devant la porte du jardin des Lettres : « *Il est défendu d'entrer dans le jardin avec des fleurs à la main.* »

Bien que la critique, dans son souci de découvrir l'homme derrière l'œuvre, en soit venue à oublier que son rôle était de juger la seconde, et s'érige à l'encontre du premier en une sorte de juridiction implacable, que Jean Paulhan compare spirituellement aux tribunaux révolutionnaires du temps de la Terreur, l'écrivain ne se déprend pas de son labeur, et la littérature continue. Mais pour s'attirer la bienveillance de ses censeurs, l'écrivain s'est inventé deux sortes d'alibi : tantôt il se prétend différent de ses prédécesseurs, et se présente comme une créature d'exception, une sorte de monstre animé de tendances effroyables ou sublimes dont la description ne peut, de ce fait, constituer une redite. C'est de cet alibi que prend naissance selon l'auteur des *Fleurs de Tarbes* toute une littérature appliquée à l'étude des créatures anormales dans leurs mœurs comme dans leurs pensées. Tantôt l'écrivain se dit irresponsable : s'il tombe dans la platitude des descriptions réalistes, c'est qu'il n'a fait que prendre note de la succession des phénomènes, en se préservant de les interpréter. Si l'auteur, tout au contraire, nous soumet des textes dans lesquels passent le meilleur et le pire, il assure qu'il n'a fait, en les écrivant, que se soumettre à la dictée impérieuse de son inconscient. De toutes façons il invoque son absence pour se justifier : « Ainsi vont les Lettres, nous dit Jean Paulhan, balancées du journaliste au médium. »

Dans leur horreur du lieu commun, dont l'emploi, selon eux, permet à l'auteur de ne plus penser lorsqu'il en use, les critiques de la Terreur en viennent à approuver le baroque et l'excès dans la littérature, pourvu qu'à leur faveur l'écrivain échappe au piège des expressions toutes faites. Ils manifestent une peur du langage qui va jusqu'à leur faire oublier qu'il devrait être le seul objet de leur étude; et leur fureur à la fin se tourne contre l'auteur bien plus que contre ses livres. Jean Paulhan range parmi les critiques de la Terreur, Sainte-Beuve, Taine, Renan, Faguet, Schwob, Lemaître, Brunetière, Gourmont, et Bergson en qui il reconnaît le philosophe même de l'attitude intellectuelle qu'il dénonce.

Jean Paulhan déduit très subtilement des exigences formulées par les critiques du XIXe siècle une conception des pouvoirs du langage, dont rien n'annonce qu'ils furent conscients, mais qui se trouve en effet sous-entendue dans leurs arrêts : l'horreur du lieu commun qu'ils manifestent suppose avant tout une foi dans le pouvoir des mots qui, selon eux, s'exerce en dehors de tout contrôle sur les sentiments comme sur les idées de celui qui les emploie. Une continuité du mot à la pensée devient de ce fait admise, ce qui revient à poser le postulat premier d'une métaphysique. Toutefois les critiques de la Terreur se voient ici mis en échec par l'opinion des savants dont les observations nous apprennent qu'au cours des âges, les mots s'usent, alors que les idées restent intactes. De ce fait, les savants nient le pouvoir des mots sur la pensée. Et sans doute en arrivons-nous au défaut même de la théorie élaborée par les tenants de la Terreur qui présentent leurs arrêts sans les soutenir de justifications, comme s'ils allaient d'eux-mêmes : il arrive parfois, nous dit Jean Paulhan, que l'auteur invente l'expression que nous qualifions de lieu commun, de sorte que nous l'accusons de verbalisme, alors que c'est nous qui péchons par défaut d'innocence. L'on peut aller dans ce cas jusqu'à dire qu'il se produit chez l'écrivain non pas une hypertrophie de la phrase, mais une hypertrophie de la pensée. Dans l'hypothèse enfin où l'écrivain emploie un lieu commun en connaissance de cause, il apparaît évident que cette expression toute faite

devient pour lui un mot comme un autre, que son esprit traverse sans s'y arrêter.

Il est de fait, remarque Jean Paulhan, que c'est l'auteur qui devient esclave des mots lorsqu'il s'arrête aux lieux communs. D'autre part le critique a bien souvent tendance à taxer de verbalisme les idées dont il ne veut pas. Cette attitude critique se remarque principalement chez les écrivains politiques au moment qu'ils en viennent à l'analyse des prétentions d'un adversaire. L'argument vaut pour les porte-parole de tous les partis. C'est-à-dire rien.

Jean Paulhan, en excellent représentant du ministère public, ne nous laisse pas condamner pour crime d'illusion les représentants de la Terreur, sans porter de lui-même à leur actif les raisons qui justifient leur méthode, et les heureuses conséquences qu'elle a pu entraîner dans la vie littéraire. Selon lui, les critiques se sont rendus utiles en dénonçant le lieu commun, car cette forme de l'expression tend à envahir de son vague l'esprit de l'auteur. En dénonçant le cliché, ils privent encore l'auteur d'un moyen de fraude qui consiste à paraître penser sans en fournir l'effort. A cet égard, il serait sans doute possible d'aller plus loin que les partisans de la Terreur, dans la logique de leur système, en tenant pour suspects tous les mots écrits par l'auteur. Il faut enfin porter au compte des terroristes en matière littéraire l'existence de la littérature moderne, qui n'est peut-être née que de leurs exigences.

La Terreur, parvenue au point extrême de sa tyrannie, en arrive à réinventer la Rhétorique,par un curieux renversement dialectique, en employant les lieux communs comme titre (1). Les expressions toutes faites, à la fois dénoncées et triomphantes, peuvent ainsi réapparaître sous la plume de l'écrivain, sans que le critique puisse le soupçonner de leur attribuer une fausse valeur.

Ainsi, conclut Jean Paulhan : « *Tout ce que nous avons découvert est que le cliché exige — pour ne point devenir le signe d'une défaite, et d'une lâcheté — d'être sans cesse*

(1) Par exemple Jean Cocteau intitule un de ses livres, *Carte Blanche*; André Breton un des siens, *Point du Jour.*

considéré, remis en question, nettoyé. Comme s'il fallait répondre par un excès de langage, à cet excès de sens; par un excès de matière, à cet excès d'esprit. L'erreur des terroristes se nommerait assez bien anéglisme : *l'expression s'y voit réduite à de la pensée. Mais la Rhétorique se montre plutôt soucieuse d'équilibre et de maintien. Le traité des* Paysages *invite le poète « à s'asseoir jambes croisées et nourrir longtemps avant d'écrire la délicatesse et l'éloignement dans son cœur ». Et dans son âme un sentiment de* compensation; *c'est que toute idée* se paie *d'autant de mots, toute pensée d'autant de langage; si la patience à entretenir la matière obtient sa récompense d'esprit.* »

Et Jean Paulhan termine ce premier volume, consacré à la sévère analyse de la tyrannie exercée par la critique moderne sur l'expression littéraire par l'amorce d'une réhabilitation de la Rhétorique, répudiée depuis plus d'un siècle par les écrivains, alors que ses chaînes étaient sans doute bien légères en comparaison de celles dont ils exigèrent eux-mêmes de se charger :

« *Que deux époux se voient engagés pour toute une vie, quelle contrainte intolérable! Pourtant ce qu'exigeaient deux amoureux, avec force et joie dans leur vive liberté, c'était justement de s'engager pour toute une vie. Ainsi de la rhétorique : il se peut qu'elle donne à première vue le sentiment d'une chaîne intolérable et froide. Mais il dépend de nous de retrouver en elle, à chaque instant, la fraîche joie d'un premier engagement, où l'esprit accepte d'avoir un corps, et s'en réjouit, et reconnaît que de ce risque, à chaque instant, lui vient toute noblesse et jusqu'à la dignité de sa découverte ou son échange.*

» *On vit, à l'entrée du jardin de Tarbes, ce nouvel écriteau :* Il est défendu d'entrer dans le jardin public sans fleurs à la main.

» *C'était une mesure ingénieuse à tout prendre, car les promeneurs, déjà fort embarrassés de leurs fleurs, étaient loin de songer à en cueillir d'autres.* »

Ce premier volume refermé, il apparaît que Jean Paulhan est le créateur d'une méthodologie très personnelle, appliquée à l'étude de l'expression littéraire, et qui permet désormais d'en remplacer la connaissance confuse et parfois

fausse à laquelle l'on s'en était jusqu'à présent tenu, par une science qui possédera ses lois, et dont il nous est permis d'attendre l'élaboration d'une Rhétorique renouvelée.

Le second volume des *Fleurs dè Tarbes* contiendra, d'après ce que l'auteur nous en laisse pressentir, une analyse de la Rhétorique ancienne, étudiée selon la méthode qui lui a permis d'établir un classement des avantages et des défauts de l'expression littéraire telle que les exigences de la Critique moderne l'ont engendrée. La synthèse des acquisitions qu'il aura pu, de ce fait, réunir l'amènera sans doute à des conclusions dont les assises seront constituées par l'élément commun à la Rhétorique et à la Critique moderne : je veux parler de la confusion de la pensée et du langage qu'elles admettent implicitement toutes deux. Il nous a été donné d'observer, en effet, à la faveur des aperçus que nous ont découverts *les Fleurs de Tarbes*, que les tenants de la Terreur partent des réalités spirituelles pour s'interroger sur la qualité de leur expression verbale, tandis que les auteurs fidèles à la rhétorique admettent les expressions données, et les fleurs du langage, mais tentent de déceler à partir de celles-ci les pensées originales dont elles sont les formes sensibles. Une métaphysique identique et secrète réunit les partisans de ces méthodes ennemies.

Les Fleurs de Tarbes marquent sans doute un recul des ombres qui recouvraient, avec l'assentiment de ceux qui le hantent, un domaine à la fois célèbre et mal connu de l'esprit : la Littérature.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE.

CHRONIQUE DES ROMANS

Peut-être n'en va-t-il pas tout à fait, aujourd'hui, du jeune roman comme de la jeune poésie, qui a ses chantiers et sa fièvre. C'est pourtant une dizaine de nouveaux romanciers que nous apporte la rentrée. Et quelques-uns de ces débuts sont remarquables; mais est-ce par des qualités romanesques? Plutôt, me semble-t-il (sinon pour deux ou trois d'entre eux) par certaine inspiration, voire certaine forme lyrique, et non comme des œuvres achevées, mais comme des témoignages, des confidences ou des essais.

Les aînés, aussi bien, n'ont pas montré cette année la voie habituelle. Sans doute, *le Rire des Dieux* (1), de M. Charles Braibant, s'apparente à des formes très classiques (celle de *Madame Bovary* et celle de l'*Éducation sentimentale*). Dans *les Intrigues de la Forêt* (2), M. André Demaison a retrouvé sa meilleure veine de romancier des pays tropicaux. Et l'on pourrait joindre à ces livres le dernier, le meilleur roman de M. Yves de Constantin : *la Douleur et la Joie* (3) (c'est l'étude assez sombre et violente, parfois trop rapide, parfois un peu mélodramatique, de l'asservissement d'un brave homme à sa famille et à son patron, puis de son sauvetage, puis de son abandon définitif).

Mais *l'Homme pressé* (4), de M. Paul Morand, plutôt qu'un roman, est un conte de moraliste et de chroniqueur. Et l'intrigue romanesque entre pour assez peu dans le vif intérêt d'*Un Fils du Ciel* (5), de M. Alfred Fabre-Luce. Quant à

(1) Corrêa.
(2) Flammarion.
(3) Émile-Paul.
(4-5) Éditions de la N. R. F.

Bellérophon (1), de M. André Dubois La Chartre, l'auteur des *Heures de Corfou* et de *Fortune des Airs*, c'est aussi un conte, et des plus charmants; non pas un conte en marge de la mythologie, mais lui-même un mythe, d'une fraîcheur éternelle. Tel est l'agrément de cette œuvre : elle n'a rien de pesant ni d'appliqué. On sent, on partage le plaisir de l'auteur; le héros n'est pas rajeuni : quand, à petites journées, monté sur le cheval Pégase, il gagne les rives de l'Indus pour combattre la Chimère, il semble naturellement aussi jeune que le serait aujourd'hui un adolescent, — non moins amoureux des campagnes et des bergères que de la grandeur —, dont M. Dubois La Chartre nous conterait à la fois les exploits d'aviateur et les naïfs ébats. Point de chlamyde ni d'agora, mais une robe, une place; et néanmoins les dieux et les héros sont présents. Enfin, si l'on découvre que ce petit livre n'est inactuel qu'en apparence, du moins sait-on gré à l'auteur de cacher la leçon sous le divertissement. Une leçon? Celle de l'acceptation du destin, celle du comportement le plus simple (au point de paraître cynique) dans les heures les plus graves.

*
* *

C'est un début très remarquable que fait M. Marius Grout avec *Musique d'Avent* (2). L'œuvre n'est pas volumineuse, mais d'un grain serré, d'une pensée en même temps subtile et émouvante, et d'un art déjà très sûr. C'est l'histoire d'une aventure spirituelle. Elle rappelle quelque peu un apologue que contait, je crois, Gandhi, celui de l'ermite qui vivait sur une montagne et que nourrissaient les villageois de la plaine; et tous étaient en paix et vivaient heureux. Mais leurs fils, un jour : « Allons-nous longtemps encore nourrir cet oisif? » On le laissa mourir; et l'envie, la haine, les querelles s'abattirent sur les villages, qui comprirent enfin les bienfaits que naguère leur apportait l'ermite, dans son apparente inaction, par le seul rayonnement de sa vertu.

(1) *Mercure de France.*
(2) Éditions de la N. R. F.

La *Musique d'Avent*, c'est la musique de l'attente, c'est l'appel et déjà l'appréhension du miracle. Un vieil homme revient à son village, dont il veut réveiller l'esprit et la croyance au merveilleux. Il se sent une mission, il agit, il se dépense; mais son action tourne court, ou dévie, et l'accable lui-même, qui se voit abandonné de Dieu et qui de surcroît devient aveugle. Il renonce à son ambition, s'incline, accepte et bénit même sa nuit. Et c'est alors que, sans le vouloir cette fois, il agit vraiment sur le village, par l'efficacité de sa présence et de son progrès spirituel; Dieu est en lui, et, donc, à travers lui, sensible aux autres hommes.

M. Marius Grout a traité sans la moindre lourdeur ce périlleux sujet. Il l'expose de deux façons parallèles, au moyen du journal de son héros et du journal d'une gouvernante; il joint même à ces deux journaux les témoignages d'un prêtre et d'un médecin. C'est le même drame, ici confessé, là constaté, ailleurs jugé soit avec respect, soit avec désinvolture. Cette diversité de perspective n'est pas seulement un agrément; elle montre le scrupule de l'auteur à l'égard de son sujet, et permet à sa voix de prendre les plus justes nuances.

*
* *

Le premier livre de M. Jacques Perrin, *Que votre volonté soit faite* (1), est infiniment plus inégal, mais curieux par sa forme comme par ses thèmes. Il s'agit de la volonté de Dieu à travers l'homme. On va croire à quelque œuvre édifiante, à une élégie ou à une déchirante confession. Mais dès les premières pages on hésite, on est déconcerté; Jean Eudes, le héros (c'est un instituteur communiste, en permission), surpris au lit par sa maîtresse, fait un geste de confusion et presque de honte, nous ne savons pourquoi; il nous parle (c'est lui qui raconte l'histoire) de sa folie, ou plutôt de sa secrète faiblesse... Mais on sonne; entre un homme hagard et sanglant, qui cherche refuge auprès de la jeune femme : il appartient comme elle à un clan d'agitateurs extrémistes.

(1) Éditions de la N. R. F.

Nous voilà dans le plus sombre réseau de ruses, de complots, de peurs et de vengeances, que viennent couper ou aviver des crises de désir, de jalousie ou de dégoût sexuel. Ce que le narrateur appelait sa folie et sa faiblesse, nous le découvrirons enfin, et de façon aussi brusque : c'est son obsession de Dieu. Il n'est pas croyant, mais il se surprend à prier; il ne cherche pas Dieu : Dieu, à certains instants, lui impose sa présence, et le presse et s'installe en lui. Aux instants les plus inattendus; par exemple dans un champ, au cours de la retraite française, tandis que Jean Eudes, étendu près de sa maîtresse, la caresse, la dénude; et soudain il se sent séparé d'elle; elle est l'obstacle, la tentation, l'ennemie; et comme elle rit de cet amant « détrempé dans les bénitiers », il la roue de coups et s'en va, sans trop savoir où, mais délivré d'un passé, d'un monde et d'une part de soi.

On voit l'étrangeté de la composition, qui triture dans l'ombre ou fait brusquement surgir des éléments bizarrement associés : érotique, social, policier, mystique. On y sent l'effort et le relâchement, le hasard et l'arbitraire. Et la langue même offre ces caractères : elle est gauche, souvent lourde, souvent obscure, et pleine de parti pris dans son allure dégingandée, d'application dans son apparente liberté, et même, à sa manière, de coquetterie; mais elle a son rythme, ses trouvailles et sa création. Cette œuvre est enfin à l'opposé d'une œuvre « réussie »; mais elle ne manque certes ni d'intérêt, ni, dans sa fumeuse et hésitante violence, de sens et de force réelle.

*
* *

Thomas l'Obscur (1), de M. Maurice Blanchot (je ne veux que le signaler aujourd'hui), est un livre plus étrange encore, malgré la ligne très pure de sa phrase. On dirait d'un chant dans un monde sans air, ou d'une longue quête dans une aube plus qu'à demi ténébreuse. Non moins proche de Lautréamont que de Giraudoux, il fait rendre à l'intelligence la plus subtile un accent étouffé, anxieux, douloureux parfois.

Mais si l'on souhaite une œuvre de tendances opposées

(1) Éditions de la N. R. F.

à celles-là (à celles de M. Perrin comme à celles de M. Blanchot), il n'est que d'ouvrir *Prélude à l'Existence* (1), de M. Jean Homassel. C'est un livre sans grandes ambitions, qui n'a cherché ni un sujet rare, ni une forme nouvelle, — un début modeste, je ne dis point banal, et quelque peu rapide, mais non pas sans saveur.

Un gamin, après six mois de leçons, se révèle soudain comme un étonnant musicien. Mais sa famille prend peur (un futur bohème ! un raté !) et suspend les leçons, auxquelles d'ailleurs l'enfant renonce sans peine. L'éveil et la mort du génie chez un enfant, tels sont donc les thèmes essentiels de ce livre. Et l'on sait de reste à quel romantisme ils se prêtent. Mais voici bien l'œuvre la moins romantique. Imaginez que M. Marcel Aymé ait traité ce sujet : c'est un peu l'apparence du livre de M. Homassel. Encore M. Aymé a-t-il ses heures de romantisme, de mélodrame, et même de romance; M. Homassel, dans son comique comme dans son amertume, apporte plus de discrétion que l'auteur du *Moulin de la Sourdine* (moins de brio, d'ailleurs, et de verdeur.) Mais enfin, qu'il s'agisse d'Anselme, l'enfant génial (un gamin comme les autres, dirait-on, plus terne peut-être, et moins lyrique), de Monsieur, le père, petit fonctionnaire qui veut faire de son fils un ingénieur, de Madame, qui reçoit le premier dimanche du mois, du fougueux et chevelu M. Dezso, le tzigane professeur, ou du vieil organiste de la Chaise-Dieu : une bonne malice anime ces silhouettes et leurs jeux, un humour narquois, sans méchanceté, mais non sans finesse, — encore que parfois un mot, une scène ne semblent pas précisément inattendus. C'est un livre agréable, de veine plaisante, et qui, l'a-t-on fermé, semble court.

* * *

Cette histoire d'une crise enfantine ne comporte donc aucune puérilité. Un tel caractère mérite d'être signalé, aujourd'hui où beaucoup de jeunes écrivains semblent se réfugier dans leur enfance, non pour y trouver une assise ou une source généreuse, mais pour s'enchanter de ses troubles

(1) Éditions de la N. R. F.

et de ses rêves, et leur prêter après coup je ne sais quelle perverse conscience. Passe encore si cette fuite, cet enchantement solitaire, cette recherche d'un voluptueux sommeil faisaient naître une œuvre vraiment nouvelle. Mais voilà des ans et des ans que notre littérature n'est pas moins contaminée par l'infantilisme que par le sentimentalisme politique. Ce que l'on a emprunté au *Grand Meaulnes*, c'est surtout ce qu'il offrait de plus facile et de plus faussement littéraire, et qui l'eût ruiné s'il n'était essentiellement simple et sain. Peut-être est-ce une loi qu'aux époques les plus lourdes fleurissent les berquinades les plus suavement sadiques. Nous en sourirons, j'en suis sûr, mais plus tard. Je connais quelques écrivains qui, appelés en août 39, rêvaient au hasard d'une halte ou d'un camp : « Ah! après la guerre, comme nous rejetterons cette littérature de veulerie ou de panache, ces attitudes, ces jeux de miroir, cet esbroufe de l'ordure ou de l'emphase, et ces balbutiements enfantins! » Mais quoi! c'est ce qu'ils disaient déjà après la guerre précédente.

Mais ne parlons que des meilleurs parmi les romans qui, pour sujet, élisent l'enfance. Celui de M. Paul Willems, *Tout est réel ici* (1), a du charme, et parfois un charme aigu; il semble fait de jeux et de rêves, d'élans et de désespoirs incurablement jeunes, et de corps adolescents, purs ou voluptueux, ardents ou lassés. Il n'est que grâces; savamment ingénu ou pervers avec innocence, il fait songer aux livres de M. Jean Cocteau, de M. Desbordes, de M. Gaston Bonheur, — moins vif peut-être que ces livres, mais plus fluide et plus musical. Et qu'ici comme là « tout soit réel », c'est une question de vocable, de mode ou de talent; mais une autre réalité nous presse aujourd'hui davantage.

Il me semble que les livres de M. Jean Libert, s'ils ne témoignent peut-être pas d'un talent aussi averti, ni aussi souple, ni aussi vif, ont un accent à la fois plus particulier et plus « humain ». Je parle moins de ses nouvelles (dont la plupart paraissent écrites pour une « bonne presse » et sont gâtées par un souci d'édification) que de son roman : *Capelle*

(1) La Toison d'Or, Bruxelles.

aux champs (1). Un roman fort peu romanesque, à vrai dire; c'est une histoire d'amour toute simple; et le garçon plaît à la fille, mais il est pieux, et là-dessus d'une inflexibilité de jeune converti. Non pas bigot, nullement prude; sa religion est son idéal et la part vivante de sa vie. C'est bien de quoi se pique la jeune fille, qui boude, se lasse, et ne reviendra à ses amours qu'après avoir failli mourir. Tout cela est conté avec entrain et gentillesse. On est touché par la voix de l'auteur, qui mêle le sérieux au plaisant, qui se moque le premier et soudain : « Oui, mais c'est tout de même très grave... » Cela sent un peu le patronage, mais un patronage de plein air, de plein cœur : des garçons jouent, rient, travaillent, embrassent leurs petites fiancées, puis s'en vont à trois ou quatre sur les routes de vacances, et, tout en s'appelant l'un l'autre Nono ou Béro (il semble bien que Nono soit l'auteur), s'entretiennent de Dieu, de leur tâche, de leurs amours et de leur vie. On souhaite que cette jeune sagesse ne cherche pas à mûrir trop vite, mais qu'elle sache quitter à temps sa charmante défroque.

MARCEL ARLAND.

(1) Les Écrits.

RETOUR A GŒTHE

Gœthe, dont on vient de célébrer le centenaire à Weimar (1), est un des exemples les plus frappants et les plus illustres de ce qu'on peut dire et ne pas dire d'un grand écrivain lorsqu'on parle de lui sans le lire, ou du moins lorsqu'on parle de lui *après* l'avoir lu. Il n'est à peu près aucun écrivain valable de l'Europe et de l'Amérique qui n'ait eu son mot à dire sur *Werther*, sur *le Divan* ou sur les *Conversations*. Et pourtant chacun se faisait un Gœthe de poche qu'il inscrivait dans le cercle, plus ou moins petit, de ses préoccupations personnelles. Cela tient peut-être à un défaut de Gœthe, qui trouve sa compensation dans une grande qualité. Je veux dire que Gœthe n'a jamais profité de son œuvre, de l'excellence qu'elle représentait, mais, qu'il s'oubliait lui-même toutes les fois qu'il prenait la parole au nom d'une vérité esthétique ou humaine dont il se sentait, à ce moment-là, responsable.

Il s'est jugé responsable de la littérature classique, du jeune mouvement littéraire qui devait engendrer le romantisme, de la philosophie des lumières et, dans une certaine mesure, de la philosophie dont il n'avait pas eu l'apprentissage technique, mais sur laquelle il voulait tout de même régner. On peut protester contre ce qui était à la fois une prétention et un refus intime : on ne peut protester contre cette gentillesse souveraine qui émousse les pointes parce qu'elle-même n'a pas de pointe à forger. Gœthe est comme ces rois heureux des légendes qui règnent si clairement qu'ils n'ont pas à régenter.

(1) Voir la bonne traduction des *Conversations*, par M. Jean Chuzeville qui vient de paraître (Éditions de la N. R. F.).

Pour comprendre son œuvre dans sa complexité, il faut la situer tout entière, et successivement, sur deux plans différents, suivant que l'on considère sa valeur proprement esthétique ou sa valeur, sa résonance historique. Je veux dire qu'on ne trouve pas chez lui d'œuvre qu'on puisse entièrement détacher de l'auteur, sauf, peut-être, certains poèmes de la fin. Leur qualité esthétique, si parfaite qu'on la suppose, est presque toujours relative à quelque problème humain, à quelque recherche, au rythme d'un esprit sans cesse en mouvement et sans cesse changeant de vitesse et de rythme. Mais d'un autre côté, ces mêmes œuvres devaient servir d'origine à de longues suites littéraires et pour ainsi dire se spécialiser littérairement en engendrant leur descendance. La moitié du Romantisme, par exemple, se trouve à peu près centré sur un *Faust* qui n'est plus une expérience idéologique mais seulement une juxtaposition d'images destinées à faire naître ou à faire *imaginer* des frissons.

Par là pourrait s'expliquer, peut-être, sa fameuse opposition entre le classique, qui est sain, et le romantisme, qui est malade. N'oublions pas que Gœthe prononce ce jugement dans un temps où il peut observer les suites de lui-même, et qu'il faut entendre, lorsqu'il dit cela, que le même thème peut être traité classiquement ou romantiquement, et que tous les thèmes, conçus d'une certaine façon, appartiennent à la même glorieuse tradition. Tel est sans doute le plus grand message de Gœthe au monde des Lettres, à savoir que, dans cette République, l'histoire des partis doit être subordonnée à l'histoire des œuvres.

Et sa conception de l'œuvre littéraire doit être entendue dans un sens plastique et dans un sens idéologique à la fois. Chez Gœthe, les relations entre la main et la vue ont une activité et une précision qu'on rencontre rarement chez un écrivain. Ce qu'il voit, il le modèle mentalement et sa main esquisse déjà les mouvements nécessaires. Ce qu'il pense, il a besoin, presque toujours, d'en inventer une projection visuelle ou bien, si j'ose ainsi parler, une projection palpable. Les modèles mécaniques de lord Kelvin, qui permettent ou voudraient permettre de manipuler les lois, l'eussent enchanté. Son goût des gravures et de toutes les formes de la reproduc-

tion visuelle, sa mise en perspective, en quelque sorte, des idées, son sens du décor théâtral offrent d'autres témoignages de cette tendance fondamentale.

Pour les idées elles-mêmes et en elles-mêmes, Gœthe a peu de goût pour leur organisation philosophique. Alors que ses compatriotes cherchent et réussissent souvent à conquérir à la philosophie tous les domaines de l'activité intellectuelle (c'est-à-dire à trouver le substrat philosophique de toutes les formes de cette activité), Gœthe accentuerait plutôt une attitude inverse et chercherait à tout expliquer sans passer par la technique philosophique. Il y réussit souvent, grâce à sa belle allure de pur sang mental, et peu savent mieux que lui bannir le raisonnement par la raison. Mais, derrière ses idées et comme à la pointe de sa pensée, il y a un silence, ce silence qui ne vous inquiète jamais chez le métaphysicien parce qu'il est un silence rayonnant alors que chez Gœthe il évoque une sorte d'absence, ou encore de refus. Oui, le refus, non pas de soi ni des autres, mais le refus aux autres des derniers retranchements de soi-même, semble avoir été chez lui un mouvement naturel, et, plus tard, réglé, organisé.

Cette plasticité et cette mobilité idéologiques, en même temps que ce refus ou ce recul intime, ont mis souvent Gœthe en assez mauvais termes avec les philosophes; car la philosophie, et c'est son honneur et son danger, incline à établir des distinctions tranchées qu'on est invité à observer *avant* l'épuisement de toute expérience possible. Gœthe, au contraire, attend toujours un *après*, une suite imprévue qui pourrait emporter un changement radical de sa vision du monde. Il était un peu, si l'on veut, sur ce point, comme un Don Juan des idées qui n'osait s'engager définitivement devant elles, mais qui ne voulait pas non plus leur paraître infidèle, ce qui l'allège très souvent de toute passion idéologique.

De là vient peut-être, aussi, sa modération politique. Étranger à toute passion révolutionnaire (étant même incapable d'en bien concevoir les effets), il est également étranger à la passion réactionnaire ou à ce qui, dans son époque, pouvait passer pour telle. Pondération qui provient moins d'une indifférence humaine que du souci, en somme fort respec-

table, de respecter en soi-même la perspective exacte de ses passions. Tant d'exaltés de la politique sont de cette famille romantique où l'on crie pour se persuader qu'on peut parler.

Je crois en somme qu'une certaine tradition gœthéenne a bien défini sa position centrale, que Gœthe est moins le plus illustre des *zeitgeist* que l'homme de la volonté, et que sur ce point Barrès avait raison contre Gide. Je relève, dans une *Conversation* du 21 mars 1830, à propos d'un voyage de son fils en Italie, cette remarque : « On revient habituellement tel qu'on est parti; même il faut se garder le revenir avec des idées qui, plus tard, ne s'adaptent pas à notre condition. C'est ainsi que j'ai moi-même rapporté d'Italie le goût des beaux escaliers, et que par là j'ai manifestement gâté ma maison, puisque toutes les pièces en sont devenues plus petites qu'il ne faudrait. L'essentiel est d'apprendre à rester maître de soi. »

Et, plus loin, passant de façon tout à fait frappante de l'observation à la théorie : « Il est incroyable, dit Gœthe, jusqu'à quel point l'esprit contribue à la conservation du corps. Je souffre souvent d'incommodités du bas-ventre : seules la volonté de l'esprit et les forces de la partie supérieure me maintiennent en forme. *Avant tout, l'esprit ne doit pas céder au corps.* C'est ainsi que j'ai le travail plus facile quand le baromètre monte que quand il descend; mais puisque je le sais, quand le baromètre descend, je fais tous mes efforts pour remédier à cette fâcheuse influence,et j'y réussis. » Pourtant, il remarque l'instant d'après qu'en poésie il y a des choses qu'on ne peut pas forcer, et qu'il faut attendre le moment favorable. Dans ces moments-là, Gœthe fait songer à une sorte de mécanicien de lui-même, avec ce souci qu'ont tous les mécaniciens de ne « pas forcer ».

Mais ce souci, du même coup, le situe avec exactitude dans le monde moral et religieux. Deux conceptions morales s'opposent en effet. Suivant la première, si l'esprit ne doit pas céder au corps, il doit néanmoins « forcer » le corps, passer de la résistance à l'attaque et imposer ses lois. L'autre nous invite à réserver les droits de l'esprit sans nuire en somme à ceux du corps. L'humanisme de Gœthe consiste à former naturellement la deuxième conception et à la

défendre avec une sensibilité assez vive et même avec une certaine susceptibilité. Car il y a tout un Gœthe nerveux, violent, ombrageux qu'il ne faut pas oublier et qu'Eckermann nous fait oublier précisément. Il y avait les colères de Gœthe, qui étaient assez fameuses, ses susceptibilités, ses rancunes. Mais il a voulu se montrer à Eckermann dans ce style néo-grec qu'il contribuait à mettre à la mode et dont la faiblesse, justement, était d'enlever aux dieux leur colère.

Tout grand homme engendre des réactions et des jugements qui, par un choc en retour, font de ce grand homme un type, le type d'un tempérament, d'une forme du vouloir et de la pensée. Alors deux camps se forment où se rangent les approbateurs et les désapprobateurs. Montaigne, Descartes, Pascal, Molière, Voltaire, Balzac, entre autres, ont provoqué des camps de cette sorte, et Gœthe tout le premier. Notre ami Charles Du Bos, avec sa charmante équité, appelait Gœthe « le plus grand de mes étrangers », ce qui était une manière élégante de passer de la barrière qui sépare les camps à la frontière qui sépare les nations. J'avais demandé à Charles Du Bos de m'expliquer un peu cette étrangèreté qu'il reconnaissait chez Gœthe, et je crois bien ne pas trahir son jugement en le résumant ainsi : Gœthe, pour Charles Du Bos, se dégageait trop aisément de ses attaches essentielles, et il obéissait trop aisément au commandement de la seule intelligence, ou de la seule raison. De son côté, M. Romain Rolland, qui, lui, admire Gœthe, salue en lui un grand type aristocratique. Voilà qui est singulier : ces deux jugements, qui témoignent l'un et l'autre d'une belle volonté d'objectivité, me paraissent l'un et l'autre, et je m'en excuse, tout à fait subjectifs et peut-être inexacts.

Charles Du Bos ne voyait pas que ce détachement de Gœthe (démenti, d'ailleurs, je le répète, par d'autres témoins de sa vie), si on le croit vrai, signifie une disposition à n'être étranger à personne; que le rationalisme de Gœthe signifie une monnaie d'échange et que celui qui la refuse se déclare lui-même un étranger. M. Romain Rolland ne semble pas apercevoir, chez Gœthe, tout au contraire cette application et cette vivacité d'éternel apprenti, ce départ quotidien pour

le travail, ce tour d'Europe qui répond à notre ancien tour de France, et enfin le fonctionnement de la pensée qui rapprochent bien davantage Gœthe d'un ouvrier que d'un seigneur. Mais comme Gœthe était fonctionnaire, qu'il n'aimait point la politique révolutionnaire, et qu'il hésitait à se prononcer sur les secousses de son temps, on néglige l'essentiel de sa création pour n'en retenir que quelques correspondances.

Le sort de Gœthe est ainsi bien curieux. Les philosophes lui reprochent son prothéisme, les démocrates soulignent son aristocratisme, et les apôtres de la vie intérieure le font doucement passer de l'autre côté de leur frontière. Autrement dit, chacun reproche à Gœthe de n'être pas conforme à l'idéal dont chacun se nourrit. Poussez un peu plus loin, et vous toucherez à la fameuse idée de disponibilité qui a eu une si curieuse fortune depuis le siècle dernier. Poussez encore un peu plus loin, et vous conviendrez que, depuis le romantisme, les écrivains, ou bien ne sont pas contents qu'un des leurs ne « s'engage pas », ou bien profitent de ce défaut apparent d'engagement pour se délivrer du souci de s'engager. Ces réactions disposent mal au sentiment de la plénitude.

Je crois pour ma part, tout bonnement, que Gœthe, merveilleusement doué, a eu l'incomparable mérite de *demeurer* ce qu'il avait choisi d'être, d'ordonner le mieux possible les tendances qui se pressaient en lui, et de mettre au point ce qu'il se jugeait capable d'accomplir. Gœthe n'est pas utilisable; ou plutôt, il n'est utilisable que pour lui-même et dans la ligne qu'il a choisie. Il nous rendra, si nous savons le lire, notre vieux sentiment d'écolier du devoir réussi.

RAMON FERNANDEZ.

L'ALLEMAGNE EUROPÉENNE

— Je suis allé plusieurs fois en Allemagne, la première fois en 1913, la dernière en 1937.

En 1934, après mon premier coup d'œil sur l'Allemagne hitlérienne, j'ai publié ici dans le numéro de mars une *Mesure de l'Allemagne.* Je viens de relire ce compte rendu, comme maintenant j'arrive de Weimar et de Berlin. Le bon et le mauvais y sont également partagés. Tout ce que je disais sur la valeur morale et spirituelle du mouvement hitlérien était pleinement juste et s'est vérifié par les résultats. Ce n'est pas certes le matérialisme qui a pu produire de si hauts faits, ce matérialisme dont certains libéraux et certains chrétiens accusent le national-socialisme, alors que par ailleurs ils ont tant d'indulgence pour le plus réel matérialisme des démocraties. Mais je sous-estimais le dynamisme nationaliste inclus dans le dynamisme socialiste que, lui, j'appréciais plus exactement. Le pessimisme européen que j'avais longuement nourri en France et en Angleterre dans les années 1920 pesait encore sur mon estimation du réveil allemand. Quand même, cette lecture m'a assuré dans la confiance assez grande que j'ai dans mon jugement politique, confiance qui m'a incité à prendre la responsabilité de la revue.

Je n'attendais pas de surprise de mon voyage récent et je n'en ai pas eu. Je savais que l'Allemagne était tranquille, ferme, admirablement maîtresse d'elle-même, jouissant d'une grande aisance dans tous ses mouvements, d'une énorme ressource de démultiplication dans son élan perpétuel.

Avec Jouhandeau, Fernandez, Chardonne, Bonnard, Fraigneau, Brasillach (à qui il faudrait ajouter les peintres

et sculpteurs qui ont fait un voyage parallèle, parmi lesquels : Derain, Vlaminck, Dunoyer de Segonzac, Friez et le grand Despiau, et les musiciens qui ont fait un autre voyage), nous avons vu un pays sur la face duquel les égratignures anglaises ne semblent paraître que pour mieux en marquer l'intégrité (1).

On sent ce peuple profondément assuré dans ses œuvres de paix et de guerre au milieu d'un énorme espace dont les glacis fort allongés aux quatre points cardinaux voient mourir les tentatives qui sont faites avec une si excentrique timidité pour le troubler et le retarder dans la constante croissance de ses moyens.

L'Allemagne des années 1940 n'est pas la France des années 1800. Installée au cœur du continent et non sur l'un des côtés, elle s'abrite de toutes parts par d'immenses confins, elle est à peu près maîtresse de deux mers intérieures (Baltique, mer Noire). Mais surtout la rapidité des moyens de communication lui donne sur une Europe rétrécie une prise autrement ubiquiste que celle de Napoléon qui n'avait que le pas de ses fantassins (tout au plus les carrioles de l'itinéraire Boulogne-Ulm, ancêtres des camions) et le galop de ses courriers.

La constatation physique de ce profond abritement, voilà ce qui avant tout instruit le voyageur. Si l'Angleterre était une île, si elle est encore une île, l'Allemagne européenne est un continent, c'est-à-dire une île dix fois plus grande, en train de mettre au point toutes ses articulations intérieures, de se rendre inexpugnable en se faisant plus compacte, de se rendre peu à peu irréductible par l'exploitation de ses totales ressources, enfin mises à l'échelle d'un planisme suffisamment ample.

Bientôt cette vertu de densité s'étendra aux prolongements et aux annexes. L'Ukraine se remet au travail, avec sinon les otages que les Russes lui ont enlevés, du moins avec les prisonniersqui lui sont rendus par centaines de mille.

(1) Nous avons parcouru de jour l'Allemagne dans les deux sens et nous avons pas mal circulé dans Berlin et sa banlieue; or, nous n'avons remarqué des traces que sur une gare à Mayence, sur l'Opéra, la Bibliothèque de l'Université, et l'Hôtel Eden à Berlin.

— J'ai d'abord été rendre mes devoirs de dévotion à ces reposoirs de l'humanisme allemand que sont les parcs.

C'est là que ce peuple cultive, entre autres manières, le sacré et le divin qui sont les fondements de tout humanisme. Là, ce peuple qui s'est jeté si furieusement dans l'enfer de la grande ville a ménagé ses derrières, montrant là comme ailleurs sa grande faculté de concevoir et de nourrir les contradictions. Il n'y a pas un peuple plus urbain et plus agreste que le peuple allemand. Autour de ses énormes cités et parmi elles, il a réservé les bois et les prés où il retrouve sans cesse le contact dont il ne peut se passer avec la nature, qui pour lui est une source toujours puissante d'émotion, d'inspiration, de stimulation, qui lui redonne sans cesse l'ampleur tragique de la vision et de l'action, qui le relie à toutes les forces visibles et invisibles.

Rôdant seul dans le charmant parc de Weimar, ma songerie m'amène à comparer sur ce chapitre le peuple allemand avec le peuple anglais. L'Angleterre est aussi le pays des parcs. N'oublions jamais que les Allemands ne sont ni plus ni moins des nordiques que les Anglais et qu'ils partagent aussi la plupart de leurs vertus avec les Scandinaves, les Bataves, les Flamands, en dépit de l'opposition vieillie qui borne encore notre regard entre l'autoritarisme des peuples continentaux et le libéralisme des peuples maritimes. Il est curieux qu'on soupçonne le peuple allemand d'un paganisme sommaire sous prétexte qu'il est féru d'une nature profondément animiste : il faudrait aussi soupçonner les Anglais ou les autres nordiques. Mais chez les Allemands l'animisme se manifeste par des mythes plus vastes et plus abstraits que chez les Anglais.

S'il y a en Allemagne des parcs aristocratiques comme en Angleterre, il y en a moins, et plus de parcs populaires.

En Angleterre, l'aristocratie a été la merveilleuse création nationale et le peuple au fond de ses affreux faubourgs a pu, avec toute sa disposition nordique au dévouement et au respect, jouir lointainement, pendant deux siècles, des jouissances bien méritées de cette aristocratie comme de celle d'un enfant génial et ingrat. Le snobisme est chez les Anglais un profond lien humain qui noue l'âme même. Cette

aristocratie, riche d'un empire, jetait au peuple, à la manière romaine, du thé, de la bière, du whisky, des spectacles sportifs, et, à la longue, faute de travail, des allocations de chômage, compensations sportulaires.

Chez les Allemands, le rapport a été plus direct entre le peuple et l'aristocratie, à cause de ce service militaire universel où par contre-coup Napoléon leur a imposé de se rencontrer.

Ce service a pris chez eux une tout autre tournure que chez nous. Chez nous, dans un pays où la noblesse avait été brisée par les rois avant de l'être par la bourgeoisie qui l'a à jamais calomniée aux yeux du peuple, le service militaire a mis aux prises dans les casernes des individus méfiants jusqu'à être libertaires et une bureaucratie petite-bourgeoise où les vertus chevaleresques des familles militaires ont presque achevé de s'effacer entre 1920 et 1940, sauf en Afrique.

Au contraire, en Allemagne la noblesse qui n'avait pas connu de tels désastres a apporté toute sa force dans les casernes et a pu s'y offrir à la masse populaire comme un moule habile qui recevait autant qu'il donnait de forme. Une caste dirigeante doit toujours se prêter à l'impulsion populaire.

La caste, voilà ce qui a ineffablement manqué à la France et surtout à la France militaire de ces derniers temps. Il y avait certes des souvenirs de cette caste en France, mais qui, comme débris insolites et déformés, ne pouvaient faire que du mal en confirmant la nation dans sa méfiance et dans sa désaffection.

Le mot d'ordre d'une aristocratie, c'est souplesse et infinie capacité évolutive. L'aristocratie anglaise a en détail tout absorbé de ce qui la menaçait et de ce qui la pressait. L'aristocratie allemande a fait mieux, elle a marché en corps vers le socialisme. Et certes, il est plus facile à une aristocratie de s'adapter au socialisme, que de subsister en se faisant bourgeoise. L'aristocratie en Allemagne a pu s'adapter au national-socialisme, comme il y a un siècle au militarisme populaire. Les généraux de la Reichswehr n'ont fait que continuer la tradition des hobereaux prussiens

de 1809. Aujourd'hui, d'ailleurs, tous ces faits de formation sont confondus avec d'autres, plus importants, qui impliquent les autres parties de la société.

Je remuais ces réflexions en tournant autour de la petite maison de Gœthe, ami d'un grand-duc; puis, au Tiergarten où, une nuit d'autrefois, j'eus une inoubliable conversation avec Ernst von Salomon sur ces questions d'histoire par lui si intimement et si cruellement vécues.

— J'ai toujours été un voyageur extrêmement sceptique et je regrette de n'avoir pas publié *le Voyageur ou l'Homme qui ne voit rien,* carnet de route en Amérique du Sud, où vers 1930 je notais un à un les écrans de personnes, de circonstances ou de choses, que je soupçonnais de me barrer des perspectives inconnues. Alors, je craignis qu'il n'y eût trop de malignité systématique dans cette caricature de l'écrivain en voyage, assiégé d'informateurs mal informés, de bénévoles Potemkine, et de démoniaques brouilleurs de piste. Une jolie femme à Buenos-Aires se vantait de s'être spécialisée dans la perversion des littérateurs de passage et, par exemple, d'avoir soufflé plusieurs solécismes topographiques à un célèbre reporter.

Je visais des pays libéraux; dans les pays totalitaires on a affaire à des gens qui viennent vers vous avec l'intention franchement déclarée de vous convaincre et qui ont été choisis comme compétents. En un siècle de propagande, il vaut mieux qu'elle soit faite ouvertement et complètement, qu'à demi et par des chemins détournés ou incertains. Et il en est ainsi en tout, les totalitaires ne font que pousser vivement dans chaque ligne la logique de notre temps.

Je sais tout ce que je n'ai pas vu dans cette nouvelle randonnée trop brève en Allemagne. Mais il y a les recoupements avec plusieurs autres randonnées. Et il y a surtout cette profitable immobilité dans laquelle je m'assure toujours, attendant que les renseignements m'arrivent comme au sauvage dans la savane par les ondes de l'air. Une odeur au coin d'une rue en dit plus que deux heures de conversation. Et deux heures de conversation avec un inconnu en apprennent plus que deux heures de conversation avec

un homme célèbre, à condition que tu admettes que l'inconnu a pour pendant un autre inconnu qui te dirait autre chose. A toi de saisir l'épaisseur d'être commune à ces deux fantômes.

— Ce qui assure la profonde unité spirituelle des Allemands de toute origine et de toute qualité, c'est de participer à un magnifique destin qui vaut la peine de vivre et de mourir. Rien d'autre ne faisait la vertu secrète de Racine, de Voltaire, de Hugo, que de participer au rêve d'orgueil européen de la France royale et de la France populaire. Nous aussi, nous avons vécu et joui et pâti d'une loi que nous donnions à l'Europe, comme les Italiens du XVe, les Espagnols du XVIe, les Hollandais du XVIIe, les Anglais du XIXe.

Mais réfléchissons un peu à l'attitude de Leibniz et de Gœthe devant la force et la gloire françaises. Ils ne les nient pas, ils ne les refusent pas, cependant qu'ils assurent par leurs œuvres (et non par de vaines paroles de protestation) l'autonomie du génie dont ils ont la charge. Il est utile de savoir qu'en 1807, Hegel dirigeait le *Journal de Bamberg* qui était « collaborationniste » comme on dirait dans le jargon d'aujourd'hui; il croyait dans la vertu pour l'Allemagne de l'entreprise européenne de la France de Napoléon.

J'aime trop la force, j'ai trop admiré son déploiement dans mon pays à ses belles époques, et trop désespérément souhaité sa renaissance, pour ne pas la saluer là où elle est et tâcher d'en ramener sur les miens les avantages dont nous ne sûmes plus nous faire les initiateurs.

C'est à quoi je pensais en écoutant, dans une de ces charmantes banlieues de Berlin où les maisons se perdent parmi les bouleaux, un Rhénan, hitlérien et largement catholique, qui avec la même inflexion délicate et précise vantait la culture européenne de la culture française, sa vertu moraliste et critiquait l'inadaptation de la politique française, depuis vingt ans, aux problèmes de l'Europe.

— L'Allemagne est en train de se faire européenne, de prendre conscience de toutes les étendues et de toutes les limites de l'Europe par une double expérience extérieure

et intérieure dont nous ne soupçonnons pas l'ampleur.

D'une part des millions de ses citoyens comme soldats familiers de toutes les routes apprennent l'esprit particulier de chaque terroir, le comparent avec tous les autres et se rendent aptes à une vaste synthèse dans leur cœur et dans leur esprit. C'est ainsi que l'esprit universaliste de la France au XIXe a dû beaucoup aux nombreux déplacements de ses voyageurs et de ses militaires au XVIIIe.

Et l'expérience est redoublée à l'intérieur de l'Allemagne où séjournent deux millions de travailleurs européens qui se mêlent intimement avec les millions de travailleurs allemands. En ce sens, Berlin est en ce moment une ville européenne comme Paris l'était avant 1848, non pas dissolue dans un cosmopolitisme sans queue ni tête, mais confrontant un solide et hardi nationalisme avec cent éléments de contraste.

Songez au prodigieux brassage d'idées qui résulte dans l'esprit des chefs et des hommes d'une expérience russe venant après une expérience française, d'un séjour en Grèce après un séjour en Norvège. Cependant, le cousin dans son usine de Berlin regarde travailler un Suédois auprès d'un Espagnol. Voilà qui met l'esprit allemand fort loin des étroitesses que lui prêtent nos professeurs de méfiance, nos spécialistes du ricanement.

Tout cela au milieu du terrible drame des consciences, du jeu infini des concessions et des résistances.

— Nous avons toujours, par routine, le regard tourné vers l'ouest; nous ne nous intéressons qu'au conflit des Germains et des Anglo-Saxons. Mais déjà en 1914 ce conflit était secondaire, le vrai conflit était entre les Germains et les Slaves. La guerre de 1914 commença par l'attentat d'un Slave sur un Germain et se termina par la victoire momentanée des Jeunes-Slaves sur les vieux empires germaniques. La révolution hitlérienne fut avant tout une reprise sur cet état de choses.

Les Anglo-Saxons ne jouent qu'un rôle d'appoint dans ce conflit. Si quelqu'un triomphait de l'Allemagne, ce ne serait pas le libéralisme d'outre-océan, mais en pleine terre continentale le communisme slave.

Que les libéraux anglophiles et américanophiles sachent qu'ils ne sont que des communisants.

Si l'Allemagne fléchissait, le communisme serait à Berlin en un instant, et, étant à Berlin, il serait dans toute l'Europe. Vous n'avez pas le choix entre Washington et Berlin, mais seulement entre Berlin et Moscou (autrefois je disais : Genève et Moscou).

Cela est bien cuisant pour l'esprit de voir la vague du néo-communisme, après avoir gagné entre 1939 et 1940 les démocrates, libéraux et maçons, atteindre aujourd'hui les catholiques, les royalistes et les capitalistes. Le reflux ne sera pas plus beau à observer.

— Derrière ce calme allemand ne se dissimule pas mais se concentre l'énorme tension qui pour le moment porte tout le gros de son effort vers l'Est.

Cet Est qui commence ou qui finit en Allemagne. Je me rappelle l'impression décisive que j'avais reçue d'un voyage par avion de Berlin à Moscou en 1935 : dès l'envol au-dessus des lacs, j'avais vu commencer pour ne finir jamais cette forêt épaisse, à peine clairsemée de quelques essarts, telle qu'autrefois elle s'étendait sur l'Occident tout entier.

Prodigieuse et antique étreinte des Slaves et des Germains, pourtant deux races éminemment aryennes ou indo-européennes, étreinte reprise en 1914, dont en Occident nous n'avons jamais mesuré la grandiose importance pour l'avenir du monde blanc.

Comptez ce qu'aurait été pour le rajeunissement économique de l'Europe, pour sa définitive précellence sur les mondes d'Amérique et d'Asie, une reprise sur une grande échelle en 1917 de l'accession à l'économie libérale que la Russie avait amorcée si brillamment avant 1914 et qui était encore valable alors dans ce pays économiquement neuf.

Imaginez ce que serait demain pour la grandeur européenne la reprise de la collaboration séculaire des élites allemandes avec la masse russe par l'exploitation enfin souplement vivante des plus grandes ressources du monde.

Mais tout cela n'est rien à côté de la rencontre de ces deux génies.

— Plus je vais, plus je crois que tout ce que nous répé-

taillons depuis cinquante ans sur l'opposition du génie français et du génie allemand est idiot. Les Allemands n'ont jamais autant cru à la raison que maintenant. Cette raison, celle d'un Planck, d'un Heidegger, d'un Ernst Iünger, d'un Carl Schmidt, n'a certes rien à faire avec le rationalisme que nous avons de plus en plus étriqué, mais cela n'a rien à faire non plus avec les intuitionnismes vagues, les dialectismes vaseux, les orientalismes obscurs qu'imaginaient puis dénonçaient nos Maurras et nos Massis. Dans la réussite d'une si profonde poussée de travail qui couvre de routes impériales, de places monumentales, de maisons claires le sol du pays en même temps qu'elle projette ses forces vers tous les horizons, vous ne comprendrez rien ou vous serez obligé d'admettre la convergence et la plénitude de tous les grands éléments humains : force du corps, élan de l'âme et savante maîtrise de l'esprit.

Comme je faisais part à un ami personnel d'Adolphe Hitler de ces potins qui circulent chez tous les pipelets des deux hémisphères sur le caractère occulte, magique, voyant du grand homme, il me répondit avec une douce ironie : « Croyez-vous qu'un sorcier puisse mener lui-même comme il le fait, par ses directives personnelles inscrites dans tous les domaines et dans tous les plans, l'entreprise la plus savante, la plus scientifique du monde? Je n'ai jamais vu un homme aussi prudent et aussi raisonnable, aussi rationnel, vous diriez presque aussi rationaliste, que lui. »

Certes, rien de plus comique que de voir un pipelet refuser le génie à Hitler ou lui chipoter tel ou tel élément : lui refuser la réflexion quand il lui accorde l'intuition, ou soudain ne plus voir en lui qu'un mécanicien obtus. Laissons le pipelet à ses agapes de néant et suivons plutôt Gœthe qui, dans le temps où sa patrie semblait souffrir le plus d'un extrême déploiement du destin dans une patrie voisine, savait voir aussi par où elle s'en rechargeait et s'accroissait, tandis que du même mouvement vivace il réenracinait le génie de cette patrie sur le plus profond et le plus universel.

DRIEU LA ROCHELLE.

NOTES

ROMANS ET NOUVELLES

LES VISITEURS, par *Edmond Jaloux*. (Plon.)

« Mais qui échappe à la solitude du cœur ? » se demande un personnage du dernier roman d'Edmond Jaloux. Et tout le livre semble donner, comme un glas, la réponse : « Personne ! » Jamais, sans doute, nul livre de Jaloux n'a plongé plus avant dans cette ombre glacée, le désespoir du vide, la vision entièrement pessimiste de l'humanité. Car ses romans ont toujours, avec la déchirante nostalgie du bonheur, une porte ouverte sur les horizons mêmes de ce bonheur, état indéfinissable, mais présence éblouie. C'est un paysage, un rêve, le regard d'un chien, une onde intérieure, quelque chose enfin où nous puisons une confiance soudaine dans la sensation que la vie nous appartient comme l'enivrante lumière d'un paradis toujours retrouvé. Ici, dans *les Visiteurs*, c'est le désert, le gouffre. L'image nue de l'horrible isolement humain sera une jeune agonisante, une mourante que sa famille entoure et guette, chaque membre de cette famille cerné par les abîmes tour à tour béants de la passion et de l'indifférence. Aucun secours, aucune recours. Seuls aux approches de la mort, seuls dans les limbes de leur vie, jusqu'au bout ils partageront leur jalousie, le poison et les noirs sortilèges de la vie en commun. Et la mort n'est peut-être que l'ultime mirage de cet isolement infaillible. C'est de cet enfer des âmes que le récit de Jaloux se déroule avec une subtilité, une densité presque douloureuses. N'a-t-il pas frémi lui-même, le romancier, entre tous, des domaines étranges de l'être, en écrivant les rêves de la moribonde ? N'est-ce pas notre sommeil qui fait pour nous l'apprentissage de notre destin ? Quels sont ces visiteurs ? « Les premiers visiteurs étaient là, les esprits prémoniteurs, les annonciateurs de la mort, les délégués de l'autre monde. » Des ombres ? Non, car les visiteurs sont aussi « ces lourdes masses, ces bourgeois empruntés ou ennuyés, ces marionnettes saluantes, venus aujourd'hui pour accomplir un usage mondain et retourner au plus vite à leurs affaires privées, à ces

étourdissements où la vie les pressait ». Visages de nos espoirs et de nos échecs, et aussi les trouble-fête de nos jardins du premier jour, visiteurs, monstres et larves, remords et actes perdus. A quoi se raccrocher? A qui se raccrochera, à bout de peines, la plus belle jeune fille du roman? Au souvenir d'un chien qu'elle a aimé, dont elle aimait l'attachement « comme un symbole de ce qui ne passe pas ». A la mort de sa sœur, ce n'est pas cette sœur qu'elle pleure, mais la perte ancienne de son lévrier. Et à quoi songe le père de la morte, le jour de l'enterrement? « Ferme à clef les serres... J'ai aperçu des gens qui rôdaient là-bas. Dès que nous aurons le dos tourné, je suis sûr qu'ils profiteront de la circonstance pour aller regarder mes fleurs ! » Mais l'œil d'un chien, les clefs d'une serre sont les orées d'un univers réel enfin, où rien ne ment; où brillent le seul reflet, la seule étoile de ces existences mal amorcées à leur vie. Les visiteurs... nous avons chacun les nôtres. Ils habitent nos paroles et nos silences. Parfois, on les prend pour nous. Les mettre au monde, tels qu'ils sont, est l'entreprise surhumaine de tout véritable poète. Le sombre, sobre et hallucinant roman de Jaloux a trouvé son titre dans le symbole même d'une œuvre qui tend à arracher aux ornières de l'apparence l'unité des mots : visible et invisible. Mais qui ose regarder, yeux ouverts, yeux fermés, ces visiteurs d'une longue patience quotidienne? L'expérience, la connaissance du démon intérieur, du fluide des choses, sont la nature intime et inépuisable des romans de Jaloux dont le poids de mystère et de révélation est encore, trop souvent, méconnu.

YANETTE DELÉTANG-TARDIF.

***

UN FILS DU CIEL, par *Alfred Fabre-Luce.* (Éditions de la N.R.F.).

En dépit de son étiquette « roman » et d'un petit appendice d'allure romanesque, ce livre n'est pas plus un roman, au sens normal du terme, que les *Variations symphoniques* de Schumann ne sont une sonate. Dans le genre littéraire comme dans le genre musical il y a quelques règles du jeu à observer dont l'écrivain ni le compositeur n'ont tenu aucun compte. Il ne suffit pas en effet de tuer un personnage au bout d'un certain nombre de pages pour que le volume qui s'achève par ce décès puisse revendiquer le nom de roman. Il y a une rigoureuse et mystérieuse économie qui doit préparer cette mort, des événements qui l'annoncent, des paroles qui la rendent fatale. Ici, rien de tout cela, nous nous trouvons en présence d'un thème donné sur lequel l'auteur varie, brode de

toutes les manières possibles, enveloppant une idée, toujours la même, des prestiges de son style, la présentant sous tous les aspects, sous tous les angles, rapide ou lente, dépouillée ou surchargée d'ornements, faisant ainsi de son œuvre un jeu très séduisant pour l'intelligence et ne s'adressant d'ailleurs qu'aux facultés cérébrales. Rien qui fasse appel à la sensibilité.

Le thème du *Fils du Ciel* est celui du surhomme contemporain. Nous verrons donc Maucroix reprendre à sa façon divers thèmes : l'amour, variation majeure; la politique, variation mineure; variation brillante sur les mondanités; variation sérieuse sur les religions et pour finir comme il se doit, variation héroïque sur la guerre de 1940.

J'ai dit qu'il s'agissait d'un art exclusivement cérébral. Il règne donc dans tout l'ouvrage un parti pris de sécheresse qui n'est pas sans grandeur dans son extrême. De cette Chine que nous nous plaisions à recréer, d'après les poèmes précieux d'Hou-Tsao-Ming, de Li-Po, de Izumi Shikibu et de Ts'ao-Chang-Ling, industrieuse, policée, raffinée, bariolée de nénufars, de pivoines et de dragons M. Fabre-Luce donne l'image décevante, monochrome — ocre sale — d'un pays en guerre qui, percé d'une monstrueuse artère moderne, — la route des armes —, s'industrialise rapidement; et cette évocation, juste ironique comme il convient, est marquée d'un caractère de précise vérité.

Ou bien, s'opposant à l'esprit du *Culte des héros,* de Carlyle, l'auteur donne comme types du héros moderne Byrd et Lawrence, sans se cacher d'ailleurs ce qu'il y a de cabotinage dans leur hautain parti pris de solitude et les admirant peut-être même un peu à cause de leur cabotinage. Le héros de notre temps n'est donc plus le manieur d'hommes mais le paladin solitaire, et Maucroix, tout comme un Montherlant, rêve de fonder une chevalerie des temps modernes, une élite liée par un simple baiser-initiation symbolique. La difficulté qui consistait à traiter ce sujet sans tomber dans l'ennuyeux (Carlyle) ou le déjà-lu (Montherlant) est vaincue et le chapitre essentiel intitulé « Initiation » est sans doute le plus profondément pensé et réussi de l'œuvre.

Évidemment, une pareille entreprise de virtuosité ne va pas sans quelques dissonances : lorsque le narrateur en guise de pourboire à un chauffeur déficient jette un *paquet de dollars* le lecteur s'inquiète.

Heureusement ces rares faiblesses sont compensées par plusieurs pages qui rendent un son particulièrement pur : la description de l'observatoire de Jai-Singh à Jaipur est une parfaite réussite d'écriture. Il y a là quelques phrases vertigineuses comme des escaliers magiques.

En général, le style, d'une très louable simplicité, même dans les passages les plus abstraits de discussion métaphysique ou sociologique, est aussi pur que possible, malgré quelques fausses notes : l'usage fréquent de vocables anglo-saxons inutiles (globe-trotter, squeeze, fading, braintrust...) et un possessif bien mal placé : ... « l'ascète hindou, avec *son* phallus autour du cou... » Ah ! ces fakirs !...

Mais tout cela n'empêche pas le *Fils du Ciel* d'être un excellent livre.

HENRI DE PORTELAINE.

***

BORD DU MONDE, par *C.-F. Landry*. (Corrêa.)

Ce qui m'a frappé tout au long de la simple histoire que vivent simplement, mais intensément, les rustiques personnages de *Bord du Monde*, c'est que Landry n'est pas seulement un peintre étonnamment charnel de la rugueuse nature montagnarde, car il dit la couleur, la forme, le poids des choses, et même des plus impalpables et des plus fluides, mais que sur ce morceau de montagne, il a su installer et faire vivre des hommes. C'est là, je crois, son mérite majeur, c'est par là que s'affirme la nature propre d'un écrivain qui a puisé à la source de vie qu'est l'œuvre du grand Ramuz (dont on trouve encore chez Landry des tics de style) et, la leçon tirée, va de l'avant. Car l'homme de Landry qui se détache sur cette terre si intimement sentie, si fidèlement restituée par le langage, s'en distingue, pourtant solidement installé au milieu d'elle et nourri de ses contacts quotidiens. La nature n'est pas ici un « cadre », un « décor », mais l'homme, lui, n'est pas un pantin, un objet au milieu d'une nature vivante. Trop souvent, chez les romanciers-poètes de la terre, — et c'est souvent la terre montagnarde, à l'air raréfié, où la société de la vallée fait place au solitaire —, trop souvent, les hommes n'apparaissent que comme des entités, des principes habillés de corps humains.

Avec Landry et quelques autres, je crois que nous sommes en présence d'un nouveau réalisme : non plus la description pointilleuse — qui fut parfois pointilliste — et minutieuse jusqu'à l'écœurement du milieu, des objets, bref de l'accessoire, mais l'expression humble et fidèle des rapports essentiels et éternels de l'homme avec le monde vivant, d'un homme pris dans une condition dépouillée et générale : paysan ou montagnard, d'un homme « connaissant », au sens claudélien du mot, la terre, « connaissant » les bêtes.

Et dans ce livre cette vue de l'homme n'apparaît pas si naïve ni idyllique, puisque Landry nous montre l'irruption de l'exploita-

tion industrielle dans la vie paysanne et, en somme, la rencontre de deux mondes, de deux âges.

Les livres de cette sorte prêtent peu aux commentaires et aux discussions. On reconnaît en eux des témoignages graves et fidèles, l'expression humble et pourtant fière du destin de l'homme ou bien on n'y voit que des produits plus ou moins laborieux, plus ou moins habiles de recettes littéraires. C'est le ton de ces livres, c'est la qualité — ne disons pas du style, mais de la voix qui décide. La seule manière de faire partager mon sentiment serait donc de citer de longues pages. J'espère cependant en avoir dit assez pour donner au lecteur l'envie d'entendre cette voix, car je suis persuadé qu'après *Baragne*, après *Bord du Monde*, Landry s'est placé définitivement parmi nos écrivains les plus authentiques.

A.-L. MAUGÉ.

***

L'OMBRE DE LA DOULEUR, par *Daniel-Rops*. (Plon.)

On se souvient du romancier de *la Mouette*, cet étonnant personnage incarné naguère par Pitoëff et qui notait dans un carnet ses impressions, ses émotions avant même qu'il eût achevé de les éprouver. Beaucoup d'écrivains sont en effet portés à disséquer la vie plutôt que de l'étreindre. Ils ressemblent au petit enfant acharné à démonter un beau jouet. Ces pièces minutieusement détachées, elles n'ont vraiment rien de passionnant. Mais il suffit que l'enfant les rassemble pour qu'elles prennent une vie nouvelle, bien plus *vraie* et séduisante que celle dont le jouet neuf était animé. C'est ainsi que le personnage de *La fin de son roman* (la première nouvelle du recueil), demeuré insensible à la trahison de sa femme, souffre et pleure lorsqu'il transpose dans le roman qu'il écrit la scène de la séparation. « Rien ne le touchait davantage, note l'auteur, que ce qu'il avait écrit lui-même, ou plutôt, pour qu'un sentiment arrivât à troubler l'aspect extérieur de son être, il fallait qu'il eût été, en quelque sorte, éprouvé par lui-même une seconde fois, en l'exprimant sur le papier. »

On devine le ton de l'ouvrage, qui est tendu, âpre, d'une lucidité implacable. Devant ces analyses raffinées on pourrait se dire que les hommes n'obéissent pas à des motifs aussi complexes, qu'ils n'ont pas tant de duplicité (les personnages de *Vent du nord sur les îles* n'agissent pas simplement par amour ou par haine mais par amour de la haine ou par haine de l'amour). Et cependant nous entrons sans heurt dans un univers plus sombre que le nôtre parce que l'art du romancier parvient à nous faire *reconnaître*, malgré son étrangeté,

ce monde terrible que traversent parfois des éclairs de violence dostoïewskienne et qui n'appartient qu'à lui.

Daniel-Rops est un conteur exigeant. Il ne nous fait jamais grâce et n'a de cesse qu'il n'ait devant nous fouillé intimement ses personnages, mis à nu de quelques coups de scalpel des découvertes de ce genre : « La beauté d'une femme qui n'est plus toute jeune émeut dans le cœur des hommes ces zones obscures où le désir s'allie à l'on ne sait quel goût secret de cruauté et de destruction. » La tutelle où l'auteur nous tient est un peu étouffante. On voudrait parfois s'évader, imaginer pour ces vies lamentables d'autres déroulements, des péripéties plus heureuses.

L'un des récits, *Au pays qui te ressemble*, fait justement exception en sollicitant notre contribution, en laissant au rêve de ces marges sans lesquelles on ne peut adhérer complètement à une œuvre. C'est l'histoire d'une tuberculeuse à qui manque l'atmosphère du sanatorium dès qu'elle est revenue chez elle. Elle a un mari parfaitement équilibré, qui n'a que le tort d'être trop à l'aise dans la vie, et qu'elle est quelques heures tentée de quitter pour retrouver auprès d'un ancien camarade ce climat étrange et déliquescent « où les heures s'ajoutent minutieusement aux heures, les semaines aux semaines, les saisons aux saisons, alors que le total ne fait qu'un seul et fugitif instant ». Daniel-Rops a trouvé dans la peinture de cette mélancolie maladive, de ses correspondances subtiles avec l'humidité brumeuse des plaines hollandaises, des demi-teintes d'une rare délicatesse. Avec peu de mots il suggère infiniment de choses; et l'on pense au meilleur Tchekov.

JEAN FOUGÈRE.

ESSAIS

LE SOLSTICE DE JUIN, par *Henry de Montherlant* (Grasset).

Un livre de M. Faure-Biguet que je n'ai pas lu s'intitule *Montherlant, homme de la Renaissance*. La formule ne plaît guère, dit-on, à Montherlant, mais on distingue aisément ce qui a pu inciter M. Faure-Biguet à faire ce rapprochement. Des qualités viriles et cyniques, un humanisme orgueilleux, une désinvolture et une insolence d'aristocrate, un paganisme mêlé de sensualité, voilà qui paraît suffisant pour justifier cette commode définition. Je le répète ; je n'ai point lu le livre de M. Faure-Biguet et le regrette. Mais sans y aller voir, je crois discerner les bonnes raisons qu'il a eues pour écrire son livre et tracer le portrait d'un écrivain que n'eussent pas désavoué les Borgia.

Il ne me déplaît pas de pousser plus avant avec notre homme de la Renaissance. *Le Solstice de Juin* nous apporte les réactions et les jugements les plus divers en fonction de la guerre, de la défaite et de nos malheurs. Rien n'est oublié. L'héroïsme, en vingt comme en cent lignes, inspire à Montherlant des pages d'un ton singulièrement noble et agressif, d'un style nerveux et plein. « *Je me résume en une phrase, rester seul, délibérément, dans une société où chaque jour davantage votre intérêt évident est de vous agréger, c'est cette forme d'héroïsme que je vous convie ici à saluer* », écrit-il. Il s'est résumé et sa phrase vaut un chapitre, parce qu'il est là tout entier, désinvolte et orgueilleux, désirant sauver ce qu'il y a de meilleur en lui et en l'homme. Et cette phrase facilite ma tâche, elle me permet de résumer, à mon tour, ce livre de trois cents pages. Rester seul — formule Renaissance, après tout — telle est sa constance, constance d'aristocrate qui veut maintenir l'homme dans sa grandeur et son orgueil, constance d'une personnalité exceptionnellement douée pour réagir toujours vers ce qui est, de toute évidence, la seule noblesse de l'homme. Bien sûr, la guerre et la défaite, la révolution nationale monopolisée par une bourgeoisie sans âme et des curés sans esprit, le peuple français réfugié dans sa confortable médiocrité, la morale de midinette et la morale de sacristie alimentent la verve dédaigneuse de cet écrivain de race. Il n'est plus question de son art, il n'est même plus question de littérature. Nous entrons dans le domaine de la morale et des mœurs, dans un domaine où Montherlant acquiert toute sa puissance et son originalité. Depuis André Gide et dans la génération qui suit ce dernier, personne ne mérite plus que Montherlant la première place parmi les moralistes.

Optimiste, il ne l'est point. Quand il demande à la France de redevenir une nation insolente, il y a là, j'en suis sûr, un cri de désespoir. Quand il affirme qu'il n'y a pas de révolution sans scandale — « *faire la révolution, c'est apporter une morale nouvelle, c'est-à-dire apporter le scandale. Où il n'y a pas scandale, il n'y a pas révolution* » —, il pense et dit en même temps que la France n'est pas encore prête d'accepter le scandale. Quand il évoque son adolescence remplie de serments et de désirs de chevalerie, quand il prend avec hauteur la défense des « *chevaliers du rare* », « *des champions des causes perdues et de toutes les minorités* », il sait bien que la correspondance n'est plus et que Don Quichotte fait rire le Français, devenu « *chevalier de ce qui est bas* ». Mais le *vulgum pecus* n'a jamais encombré son univers; ayant choisi la qualité, que lui importe la quantité? Elle l'importune quand elle ne lui donne pas des humeurs homicides. Le présent message, Montherlant l'écrit pour ceux qui, dans un monde bouleversé et menacé par des valeurs grégaires, sauront « *se*

créer des répugnances » et répondre non à l'acquiescement général.

On dira : attitude négative. Erreur grossière que commettront tous ceux qui n'auront pas compris que le *non* de Montherlant est un *non* aux médiocres. Et les médiocres en notre temps troublé sont vêtus de tous les uniformes et de toutes les robes. Au chevet d'un mourant, les membres les plus médiocres de la famille sont les plus empressés. *Item* la France.

Ceux qui ont lu dans la présente revue le chapitre qui a donné son titre au livre savent qu'il y a «*victoire du principe solaire, qui est que tout tourne*». Irrésistible alternance qui laisse aux meilleurs l'espoir, mais qui ne doit pas nous faire oublier que les hommes souhaitent quoi? «*Être esclaves! Ils le seront d'un maître ou d'un autre. Et ils s'en réjouiront longtemps encore, quand nul ne se réjouira plus de nous sur la terre.* »

Et il n'en est pas moins vrai qu'Henry de Montherlant eût été un grand prince de la Renaissance.

LUCIEN COMBELLE.

***

COMBATS PRÉLIMINAIRES, par *Armand Petitjean* (Éditions de la N. R. F.).

C'est avec sympathie que j'ai ouvert ce livre, recueil d'articles écrits avant, pendant et après la guerre. A l'époque de la grande division des Français sous le drapeau de l'antifascisme, Armand Petitjean, qui voulait vivre le mythe de la croisade populaire contre les tyrans, collaborait avec des gens que je n'aimais guère. Mais Petitjean me paraissait chercher pathétiquement — trop pathétiquement — la volonté de vivre de la France. Car « *on n'a pas impunément vingt-cinq ou trente ans dans le plus vieux pays d'Europe* ». Notre génération aura été marquée — elle l'est encore — par ce souci que nous avions tous, avant la tourmente, de nous connaître et de nous compter; nous nous sentions peu nombreux qui voulions redonner à notre pays d'autres raisons de vivre, que celles d'une démocratie confortable et médiocre. Mais Petitjean a tenu bon longtemps dans les rangs d'une fausse Révolution. Aujourd'hui, hélas, il ne s'agit plus de fascisme et d'antifascisme. Notre défaite est un point de conjonction, singulièrement impératif puisque « *notre génération est vouée à l'action ou à l'écrasement* ».

Certes, le livre n'est pas parfait. Je m'attendais à y trouver une plus grande rigueur et moins de boursouflures. Non que je ne sache apprécier une certaine véhémence jacobine — celle de Petitjean fait parfois penser à Bernanos — mais bien parce que cette véhémence

aurait été moins creuse et moins vaine si Petitjean se fût moins pressé. Dans tous les textes qu'il nous offre aujourd'hui — « *chacun est un acte de foi et de rage* » — je sens une hâte qui me gêne. L'évolution politique de Petitjean a été rapide parce que les événements ne pouvaient attendre. Mais chaque texte est né avec un événement : Munich, la guerre, la défaite, etc., et a trop voulu serrer cet événement de près. Je veux dire : aller aussi vite que lui.

Lucide, il l'est jusqu'à la brutale franchise. Dans l'Introduction qui est le meilleur du livre, il écrit : « *Le mot qui de tous ceux de la langue française a mis le plus de temps à forcer mes lèvres, c'est celui de décadence. Pour échapper à l'évidence, je me suis réfugié dans tous les systèmes... Oui, le peuple des Croisades, de Jeanne d'Arc, des guerres de la Révolution et de l'Empire, est en pleine décadence... Pour la première fois dans l'Histoire de l'Occident, un pays ayant épuisé ses chances naturelles est contraint de se refaire par la volonté* ». Ou bien : « *Si dans ce triple combat* » — l'épreuve de l'entre-deux guerres, la guerre pourrie et la défaite — « *ne s'est pas formée une petite minorité de jeunes Français violents et patients, intraitables et souples (quelques milliers, quelques centaines suffisent à chaque épisode), il est vain de parler de l'avenir de la France.* » Mais, quand il y a quelques années nous parlions ce langage, Armand Petitjean ne pouvait nous entendre. Nous étions des énergumènes pour beaucoup de ses amis. Il a donc fallu la défaite pour unir nos voix, nos espérances et peut-être, nos buts.

Cependant Petitjean reste discret sur sa préférence politique. Dans ce livre de deux cents pages, si nous trouvons la condamnation formelle de l'ancien régime, nous cherchons en vain les traces d'une synthèse politique. D'ailleurs Petitjean le dit : le pédagogique devra prévaloir dans la France de la nouvelle Révolution : « *La pédagogie, c'est notre destin.* » Car « *pour faire cette révolution, nous sommes acculés à faire d'abord des révolutionnaires* ». Ainsi Petitjean précise-t-il le but de ces combats préliminaires : faire des révolutionnaires parce que nous « *nous sentons moins nombreux encore que les bolcheviks de 17, les arditi de 19, les hitlériens de 21, les phalangistes de 33* ». N'est-ce pas poser le vrai problème puisqu'on nous donne en ce moment l'exemple d'une Révolution sans révolutionnaires ? Voués à l'action, nous devrons être ou trouver ceux qui ont accepté, dans un grand coup de volonté, de reconquérir la France. Un seul nuage dans ce ciel d'espérances : le vaste intérim qui va de notre défaite à cette future Révolution sera-t-il assez neutre et assez inoffensif pour sauver les derniers meubles ?

LUCIEN COMBELLE.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

CHOIX DE POÈMES (Première Période), par *Stefan George.* Traduit et commenté par Maurice Boucher. (Éditions Montaigne, F. Aubier.)

Maurice Boucher, traducteur de George, use d'une langue plus sûre et plus heureuse que lorsque, de traducteur, il se fait commentateur du poète. La traduction, et parfois la transposition subtile des poèmes qu'il a choisis, les fait passer sans en laisser tomber une seule beauté du registre allemand au registre français :

Le soleil du matin baise encor sans brûler
le gravier qui lui rend lentement sa fraîcheur...
Je voudrais, lentement, dans la blancheur des plaines,
à moi-même étranger, me coucher et dormir...

L'honnêteté, l'application universitaire se lavent ici de maint reproche, donnant la preuve que le travail bien fait, peut retrouver le mouvement de la liberté créatrice. Les meilleurs traducteurs se trouveraient certainement parmi les professeurs des universités, mais l'enseignement les détourne le plus souvent d'un travail qui exigerait beaucoup de temps.

Le commentaire aux poèmes de George nous fait songer par contre à certains côtés moins heureux de l'esprit universitaire. L'application professionnelle, n'épousant plus la beauté réelle du poème à traduire, mais seulement la pensée du traducteur, ne donne plus guère qu'un discours sans vives lumières, qui semble diluer en un style bien médiocre quelques sentences que nous trouverions, à l'état de cristaux éparses chez Valéry (dont l'influence sur la présente Sorbonne, est certaine). Le langage pur et riche en trouvailles, du traducteur, ici s'encombre de métaphores impossibles. Voici la chaîne de la pensée, pourvue « de plusieurs tenons, disons mieux, d'amorces en quantité vraiment prodigieuse et qu'il faudrait se représenter comme des sphères hérissées où chaque protubérance pourrait être un joint fortement goupillé ».

Ce commentaire apporte infiniment moins de clarté sur George que la suite des poèmes eux-mêmes. Cette première moitié de l'œuvre reflète curieusement, par toutes ses facettes métalliques, le feu qui éclate dans l'*Hérodiade* de Mallarmé et qui demeure diffus dans tout l'effort poétique de la fin du dix-neuvième siècle, la passion de l'artifice et du secret :

Luxe ô salle d'ébène où pour séduire un roi...

La respiration soudaine de la vie parmi les pierreries éveille alors en nous comme un émerveillement printanier. On guette sa venue chez George de vers en vers, mais cette première partie de son œuvre ne nous dispense que rarement le miracle; il faut traverser d'abord la splendeur inanimée des palais d'Algabal ensevelis.

Plus tard, la volonté messianique voudra saisir la vie sur un autre plan que celui de la seule nature, sur celui du mythe, qui résume, couronne, et annonce l'existence héroïque. La tentation est grande de distinguer dans le monde poétique deux versants, deux climats étrangers l'un à l'autre, dont chacun laisse difficilement s'évader ceux qui s'y sont une fois accoutumés. Rilke et George marqueraient assez bien les différences entre ces deux aspects de la vie poétique. A la fois instable et faite d'éternel comme les formes de la vie, toute chose étant pour elle une humble et puissante incantation, la poésie de Rilke semble n'avoir point de centre, ou plutôt celui qu'elle indique est en chacun de nous comme il était dans le poète vivant. Les cloisons du réel se brisent, chaque chose est un indice, un signe de reconnaissance :

Je veux me décrire, je suis
l'image que j'ai regardée
longuement, attentivement,
et cette cruche entre mes mains,
et le visage de ma mère...

(*Le Livre d'Heures.*)

Une abondance imprévisible, — la plus terne paroi de la réalité enfermant une parcelle d'intérêt infini, puisqu'elle *est* —, une humilité comblée, Éluard nous donne accès de nos jours à ce versant poétique.

Cette légèreté des apparences et cette communication à travers elles entre le poète et son lecteur ont leur frappante antithèse dans l'univers élaboré par un George ou par un Mallarmé. Ici, ce qui était voile translucide et tremblant devient muraille, porte d'or, élément du monument toujours inachevé, que l'expérience du poète alourdit sans cesse. Non point s'évanouir dans le monde créé, mais s'y enfoncer,

calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur,

tel est le but visé au prix d'un effort qui violente la nature évanouissante de l'homme. La formule dense appelle la formule encore plus dense, l'énigme et parfois le silence.

On peut préférer la palpitante humilité, l'abandon au monde, de Rilke, mais l'entreprise de George correspond à l'une des grandes

tentations de l'esprit créateur, perpétuellement inassouvie et renaissante, à l'impossible remontée vers l'éternel à travers les rapides du temps.

HENRI THOMAS.

***

MALLARMÉ, UN POÈTE FIN DE SIÈCLE, par *Kurt Wais.*

Il y a quelque dix ans, je donnais un cours de Civilisation française aux étudiants allemands de Paris. — car ils étaient des centaines à venir en France, alors que de rares unités françaises fréquentaient les universités allemandes. Un soir que j'avais déplié devant eux la soie d'un poème de Mallarmé — leur ardeur de connaître portait aussi bien sur les modernes que sur les classiques —, un de mes auditeurs, auxquels se mêlaient parfois des professeurs, s'approcha de moi et me confia qu'il s'intéressait particulièrement au maître de Valvins. En effet, puisque peu d'années après, je recevais un magnifique ouvrage édité à Munich, chez Beck : *Mallarmé. Ein Dichter des Jahrhundert-Endes, von Kurt Wais* (1938).

Ainsi, nous avons eu des torts vis-à-vis de M. Kurt Wais dont l'ouvrage a été passé sous silence par les « princes » de la critique. Mettons cet oubli sur le compte de leur ignorance de l'allemand et tâchons de réparer cette injustice (que l'Académie Mallarmé se devrait aussi d'effacer) maintenant que l'occasion s'en présente par la publication de la *Vie de Mallarmé* par M. Henri Mondor. Précisément, l'auteur français a su reconnaître le mérite de son émule allemand, puisqu'il signale son ouvrage en deux notes — pourquoi au début sans plus rien après ? — et déclare courtoisement qu'il est en bien des pages remarquable.

En tout cas, il est plaisant et touchant à la fois de constater que l'étude de la vie de ce saint des lettres, choisi par M. Mondor, en juin 1940, pour atténuer sa douleur de voir occuper Paris, ait été entreprise, il y a dix ans, par un de ces Allemands qui savaient déjà y trouver une de ces « extraordinaires vertus » qui vous réconcilient avec les misères de l'existence.

D'ailleurs, la monographie de M. Wais n'a pas le même mérite que celle de M. Mondor qui lui, a pu recueillir pendant vingt ans manuscrits, lettres et reliques, ce qui nous offre l'inappréciable avantage de nous faire assister à la « naissance des poèmes ». Cette ontogenèse est d'un effet décisif pour rectifier l'exégèse parfois hasardeuse des commentateurs réduits jusqu'ici à des hypothèses qui font honneur à leur imagination et à leur érudition, mais qui

viennent se briser contre les différents états des poèmes exhumés. Voilà un point sur lequel je reprocherais à M. Wais d'être trop personnel et exclusif dans ses interprétations. Je ne sache pas (il me semble pourtant avoir lu avec une attention passionnée ses 548 pages) qu'il ait cité M. Camille Soula, sauf pour le contredire — cet autre « physicien » qui a fait de l'hermétisme mallarméen son violon d'Ingres, et qui en joue, ma foi, fort bien.

De plus M. Wais néglige, bien à tort, la partie érotique de l'œuvre de Mallarmé, si hardie et si dissimulée tout ensemble, comme s'il ne voulait pas reconnaître de bon gré l'influence de Baudelaire, de Catulle Mendès et de Verlaine, sur le poète idéaliste hanté de l'Azur.

* * *

Au reste il n'a pas échappé au danger de l'hagiographie, et son livre pourrait s'intituler : Mallarmé ou la vie d'un saint. A remuer et à réchauffer la cendre d'un mort, l'on s'éprend même d'un triste personnage : tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change..., alors que l'existence de Mallarmé présente une « inflexible douceur », un désintéressement que révèle rarement la vie des gens de lettres, et le charme de l'innocence, si l'on donne à ces termes leur sens le plus étymologique et le plus fort. Je me souviens d'avoir vu Édouard Dujardin sangloter en rappelant les entretiens du mardi de la rue de Rome, et je pense qu'il n'est personne qui ne soit touché au spectacle de cet homme qui lutte contre lui-même, contre la beauté qui se dérobe, et contre les difficultés matérielles. Mais ne faisons pas de son impécuniosité une misère, et d'un médiocre professeur d'anglais chahuté un martyr de l'enseignement et une victime de l'administration universitaire... Après tout, les saints eux-mêmes ont été tentés, et le démon de la chair leur a inspiré des images obscènes dont ils nous ont fait part avec quelque complaisance. Le saint-poète voudra placer ses visions charnelles sur le plan esthétique. Si le démon l'emporte, ce seront les poèmes érotiques de Verlaine; dans le cas contraire, l'érotisme sera voilé et cela d'autant plus que le style elliptique se prêtera à l'effacement des contours. La nudité, la crudité se pareront d'esthétique. Ainsi accommodé, l'érotisme deviendra un régal de gourmet et non plus une débauche d'imagination compensatrice pour jeunes et vieux collégiens refoulés. Le danger de l'hermétisme sera de prêter un air équivoque à des sujets fort innocents et d'inciter le lecteur à deviner des intentions sensuelles dans des poèmes qui n'en comportent pas, comme je l'ai lu dans une Histoire de la littérature contemporaine publiée en alle-

mand par M. Forst-Battaglia qui qualifiait de « pure saleté » un poème privé de toute intention impure.

Tout au contraire, M. Wais a tendance à s'écarter de ces interprétations-là, et semble avoir horreur d'attribuer à Mallarmé quelque lubricité. C'était bien l'époque pourtant où triomphait le naturalisme en prose et en vers, et Mallarmé, qui s'éloignait de la fantaisie cynique de Catulle Mendès, n'en a pas moins collaboré avec lui au Parnasse contemporain, voire au Parnasse satyrique auquel il envoya sa « Négresse par le démon secouée » à laquelle nul symbolisme ne pourrait ôter son aiguillon charnel. *L'Après-Midi d'un Faune* n'a rien d'un rêve angélique et le refoulement d'Hérodiade témoigne d'une activité ovarienne terriblement contrariée.

Ces observations faites, je ne puis que proclamer mon admiration pour ce monument élevé par le critique allemand, non seulement à la vie et à l'œuvre de Mallarmé, mais encore à son temps.

De ce produit complexe et délicat, composé instable et pourtant bien dosé des éléments artistiques de son époque, M. Wais a su, — avec quelle patience et quelle adresse — nous indiquer toutes les influences subies par le maître de Valvins. L'index alphabétique des personnes citées forme la plus extraordinaire encyclopédie de l'époque fin de siècle. Je m'excuse d'employer ce terme irrespectueux (il ne l'est pas dans le terme allemand) qui ne convient pas à Mallarmé, mais à l'ambiance turbulente et criarde des gens de lettres. La valeur d'un tel livre se vérifie aussi par le nombre de ses références qui débordent du XIXe siècle sur le XXe, à tel point qu'on fait de surprenantes rencontres dans ce promenoir : Orliac (p. 186), Muselli (p. 274), Jules Romains (pp. 279, 401, 500), Saint-John-Perse, et naturellement Cocteau, sans oublier Léon Daudet, chacun d'eux trois fois cité. Pour la période du Symbolisme, personne ne manque à l'appel, mais qui ne sera charmé de faire la connaissance de Méry Laurent, cette geisha occidentale, maîtresse du Dr. Evans, dentiste de la Cour impériale, que Mallarmé — ce saint ne détestait pas la compagnie des prêtresses de Vénus — a immortalisée entre autres dans *la Chevelure, vol d'une flamme...* ?

Dirai-je encore qu'on devait déjà à M. Wais un rapprochement du poème *Mes bouquins refermés sur le nom de Paros*, des vers de Keats, et une traduction en langage clair — est-elle exacte ? — de la terrible Prose pour des Esseintes ?

WIELAND MAYR.

NOTULES

SI LACHES DÈS LE MATIN, par *Pierre Béarn* (Jean Flory).

Ces petits jeunes gens, qui pleurnichent sans cesse, s'habillent en femme et couchent par trois ou quatre, n'ont pas même le charme acide de la perversité. Jacques, le héros, était tout aussi prêt d'aimer une femme si le hasard lui en eût fait connaître... Mais il paraît que les femmes sont rares à Montmartre !

M. Pierre Béarn a bien du courage d'avoir écouté jusqu'au bout ces confidences visqueuses. Il en montre aussi à la page 126 lorsqu'il note audacieusement : « Ce plan nous parut magnifique et nous *souscrivâmes* d'enthousiasme. »

PAULINE, roman par *André Billy* (Flammarion).

« Récits des temps romanesques » 1879 et l'Exposition Universelle. Des portraits d'époque : Courteline soldat à Bar-le-Duc, Anatole France lecteur chez Lemerre, Paul Bourget jeune homme. Ils y sont moins achevés que dans les souvenirs de leurs contemporains, mais ce livre sans prétention, écrit sur un ton amusé, n'est jamais ennuyeux.

LE RAYON VERT, par *J. et J. Tharaud* (Plon, éditeur).

Il fallait la méthode, l'esprit et le style des Tharaud pour rendre attrayante cette histoire de l'Islam, perpétuel recommencement de drames, de désordres, de razzias et de meurtres dans lequel l'événement le plus étonnant est bien de voir une fois (une seule) un prince mourir de sa belle mort dans son lit.

LE DÉLIVRÉ, par *Anna Toumaniantz* (Albin Michel, éditeur).

Ce roman présente divers éléments d'intérêt décroissant. Tout d'abord une peinture du milieu des émigrés russes de Paris qui semble exacte et est au moins vraisemblable. Ensuite, l'étude psychologique d'une sorte d'empêcheur de désespérer en rond, de sauveteur des âmes slaves, Serge, chauffeur de taxi dans le civil dont le destin mystique est pourtant de porter malheur à tous ceux à qui il s'attache : Tamara meurt, Nicolas se tue, Natacha roule à la prostitution élégante; seul Vassia qui se cramponne à Serge sans être vraiment payé de retour sera sans doute sauvé. L'ensemble de ces personnages s'offrant comme le millième portrait de la famille russe. Enfin un élément romanesque touffu, confus, assez indifférent. Le tout dans un style un peu lourd et indigeste comme la cuisine russe qui parfume les meilleures pages du livre, les plus simples.

France 1941 (Éditions Alsatia).

Ce gros livre porte un sous-titre : *La Révolution Nationale constructive, Un bilan et un programme.* De nombreux collaborateurs ont traité de toutes les questions possibles. Le défaut de ces sommes est bien connu : on se retrouve unanime dans une tonalité moyenne et un peu terne, faute d'une ardente préparation du travail, en commun, sous une direction péremptoire. Raymond Postal qui a écrit l'introduction, par la vivacité hardie de ses propos, méritait d'être ce directeur.

On voit dans tout cela la figure de Vichy : un autoritarisme mené par des libéraux mal repentis, assez ignorants des secrets de l'autorité, une révolution dont parlent des bourgeois de droite, longuement contaminés par des bourgeois de gauche.

L'ombre du Monde, par *Maxence Dichamp* (Plon).

Francis abandonne sa montagne et sa promise pour travailler à la ville. Après avoir, dans un Paris que nous ne reconnaissons guère, gentiment assassiné l'ingénieur de son usine (seulement coupable d'être ingénieur), il se sent soudain la nostalgie du pays et rentre déblayer son moulin. Car la montagne, en bonne héroïne de roman paysan, s'est mise à bouger pendant l'absence de Francis.

M. Dichamp ne manque pas de vigueur dans le style, mais il s'imagine un peu innocemment que le passage continuel du présent au passé est un gage de vivacité et qu'il suffit pour rendre un récit poétique d'y introduire patois, accouchements, avalanches. Il n'a oublié que de jeter un sort à quelques vaches.

***

M. Pierre Leyris nous a écrit pour protester contre la publication que nous nous sommes permise sans son autorisation, dans le numéro d'octobre, d'un fragment intitulé *Le grand maître*. Ce texte, traduit par lui du chinois à travers l'anglais, était de Tchouang-Tsen (IVe siècle). Nous avions eu aussi le tort de ne pas relever sur les épreuves l'omission de cette origine.

Nous avons appris avec une grande peine le décès de Madame M. Morre-Lambelin. Plus d'un ami de la N. R. F. sait ce que fut pour nous celle que les disciples d'Alain appelaient « Tante Monique ». Sa confiance, sa fidélité, ses conseils nous feront souvent défaut.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : DRIEU LA ROCHELLE.
Imprimerie Chantenay, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris-VIe.

GUY DES CARS

L'OFFICIER SANS NOM

« L'OFFICIER SANS NOM », celui des livres de guerre qui a obtenu le plus extraordinaire succès en zone non occupée, était encore inédit à Paris. Cette œuvre d'un véritable officier de chez nous, nous permet de regarder l'avenir avec confiance.

N. R. F

GALERIE LOUIS CARRÉ

10, AVENUE DE MESSINE, 10 — PARIS-VIIIe

K-X ROUSSEL

MYTHOLOGIES

PETITES VARIATIONS AU PASTEL

(œuvres récentes)

EXPOSITION DU 15 AU 31 JANVIER 1942